

MAGAZINE : CULTURE JEUNE, ACTUALITÉ, MUSIQUE, CINÉMA, MODE, LITTÉRATURE, JEUX VIDÉO, ART

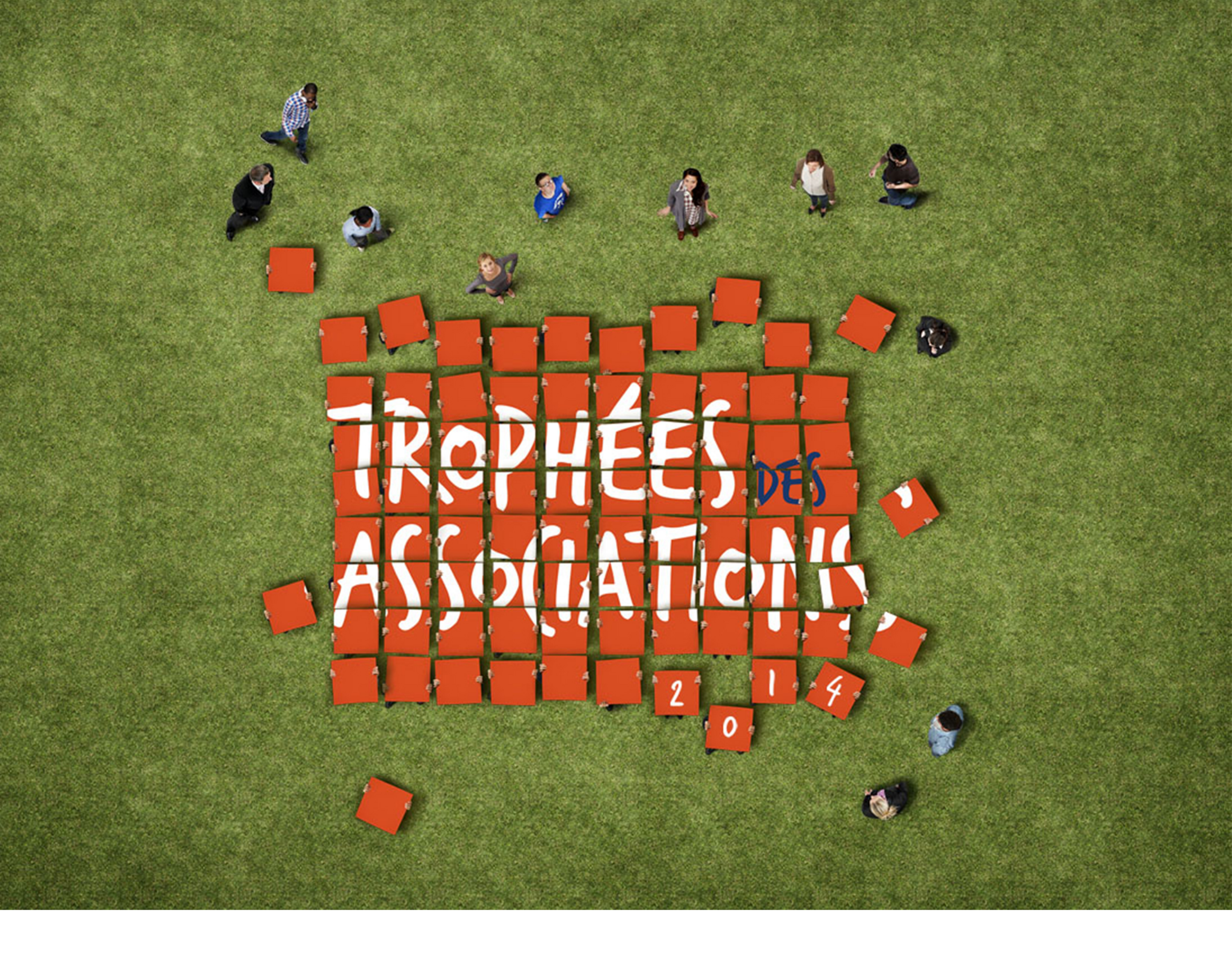
AVRIL 2014 - NUMÉRO 28

MUSIQUE
ON A DÎNÉ AVEC SAINT MICHEL

CINÉMA
TOM À LA FERME
LES SÉRIES À NE PAS MANQUER

CULTURE DU VIOL
IL EST L'HEURE DE S'INDIGNER

ISSN 2259-7867 - CPPAP 0915 W 91947



L'association Inspira-Maze est candidate à la 5ème édition du Trophée des Associations de la Fondation EDF

Votez pour le magazine Maze !

Soutenez-nous dans le cadre du Trophée du Public. Un vote est un pas de plus vers la victoire !

votez.mazemag.fr

ÉDITORIAL

13 mars 2014 : la blogueuse Jack Parker est victime d'une agression sexuelle dans le métro. Elle décide de raconter son histoire sur internet. Mais ce qui aurait pu être une histoire sordide de plus ne s'arrête pas là. Des centaines de commentaires plus horribles et insultants les uns que les autres fleurissent. En résumé, « si les femmes ne jouaient pas aux putes, elles ne se feraient pas violer ». Cette vision du viol vient encore d'être corroborée il y a quelques jours par un sondage de l'institut d'enquête s économiques du gouvernement brésilien, révélant que 65,1% des Brésiliennes et Brésiliens interrogés acquiesçaient à l'affirmation « Les femmes portant des vêtements qui laissent voir leur corps méritent d'être violées ».

Il est temps d'arrêter de laisser couler ce genre de discours. Combien d'hommes et même de femmes, que nous connaissons, que nous fréquentons soutiennent ces propos ? En 2014, il est « normal de se faire violer » et il est « normal de l'affirmer ». C'est ça la « culture du viol », expression employée pour la première fois en 1974 par Noreen Connell et Cassandra Wilson dans leur livre Rape : The First Sourcebook for Women. Il est difficile de croire qu'en 40 ans les choses n'aient pas grandement évolué, on aurait presque envie de se décourager face à ces combats quasi vains. Pourtant, il faut continuer à s'engager, encore plus durant nos jeunes années, pour aller contre ces discours, contre ces gens. Hobbes, Rousseau nous ont appris que ce qui fait la force d'une société c'est cette capacité à sauvegarder les libertés de chacun, à faire en sorte que le loup ne soit plus « un loup pour l'Homme ». Mais que l'homme ne soit pas non plus un loup pour la femme. On ne vole pas la montre au poignet d'une personne parce qu'elle brille, qu'elle est belle et « qu'il n'avait qu'à pas l'exhiber ». On ne mange pas quelqu'un parce qu'on a faim et « qu'il n'avait qu'à pas être si gras ». On ne sodomise pas un homme dans une ruelle sombre, car son slim moulait superbement ses fesses et « qu'après tout, il le portait consciemment ». On ne viole pas une femme parce qu'elle est « belle et sexy » et « qu'elle n'avait qu'à être moche ». On ne porte pas atteinte à l'intégrité de quiconque selon la loi du plus fort et pour son bon plaisir.

Peut-être que découvrir un Maze philanthrope ne vous enchantera guère, mais nos rédacteurs ont tenu ce mois-ci à s'engager contre cette banalisation de la culture du viol et ont essayé de dire ce que beaucoup ne préfèrent pas entendre. Nous avions conscience de la sensibilité du sujet, qui révèle encore une fois à quel point une forme de tabou est ancrée. Alors, sans prétendre à l'exhaustivité, nous souhaitons apporter notre soutien direct à la lutte contre la culture du viol et la banalisation de la violence en général. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que vous aussi avez un rôle, quel que soit votre âge, quel que soit votre sexe. Ce rôle est de faire face à ces discours à l'emporte-pièce, de mener un combat de tous les instants contre cette morne idiotie et sinistre bestialité humaine.

- Baptiste Thevelein et Quentin Tenaud, Rédacteurs en chef

Maze

Le magazine Maze est la propriété et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel en Mai 2012.

Identification R.N.A. : W502002188. SIRET : 75179355500010. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein (président de l'association Inspira-Maze). L'hébergement du site web mazemag.fr est assuré par la société OVH (2 rue Kellermann, 59100 Roubaix, France). Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur le contenu du site en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

Maze est soutenu par la ville de Cherbourg-Octeville, l'AFNIC, le Fonds MAIF pour l'éducation et Créavenir-Crédit Mutuel.

Ce projet a été financé avec le soutien de la Commission européenne. Cette publication (communication) n'engage que son auteur et la Commission n'est pas responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations qui y sont contenues.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).



SOMMAIRE

ACTUALITÉ

MUSIQUE

CINÉMA

LITTÉRATURE

MODE

JEUX VIDÉO

ART

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
BAPTISTE THEVELEIN

RÉDACTEURS EN CHEF
BAPTISTE THEVELEIN
QUENTIN TENAUD

COORD. DE LA RÉDACTION
CÉLIA RENART

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
AMBRE BATES

COORDINATEURS DES RUBRIQUES
SAMUEL LADVENU, ACTUALITÉ
MARIE-M. REMOLEUR, MUSIQUE
PHILIPPE HUSSON, CINÉMA
MARINE ROUX, LITTÉRATURE
SULLIVAN LEPETIT, JEUX VIDÉO
LOUISON LARBODIE ART
ELOÏSE PRÉVEL, MODE

CORRECTEURS
JOHANNE LAUTRIDOU
AURÉLIE JACQUELINE
AMBRE BATES
EMMA HENNING
THOMAS SANCHEZ

RÉDACTEURS
AMÉLIE COISPEL
ANAÏS ALLE
ANNE-C. MESNIER
ANNE-F. ROULETTE
ANTOINE CAUTY
ANTOINE DELCOURS
ASTRIG AGOPIAN
BAPTISTE ERONDEL
BASILE FRIGOUT
BASILE IMBERT
CAMILLE CHARDON
JUNE DE WITT
CHARLINE VALENCHON
CHLOÉ PINDELER
CLAIRE LEYS
CLARA GRIOLET
CLÉM. C.-LEBRESNE
DANA FIAQUE
DAVID DI SAN B.
DORIAN LE SÉNÉCHAL
ELISE VERGER
EMILY LINGAT
EMMA PELLEGRINO
ENORA HEREUS
FABIEN R.
FLORINE MORESTIN
FRANÇOIS LECLINCHE
GAUTIER LAURET
JASON STUM
JODIE BLIN
JULIA COUTANT
JULIETTE KAZANDJIAN
JUSTINE TARGHETTA
KEVIN DUFRECHE
LAURANNE W.
LAURÈNE POIREL
LAURIE MONTAGNER
LAZARE TEKAYA
LÉA VITTORIANO
LISHA LECACHEUR PU
MANON GABEREL
MANON VERCOUTER
MARGOT PERNET
MARIE NOBELLA
MARIE PUZENAT
MARION BOTHOREL
MARION HERMET
MARION PONCEL
MARION ZITOLI
MÉLINE GIBON
MAURANE TELLIER
MICKAEL MARINO
MYRTILLE CRABIERES
NICOLAS FAYEULLE
NIELS ENQUEBECQ
NINE UHEL
NOA COUPEY
ORLANE LEBOUTEILLER
PETER COFFIN
RACHEL PORTANIER
SOFIA TOUHAMI
SOLÈNE LAUTRIDOU
THIBAULT COMTE
THIBAUT AZGARD
THOMAS PESNEL
THOMAS PHILIPPE
VICTOR J.-B.
VICTOR LEPOUTRE
YA-ËL TAILLARD

REJOIGNEZ-NOUS
RECRUT.MZMG.FR

VALLS À LA RESCOUSSE

Si François Hollande ne s'attendait pas à une victoire de la gauche lors des élections municipales, il ne s'imaginait certainement pas que la claque serait aussi importante. Les sondages, l'impopularité de l'exécutif, et maintenant la déroute lors de la première élection générale depuis 2012 ont forcé le président à agir rapidement, pour regagner la confiance des Français qui, par le vote de contestation et surtout par l'abstention, ont signalé à François Hollande leur ras-le-bol profond. Le premier ministre Jean-Marc Ayrault visiblement usé par 22 mois de pouvoir où il aura eu à conduire des réformes difficiles pour un gouvernement de gauche, y compris en reniant parfois ses propres idéaux, n'était plus la bonne personne pour être responsable devant les Français.

Si le président aurait certainement aimé attendre un peu plus pour dégainer sa meilleure carte, le contexte et la pression de l'opinion l'ont poussé à nommer Manuel Valls à Matignon. Candidat à la primaire socialiste, rallié le premier à François Hollande, membre clé de la campagne en 2012 et ministre de l'Intérieur depuis l'élection du président socialiste, Manuel Valls est surtout depuis le début du mandat présidentiel, le ministre le plus populaire. Représentant l'aile droite du Parti Socialiste, mais également une certaine autorité et une droiture, choses importantes en temps de crise pour l'opinion, le nouveau premier ministre de 52 ans, originaire de Barcelone, aura la lourde tâche de conduire «un gouvernement de combat» selon les mots du président Hollande. Mais si le choix de Valls satisfait peut-être l'opinion (et encore, pour combien de temps ?), il clive nettement la gauche : les ministres Verts Cécile Duflot et Pascal Canfin ont annoncé qu'ils ne participeraient pas au gouvernement, le Front de Gauche sur lequel François Hollande ne comptait déjà pas n'imaginait pas pire premier ministre, et même une partie des parlementaires socialistes envisage de ne pas voter la confiance au prochain gouvernement mené par Manuel Valls.
Tel est le paradoxe du nouveau premier ministre. S'il peut rassembler et calmer la grogne des opposants de droite, il risque de faire éclater la gauche. Rassurer le camp d'en face, exacerber les tensions dans sa propre famille, Manuel Valls est un homme qui suscite les passions. Il n'aura aucun mal à appliquer la politique du président Hollande, lui qui défendait la TVA sociale, l'abandon des 35 heures, lui qui disait à Arnaud Montebourg qu'il n'avait pas «le monopole de la gauche», il veut incarner une nouvelle génération, celle qui n'a pas honte de son appartenance à la sociale-démocratie, voire au social-libéralisme.

Si Valls est loin de faire l'unanimité à gauche, on peut peut-être espérer de son gouvernement : l'homme qui monte Bernard Cazeneuve, calme et consensuel à l'Intérieur, lui qui a la confiance de François Hollande, peut peut-être rassurer la gauche sur la sécurité et l'immigration ; le retour de Ségolène Royal, figure de sérieux et de compétence dans la tête des Français aura la lourde tache de mener les combats pour l'écologie ; Arnaud Montebourg à l'économie et Michel Sapin aux finances tenteront de réaliser l'impossible, réussir le «pacte de solidarité» pour le premier, et rassure à gauche, s'occuper d'avoir la confiance des marchés pour le second ; Benoit Hamon enfin, la conscience de l'aile gauche du PS, qui sort de tout cela avec un grand ministère Éducation-Enseignement Supérieur-Recherche, qui va pouvoir perfectionner ce que Vincent Peillon lui a légué.

Mais le paradoxe dans tout cela, c'est que Manuel Valls, l'homme politique le plus populaire auprès des Français, n'a nullement le droit à l'erreur. Un mauvais mandat de premier ministre lui coûterait toute ambition présidentielle pour 2022. Mis ici pour donner un nouveau souffle au quinquennat, Manuel Valls doit incarner l'autorité, la rigueur et l'efficacité. Quitte à ne pas plaire à la gauche. Manuel Valls ne s'en soucie guère. Il veut plaire à la France.

- Kevin Dufrêche

LA PHRASE DU MOIS ->

Phrase prononcée par le Président de la République lors de son allocution télévisée du 31 mars. Au lendemain de la déroute de la gauche aux municipales, François Hollande a procédé fissa à un remaniement ministériel. En s'attaquant en premier lieu au capitaine, Jean-Marc Ayrault, débarqué au profit de Manuel Valls.

- Kevin Dufrêche

« J'AI DÉCIDÉ DE CONFIER À MANUEL VALLS LA MISSION DE DIRIGER LE GOUVERNEMENT DE LA FRANCE »

TOP

Haro sur la chasse à la baleine !
La Cour Internationale de Justice a ordonné le lundi 31 mars l'arrêt définitif de la chasse à la baleine dans l'Océan Antarctique. Chasse notamment pratiquée par les navires japonais. Jusque là, les autorités japonaises autorisaient la chasse sous couvert de permis liés à un programme de recherche scientifique (Jarpa II). La CIJ a stoppé la mascarade et les frais pour la biodiversité en reconnaissant le caractère purement commercial de cette chasse.

FLOP

Comme pour changer... le chômage en hausse.
Bon, on finit par en avoir l'habitude : les chiffres du chômage sont mauvais. Une hausse de 0,9% soit 31 500 chômeurs de plus qu'en janvier 2014. Définitivement, François Hollande et sa promesse d'inversion de la courbe, c'est mort. Le seul point positif, il est pour les jeunes de 25 ans, pour qui le taux de chômage continue de baisser. Allez, un peu d'espoir !

- La rédaction actualité

SI TU VAS À RIO



À quelques mois du coup d'envoi de la Coupe du Monde de football 2014, accueillie par le Brésil, tout ne semble pas être au point dans le pays hôte. Alors la procrastination adaptée à un événement majeur ça donne quoi ?

Le problème majeur qui se pose à l'heure actuelle est celui des stades. En effet alors que la FIFA, sainte-mère du football international, avait exigé du Brésil que les stades devant accueillir les matchs du mondial soient prêts au 1er janvier 2014, trois mois plus tard ce n'est toujours pas le cas. Seuls cinq stades sur les douze prévus ont vu leurs travaux s'achever. Le souci majeur étant que les infrastructures, livrées en retard, ne pourront pas subir les tests de sécurité indispensables à ce type d'événement et qui leur permettraient d'être homologuées.

L'exemple le plus marquant est celui du stade de São Paulo. Bien que capitale économique du pays, et ville-hôte devant accueillir le match d'ouverture Brésil-Croatie le 12 juin prochain, le stade n'y est pas prêt. Du coté de la FIFA et des passionnés du ballon rond on s'inquiète ; on se souvient que c'est ce même stade inachevé sur lequel une grue s'était effondrée le 27 novembre dernier entraînant la mort de deux ouvriers. Bien que les autorités compétentes aient assuré que la structure du stade n'avait pas été endommagée, on est en droit de se méfier lorsque l'on voit qu'il ne devrait être livré que le 15 avril. Soit deux mois à peine avant l'ouverture des festivités. Comment, alors, être sûrs que les tribunes présidentielles raviront leurs hôtes et que les petits-fours servis y seront à la hauteur ?

Mais les stades ne sont pas le seul souci soulevé par ce mondial brésilien. En effet les nombreux aménagements du territoire qui avaient été imaginés afin de permettre une circulation optimale des supporters du monde entier ont pour certains été abandonnés, pour d'autres reportés… à après le mondial. La modernisation et l'amélioration des routes et voies de communication brésiliennes ne sont donc pas pour demain. À l'image de l'aéroport de Fortaleza, ville-hôte qui doit accueillir six rencontres. Il était prévu d'y ajouter un terminal supplémentaire qui s'est transformé en tente géante. Ambiance tonnelle, mariage et apéro aux points de contrôle.

En même temps, on peut pardonner à un pays laissant vivre ses concitoyens dans des favelas d'avoir du mal à débourser plus de 250 millions d'Euros pour la construction d'UN stade qui ne servira qu'une paire de semaines avant de tomber dans l'oubli, d'accueillir des matchs mineurs ou bien encore des concerts de Johnny Hallyday comme notre ô combien majestueux Stade de France.

Aussi ne faut-il pas juger trop sévèrement le Brésil. Ils sont certes économes et vous transiterez dans des tentes, vous assiérez dans des stades pas assurés d'être des plus solides et ne pourrez profiter des transports en commun, mais ne ferait-on pas attention nous aussi à nos dépenses quand plus de 12% de la population vit avec moins de 2$ par jour ? Et puis finalement, si les stades ne devaient pas être prêts à temps, ne serait-ce pas l'occasion pour joueurs et supporters d'entrer en communion en jouant sur la plage ?

- Marion Zitoli

LE BAISER DE CARACAS

Prise samedi 22 mars par Christian Veron, un photographe de l'agence Reuters, durant la septième semaine de protestations au Venezuela, la photo montre deux jeunes manifestants enlacés et bouche contre bouche à Caracas. Le jeune homme a le visage couvert par un t-shirt et la jeune femme tient une pierre qu'elle destine certainement aux forces de l'ordre. Publiée par le photographe sur Twitter, l'image a été partagée plusieurs milliers de fois.

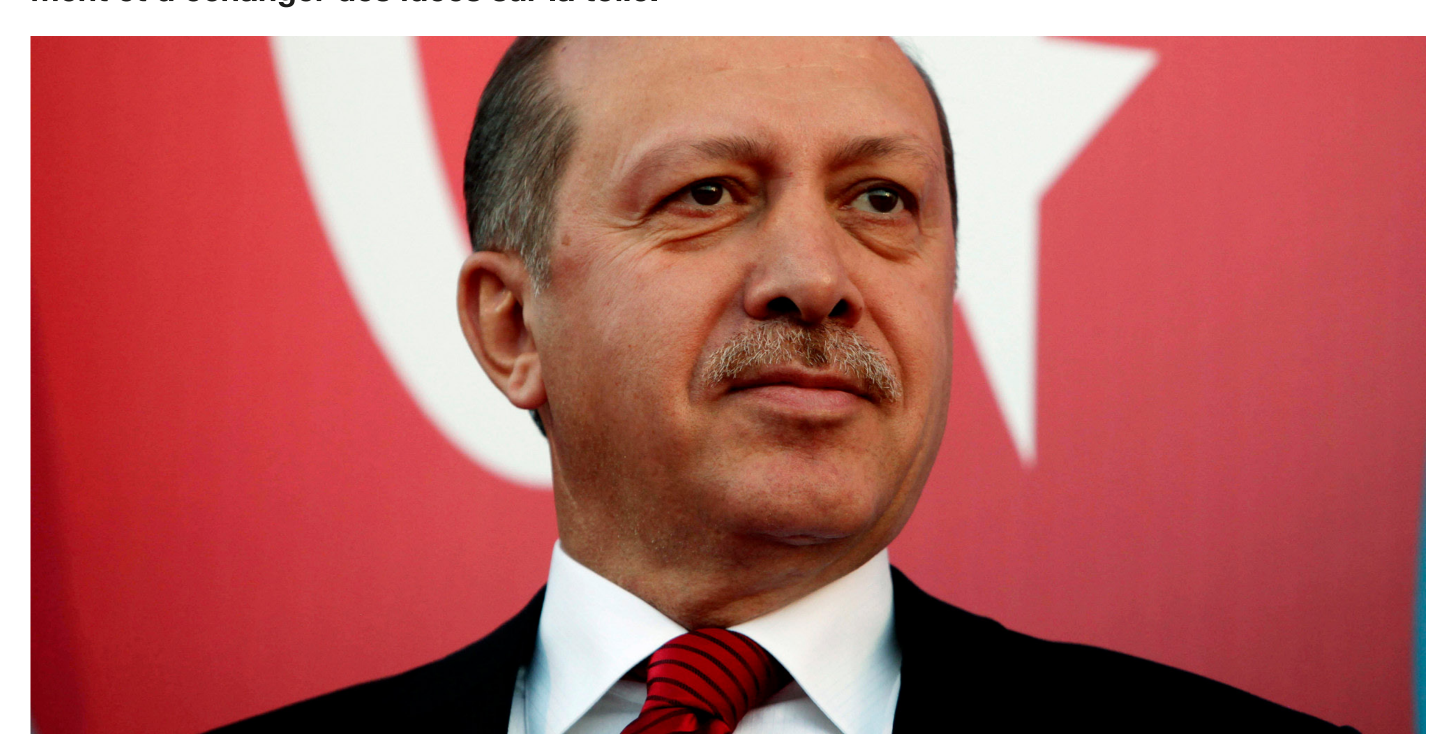
- La rédaction actualité

Photographie © Reuters / Christian Veron



ERDOGAN EN GUERRE CONTRE TWITTER

Lorsque l'on sait à quel point l'activité sur le réseau social Twitter était intense en Turquie lors de l'opération de contestation à Istanbul en mai 2013 (#occupygezi), on ne peut que constater l'importance de ce moyen de communication au sein de la population turque, dont la voix est délaissée par la presse et les médias nationaux. La liberté d'expression en Turquie n'est pas respectée. Pour un pays qui revendique l'adhésion à l'UE, la décision d'interdire le réseau social Twitter dans tout le pays est une censure malvenue. Si la Turquie veut intégrer l'UE, encore faudrait-il qu'elle respecte son droit qui place la liberté d'expression comme un pilier démocratique fondamental. L'interdiction de réseaux sociaux est une barrière, que dis-je, un mur qui enlève aux citoyens turcs le droit de s'exprimer librement et d'échanger des idées sur la toile.



Le 20 mars 2013 dernier, lors d'un meeting de campagne en vue des élections municipales du 30 mars, le Premier ministre Recep Tayyip Erdogan avait fustigé le réseau social Twitter en l'accusant d'alimenter la contestation à son égard. Vendredi, la plateforme était rendue inaccessible suite à l'interdiction de l'autorité des télécommunications.

CENSURER POUR MIEUX RÉGNER

Depuis trois semaines, Recep Tayyip Erdogan était personnellement mis en cause par la diffusion sur les réseaux sociaux d'enregistrements de conversations téléphoniques piratées. Ces écoutes, que le chef de gouvernement a d'abord dénoncées avant d'en confirmer certaines, ont provoqué la colère de l'opposition et de nombreuses manifestations dans les grandes villes pour exiger sa démission. Alors qu'il dirige la Turquie, sans partage, depuis 12 ans, il cherche à limiter les conséquences du scandale de corruption qui le met en cause avec ses proches pour malversations. Les enregistrements ont été mis sur YouTube, qui a été en conséquence bloqué par le gouvernement turc. Depuis le 27 mars, Youtube est complètement interdit.

« Je me moque de ce que pourra dire la communauté internationale » avait alors lancé Erdogan devant des milliers de ses partisans. Début mars, le chef du gouvernement islamo-conservateur turc avait déjà menacé de fermer Facebook et Youtube. Il souhaite que la population ne soit pas « esclave » dit-il, de ces réseaux sociaux. Il préfère asservir la population à ses idées plutôt que de lui permettre de débattre sur la toile en laissant les opinions qui lui seraient défavorables s'exprimer.

CONTOURNER LA CENSURE

Internet partenaire de la démocratie ? Il semblerait que s'il y a bien une chose que les régimes autoritaires ne peuvent pas contrôler, c'est le Web. Malgré

les interdictions, des réseaux ingénieux permettent toujours d'avoir accès aux plateformes. Le jour même de l'interdiction, les responsables clientèle de Twitter ont indiqué sur leur site comment contourner le blocage via le service texte du réseau de téléphone mobile. Mais il existe d'autres façons de contourner la censure, comme utiliser les méthodes que l'on retrouve en Corée du Sud ou au Japon : le réseau TOR, VPN Gate, Twitter par SMS ou changer les détails « DNS ». Des personnalités de l'opposition et le président lui-même en ont donné la preuve en twittant après le blocage du site.

DES DISSENSSIONS ENTRE LES DEUX TÊTES DE L'ÉXÉCUTIF

En effet, comme on peut le constater, de l'autre côté, le président Abdullah Gül est fermement contre l'interdiction et le fait savoir via… Twitter ! "On ne peut pas approuver le blocage total des réseaux sociaux [...] j'espère que cette situation ne durera pas longtemps", a-t-il écrit. Il confirme d'ailleurs que le site Twitter avait engagé un avocat en Turquie pour négocier avec les autorités. Premier ministre et Président ne sont donc décidément pas sur la même longueur d'onde. L'un crie au complot tandis que l'autre cherche la conciliation. Leurs divergences sont clairement affichées, même s'ils ne s'affrontent pas en face, la division entre les deux hommes est claire :

"Il serait une erreur que de dire qu'il n'y pas de conspiration émanant de l'étranger", affirme M. Erdogan. "Je n'accepte pas les allégations visant des puissances étrangères et je ne pense pas qu'elles soient justifiées (...) Je ne crois pas à ces théories du complot selon lesquelles des gens chercheraient à détruire la Turquie", lui a répliqué M. Gül.

Des politologues estiment qu'il est possible qu'Erdogan cherche à changer les règles de son parti pour rester au pouvoir. D'autres estiment également que les différences entre les deux hommes ne sont pas réelles.

L'EUROPE RÉAGIT

Les chefs d'État européens ont fait part de leur consternation face à la violation flagrante de la liberté d'expression. La commissaire européenne à la stratégie numérique, Neelie Kroes, a réagi: « C'est une triste journée. [c'est une décision] contre la démocratie. [C'est une décision] contre les valeurs européennes. C'est inacceptable. »

L'eurodéputé néerlandais Ria Oomen-Ruijten du groupe PPE, a quant à lui déclaré : « Bloquer les médias sociaux est inacceptable dans un régime démocratique et dans un état de droit. Je demande au gouvernement turc de remédier à la situation dans les plus brefs délais. »

INTÉGRER L'UNION EUROPÉENNE

Suspendues pendant trois ans, les négociations d'adhésion de la Turquie à l'UE ont repris en novembre dernier. Depuis 2005, la situation avance lentement. La question de la liberté d'expression constitue un frein à l'intégration du territoire turc à l'Union et les nouvelles mesures de restrictions n'arrangent rien.

QUE FAIT LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE ?

Cinq jours après le blocage de Twitter par le gouvernement turc, le 20 mars, le réseau était toujours inaccessible dans le pays, mardi 25 mars. Ce blocage, massivement contourné par les internautes, a été dénoncé par la communauté internationale.

Le Haut-Commissariat de l'ONU aux droits de l'Homme a appelé mardi Ankara à lever le blocage de Twitter affirmant que dans le cas contraire la Turquie pourrait violer ses obligations internationales en matière de droit. «Les personnes doivent voir leurs droits protégés lorsqu'elles sont en ligne comme lorsqu'elles sont non connectées. Aussi nous exhortons les autorités à annuler le blocage de Twitter», a affirmé un porte-parole du Haut-Commissariat, Rupert Colville, lors d'un point presse à Genève.

DES AVANCÉES ?

Le 26 mars, la justice turque lève le blocage de Twitter imposée par le gouvernement. Cependant, le lendemain, hurlant toujours au complot du fait de l'apparition de nouveaux enregistrements, le Premier ministre décide de faire interdire Youtube, une semaine après avoir bloqué l'accès à Twitter. On continue alors de confisquer des droits fondamentaux à une population qui cherche tant bien que mal à contourner les agissements du pouvoir autoritaire. Pendant ce temps, la communauté internationale a peu de marge de manœuvre et semble quasi muette.

- Laurène Poirel

RUSSIAN DREAM

Le référendum a été préparé en deux semaines, sous la pression du tsar moderne de toutes les Russies. Vendredi 21 mars le "oui" l'emporte à 96.77% des votants, la Crimée sera russe ou ne sera pas. Province obscure de la Mer Noire il y a encore peu, elle est devenue le symbole du bras de fer engagé entre l'Occident et Moscou. Que se passera t-il maintenant qu'un référendum sans aucune valeur légale est contesté par un gouvernement ukrainien qui n'en a pas plus ?


© Reuters

Histoire d'une province apatride

Le détail est édifiant. En recherchant « Crimée » sur Wikipédia on apprend que cette province de la Mer Noire est rattachée juridiquement parlant à l'Ukraine, et de fait... à la Russie. Ce mouvement de balancier entre différentes nations ne date pas d'hier. Du fait de sa position géographique,depuis le XVe siècle la Crimée a fait successivement partie de l'Empire Ottoman, de l'Empire Russe, et de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques. En 1954 le président du conseil des ministres en URSS, Nikita Krouchtev en a fait don à la République socialiste soviétique d'Ukraine par un simple décret. On raconte que quinze minutes de débat à peine auraient suffi pour que la décision soit entérinée au sein du comité central du Parti communiste selon le quotidien Pravda. Une attention passée quasi-inaperçue à l'époque de la part de l'homme qui a failli entraîner le monde dans une guerre nucléaire lors de la crise de Cuba. Le geste est purement symbolique, étant donné que l'Ukraine était partie intégrante de l'URSS jusqu'à sa chute en 1991 .

Un score "soviétique"

96,77 % des 86% de Criméens ayant voté le 21 mars, seraient favorables au rattachement de la Crimée à la Russie. La population russophone en Crimée est évaluée à 80%, qui sont alors ces 6% de plus qui ont quasi-unanimement fait du pied à la Russie ? Difficile à dire. En revanche quant à ceux qui n'ont pas voté, la population Tatar est la moins susceptible d'être nostalgique de l'URSS. Originaire de l'empire ottoman, pendant la Seconde Guerre mondiale, les Tatars de Crimée furent victime de la répression soviétique. Ils furent accusés d'être des collaborateurs du Troisième Reich et déportés en masse.
Peut-on réellement accorder une valeur à ce référendum contraire à la constitution ukrainienne qui s'est déroulé sous la menace des forces d'occupation russes ? Sans aller jusqu'à parler de « Rêve russe », les habitants de Crimée sont bien conscients que leurs revenus sont inférieurs à ceux de leurs voisins de l'est. Aspirer à devenir leurs concitoyens, c'est donc aspirer à la richesse, mais surtout à l'ordre. Bouleversés par la situation chaotique des événements de Maidan, beaucoup de Criméens ont pris peur, et considéré que les forces russes présentes sur leur territoire assuraient leur protection. Enfin comme pour confirmer l'éloignement entre les deux nations, le premier ministre ukrainien, Arseni Iatseniouk, a signé, vendredi 21 mars, l'accord d'association qui avait déclenché « l'Euro révolution » lors du sommet des chefs d'État de l'Union européenne. « Sans fraude ni lavage de cerveau et en menant une campagne électorale normale, le rattachement à la Russie l'aurait tout de même remporté, car les gens sont majoritairement pour. Le score aurait été moins «soviétique», mais la Russie aurait gagné de toute façon » estime Véronique Dorman, envoyée spéciale en Ukraine pour Libération.

Parler doucement, avec un petit bâton ?

A l'inverse, les Occidentaux crient leur indignation face à ce qu'ils considèrent comme un putsch. Les seules mesures ayant été prises jusqu'ici concernent le gel d'avoirs de ressortissants russes, et la confiscation de visas. Ce à quoi le président russe a réagi... de façon similaire concernant les avoirs de responsables américains. Un accès direct à la Mer Noire vaut bien quelques passeports.

- Fabien Randrianarisoa

SARKOZY ET L'UMP EN EAUX TROUBLES


© AFP

BYGMALION : ERREUR DE L'UMP EN VOTRE FAVEUR !

Alors que les comptes de l'UMP ont été invalidés par le Conseil Constitutionnel pour la campagne présidentielle de 2012, l'hebdomadaire Le Point a fait des révélations troublantes. Pourquoi une société de communication fondée par des proches du président de l'UMP, Jean-François Copé, se voit attribuer pour 8 millions d'euros de contrat s? Il le savait : en tout cas, c'est ce qu'il a laissé entendre. Lui, c'est Lionel Tardy, député de droite ne se déclarant pas surpris par le scandale entourant le président de l'UMP, Jean-François Copé. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il n'a pas pris part publiquement au Sarkothon comme on l'a appelée, cette contribution demandée aux membres de l'UMP visant à renflouer les caisses du parti, condamné à trouver 11 millions d'euros, suite à l'invalidation de ses comptes de campagne par le Conseil Constitutionnel. Le scandale a un nom : Bygmalion. Celui d'une société de communication fondée par deux proches de Jean-François Copé, Bastien Millot et Guy Alves. Le premier a été le directeur de cabinet du président de l'UMP à ses débuts comme maire de Meaux en 1995 puis l'a suivi quand ce dernier est devenu porte-parole du gouvernement. Le second a eu le même poste, mais quand Jean-François Copé a été bombardé ministre du Budget de Jacques Chirac de 2005 à 2007. Il est aussi le contact du micro-parti fondé par le président de l'UMP, Génération France au Journal Officiel.

Une affaire qui n'a rien de nouveau

Le rôle majeur de cette société dans la communication de l'UMP est de notoriété publique. Elle en assure la quasi totalité ainsi que la formation des élus. Durant la campagne présidentielle de 2012, elle a pris en charge 43 meetings de Nicolas Sarkozy ou de l'UMP. D'ailleurs, durant la lutte fratricide qu'a constituée la campagne interne pour la présidence de l'UMP, François Fillon avait taclé Jean-François

Copé sur le thème de la transparence, demandant qu'elle soit plus importante sur sa gestion du parti.

De telles accusations mettaient déjà en avant des soupçons au sein même du parti. 8 millions d'euros pour ces contrats : c'est près de deux fois le prix du marché ! Alors que les finances de l'UMP étaient déjà dans le rouge à ce moment-là...

Une société habituée à l'odeur du scandale

D'ailleurs, le fondateur de Bygmalion, Bastien Millot est un habitué de la rubrique « Justice ». 2003 : alors adjoint à la mairie de Beauvais, il est condamné pour faux en écriture et détournement de fonds publics, après avoir autorisé un chauffeur municipal à déclarer près de... 1 500 heures supplémentaires, absolument fictives et payées par l'argent du contribuable.

Mais surtout, en 2005, Bastien Millot devient directeur général délégué de France Télévisions, chargé de la stratégie, de l'innovation et de la communication. En novembre 2008, il se met en congé sabbatique pour un an - congé renouvelé l'année suivante pour création d'entreprise. Or, selon Le Canard enchaîné du 24 avril 2013, le jeune dirigeant signe le jour même de son départ, le 31 octobre 2008, pour près de 144 000 euros de contrats avec France Télévisions au bénéfice de Bygmalion, créée trois jours plus tôt. Les missions se multiplient pour la modique somme d'1,2 million d'euros en quatre ans. Le journal évoque, parmi d'autres prestations, une "étude consacrée à l'image de France Télévisions", facturée plus de 43 000 euros, ou, en janvier 2009, le "discours des voeux aux salariés" de Patrick de Carolis, alors président du groupe, pour 7 000 euros. Une information judiciaire, confiée au juge Renaud Van Ruymbeke, est ouverte en juin 2013 sur des soupçons de "favoritisme et prise illégale d'intérêts".

Pour l'instant, Jean-François Copé et l'UMP sont tranquilles concernant le volet judiciaire de l'affaire : aucune information n'a été ouverte. Si cela était le cas, Bygmalion ne pourrait pas être inquiété pour avoir récupéré la plupart des marchés concernant la communication de l'UMP, puisque les partis politiques ne sont pas soumis aux mêmes normes drastiques en matière d'appels d'offres. Par contre, la surfacturation de prestations est, elle, condamnable. Affaire à suivre...

- Samuel Ladvenu


© Patrick Lafrate / Sipa

PATRICK BUISSON, L'HOMME DU SCANDALE

On a tout dit de l'affaire, du dictaphone planqué dans la poche de sa veste, des phrases assassines envers certains personnages politiques, mais au fond, on ne s'est pas assez posé une question : mais qui est Patrick Buisson ?

Un dictaphone, un simple dictaphone : voilà l'origine du scandale ! Et son propriétaire : Patrick Buisson. La fuite de ses enregistrements réalisés durant le quinquennat de l'ex-président Nicolas Sarkozy nous révèlent les coulisses de l'Elysée, à mi-chemin entre discussions de comptoir et pratique du pouvoir. On y apprend que Roselyne Bachelot « ne dit que des conneries » selon un des conseillers présidentiels ou bien encore que Buisson himself considère que Brice Hortefeux « est inhibé sur l'immigration », ce qui, sur le moment, ne sautait pas aux yeux de l'opinion ! Ce scandale a mis la droite en émoi, entre accusations de trahison et contre-attaque médiatique sur fond de théorie du complot, téléguidé directement de l'Elysée ! Mais ne nous attardons pas plus sur l'affaire, tout a été un peu près dit, que Nicolas Sarkozy et sa femme, Carla Bruni ont fait retirer du site Atlantico les extraits des bandes publiés pour « atteinte à la vie privée », ou bien encore que Buisson a porté plainte contre X et pense savoir qui lui a fait ce sale coup.

Un homme de l'ombre controversé

Sa carrière est marquée par un va-et-vient permanent entre le monde des médias et la politique. Avec dans les deux cas des positions proches de celles de l'extrême-droite. Ses faits d'armes médiatiques sont d'avoir été journaliste durant cinq ans au sein de la rédaction de l'hebdo Minute au cœur des années 80 (vous savez, le journal qui titrait en novembre dernier que « Christiane Taubira retrouve la banane ») avant de prendre la tête de sa rédaction puis de migrer vers Valeurs Actuelles, orienté là encore très à droite et peu connu pour son sens de la mesure et


© Charles Platiau / Reuters

de l'impartialité. Depuis 2007, il est le directeur de la chaîne Histoire, filiale du groupe TF1. Politiquement, l'homme s'est engagé dans les années 90 aux côtés de Philippe de Villiers et de la droite souverainiste, et a été un des artisans de son excellent score (12 %) aux Européennes de 1994. Puis, il va se rapprocher petit à petit de la droite parlementaire, notamment en prédisant le rejet de la Constitution Européenne lors du référendum de 2004. Il entre dans l'orbite du Président Sarkozy et en devient un des ses conseillers officieux : pas de poste dans l'organigramme de l'Elysée, pas de bureau, mais une influence de tous les instants.

À droite toute

Buisson n'a en tout cas pas bougé d'un iota sur une de ses convictions : droite et extrême-droite = même combat ! Pour lui, aucune différence significative n'existe entre les électeurs du FN et du RPR, puis l'UMP. Il pense d'ailleurs que ce qui les rapprochera lors des élections, c'est de mettre en avant le thème très controversé de l'identité nationale. De la théorie il passera à la pratique sous Nicolas Sarkozy. Principal instigateur de la création du ministère de l'Immigration et de l'Identité Nationale en 2007 et soutien du coup de barre à droite de l'ex-président durant l'été 2010 et le fameux discours de Grenoble, son influence a été largement décriée, notamment après la défaite électorale des présidentielles de 2012. Accusé d'avoir porté des thèmes comme l'immigration ou la protection des frontières pour siphonner les voix du Front National, le conseiller de l'ombre ne s'est pas fait que des amis. François Baroin a ainsi qualifié son influence de « nocive » et comme une des causes du revers de 2012. À lui seul, il en est venu à cristalliser les oppositions entre les partisans et les opposants de ce virage droitier, entre les chiraquiens Alain Juppé, François Baroin et consorts et les sarkozystes Jean-François Copé ou Laurent Wauquiez.

Un homme disgracié depuis... 2012

Si un homme a subi la défaite de 2012, c'est bien lui. Lâché par la plupart des ténors de l'UMP, rares ont été les courageux à se risquer à le soutenir. On peut quand même souligner son soutien à l'ascension de cadres de l'UMP qui le lui ont bien rendu au moment de faire les comptes, comme Laurent Wauquiez pour qui Buisson « a fait bouger les lignes » au sein de l'UMP ou Guillaume Peltier, transfuge des mouvements de jeunesse du FN et fondateur du courant de la Droite Forte. Même si l'homme paraissait grillé, il semble que son influence ait servi la campagne de Jean-François Copé pour la présidence de l'UMP. Avec l'histoire de ce maudit dictaphone fourré dans sa veste, l'ombre de Patrick Buisson n'a pas encore fini de planer sur l'UMP.

- Samuel Ladvenu et Dorian le Sénéchal

MUNICIPALES : LE BILAN

Les 23 et 30 mars 2014 avaient lieu les élections municipales partout en France, l'occasion pour le gouvernement Hollande de sonder une nouvelle fois les opinions des Français et de prendre la température en vue des élections européennes qui arrivent bientôt. Verdict ?


© Benh LIEU SONG

Les résultats PS et l'abstention

Les résultats des municipales au premier tour marquent un net recul de la gauche. C'est un échec pour le parti majoritaire de l'Assemblée. La grande gagnante est l'abstention, avec un taux historique inquiétant de 36,45 %. Le mécontentement se fait donc ressentir et François Hollande parle de la nécessité de « tirer une leçon » de ces chiffres. Peu nombreux sont les maires PS réélus d'office au premier tour. De nombreuses triangulaires apparaissent et donnent lieu à des ralliements d'entre-deux tours (ou pas).

Après le premier tour, le PS est en difficulté dans des grandes villes comme Marseille, Toulouse, ou même Lille, où Martine Aubry doit faire face à une triangulaire. À Béziers, Perpignan, Nîmes, Sorgues ou Hénin-Beaumont, les socialistes n'ont pas été en mesure d'empêcher la forte poussée du Front National qui a enregistré « une hausse importante et inquiétante » selon le porte-parole du PS David Assouline. Même à Avignon, la candidate socialiste Cécile Helle doit engager une bataille contre le FN, plus haut que prévu et à quasi égalité avec la favorite pour prendre la ville à la droite.

Il y a donc dès le premier tour une forte déception et le gouvernement est attendu au tournant. Le remaniement ministériel attendu ne saurait tarder, et il devra enfin mesurer toutes les conséquences de ces élections en essayant de répondre clairement aux attentes des Français, qui par leurs votes, ont tiré la sonnette d'alarme.

Les triangulaires nombreuses

Force est de constater que le premier tour des élections municipales 2014 marque un progressif effacement du bipartisme. Des triangulaires auront lieu dans 986 communes de plus 1000 habitants, des quadrangulaires dans 207 communes et des pentagulaires (cinq listes en présence) dans 16 autres au 2e tour des municipales. Ces élections municipales 2014 sont donc teintées d'un émiettement politique qui semble traduire l'indécision des Français et la difficulté pour eux de se tourner vers les deux partis majoritaires. Cette inflation des listes au second tour est due en partie aux scores obtenus par le Front National. Le parti de Marine Le Pen participera, selon sa présidente, à 328 seconds tours. Il y a six ans, lors des municipales précédentes, il n'avait pris part qu'à une douzaine de triangulaires.

L'UMP prépare le terrain et s'impose dès le premier tour

Si le second tour permet de dresser un bilan définitif des élections municipales, il n'a concerné que 18% des citoyens français ; soit une commune sur six, en grande majorité dans celles de moins de 1000 habitants. Pour les mandats déterminés dès le premier tour, beaucoup de politiques de premier rang ont été élus, ce qui

nécessitait une franche majorité. Les grands pontes de l'UMP ont été grisés par des scrutins réunissant généralement plus de 60% des suffrages, pour ne citer qu'eux, il y eut : Christian Jacob à Provins, Hervé Mariton dans la Drôme, Laurent Wauquiez à Puy-en-Velay, Alain Juppé en grand favori à Bordeaux, Xavier Bertrand dans l'Aisne, Éric Woerth à Chantilly, François Baroin à Troyes et pour finir Jean-François Copé dans sa commune de Meaux. Notons également que Nicolas Dupont-Aignan, Président du parti Debout la République, s'impose dans son fief de Yerres. Quant au Front National, la couleur est annoncée pour le second tour : Steeve Briois emporte Hénin-Beaumont de justesse.

Côté PS, la sanction se pressentait. Seuls Claude Bartolone, président de l'Assemblée Nationale, en Seine Saint-Denis, Bernard Colombe qui sauve le pays de François Hollande, Tulle, Noël Mamère en Gironde et enfin Michel Sapin à Argenton-sur-Creuse sauvent les meubles mais avec des scores bien en-deçà de ceux obtenus par les ténors de l'UMP. L'inquiétude pointait également du côté du XVème arrondissement de Paris, où Anne Hidalgo, bien que tête de liste, n'était pas parvenue à s'imposer dès le premier tour et enregistre même des résultats inférieurs à ceux de 2008. Les deux candidates à la mairie de Paris ont essuyé une large déconfiture dans leurs arrondissements respectifs : dans le XIVème pour NKM et dans le XVème pour Hidalgo.

Une élection très particulière : Paris

Alors que le premier tour la donnait en tête, Nathalie Kosciusko-Morizet déjouait les pronostics mais n'abordait pas le second tour sereine. En effet, c'est dans les arrondissements clefs, les XIIème (Reuilly-Bercy) et les XIVème (dit de l'Observatoire : Montparnasse, Montsouris) que se jouait l'élection et où les listes PS devançaient prudemment l'UMP. NKM réussissait son pari et affichait 35,64% des votes sur l'ensemble de la capitale, avec une progression marquée dans les arrondissements déjà dévoués à la droite (comme le Ier et XVème) tandis qu'Anne Hidalgo, après une campagne sans fausse note mais sans réel éclat, totalisait 34,40% du scrutin. Le basculement de ces deux arrondissements permettait une majorité au Conseil de Paris.

Mais rien n'était joué d'avance : pour le PS, l'alliance avec les Verts était primordiale, assurant le report de 9% des voix parisiennes tandis que NKM n'a pu empêcher la médiatisation de son ralliement avec Dominique Tibéri et Patrick Balkany et s'est vue obligée de garder sur la liste du XIIème arrondissement, Frank Margain du Parti Chrétien-Démocrate ayant appelé à voter contre elle. Le débat houleux qui les a réunies a fait couler beaucoup d'encre ; les moues moqueuses, les regards noirs, les piques sarcastiques, voire les insultes (chacune a eu le droit à son « menteuse ») ont fusé : NKM a évoqué une « absence de principes » de son adversaire, avant de lui lancer « Vous êtes prête à raconter n'importe quoi, c'est « open bar » sur les bêtises ». Hidalgo s'est défendue en attaquant le bilan ministériel de NKM – décrite comme la « ministre de l'enfumage et du diesel » - et s'énervant contre son « bashing permanent de Paris. » Si les commentateurs ont pu s'étonner que les femmes soient « des hommes politiques comme les autres », ce débat n'a apporté que très peu de choses sur le fond, sur les enjeux de ce mandat. Il se promettait historique, réunissant pour la première fois sur un plateau, deux adversaires politiques féminines, il s'est avéré inaudible.

En somme, l'enjeu de la capitale s'est soldé par un résultat unique : une résistance rose face à la vague bleue, et une percée Front National bien en deçà de celle réalisée dans le reste de l'Hexagone.

Les ralliements et l'entre-deux tours

Que ce soit du fait des différents ralliements qui s'effectuent pour éviter les triangulaires, avec les défections ou les appels au vote pour empêcher le Front national de passer, l'entre-deux tours est décisif. Une fois le dépôt des listes pour le second tour clôt, on constate la formation d'alliances, des fusions et des rapprochements entre les listes. C'est le cas notamment entre le PS et les Verts. Des accords PS-Front de Gauche ont également lieu à Limoges, Avignon et Marseille. À Rennes, la liste socialiste, arrivée en tête au premier tour de l'élection municipale et la liste d'union EELV-Front de gauche ont fusionné


© Reuters

en vue du second tour. Plus rare, le candidat PS à Châteauroux, Mark Bottemine (17,37%) a annoncé avoir fait alliance pour le second tour avec les listes de deux candidats en dissidence de la majorité municipale sortante de droite. Marine Le Pen a annoncé la fusion de deux de ses listes avec des divers droite pour battre la gauche à Villeneuve-Saint-Georges (Val-de-Marne) et L'Hôpital (Moselle). L'UMP a prévenu que tout colistier du parti présent sur ces listes d'union serait "exclu" du parti.

Des ralliements décisifs après le second tour ?

Le second tour du 30 mars confirme le revers électoral pour la gauche. La vague bleue tant attendue par l'opposition est arrivée. Les triangulaires ont en majorité favorisé l'UMP, ce qui contredit la tendance habituelle qui veut que le PS remporte ces scrutins, et Marine Le Pen se félicite d'avoir fait élire plus de 1 000 conseillers municipaux Front National. A Paris, Anne Hidalgo remporte la capitale avec 9 points d'avance sur son adversaire UMP Nathalie Kozsiuscot-Morizet.

De nombreuses villes de plus de 10 000 habitants échappent au parti majoritaire de l'Assemblée. Sur les quatre plus grandes villes « en balance », le Parti socialiste perd Toulouse, Reims et St Etienne, il sauve Strasbourg. De plus, lorsque l'on fait le constat que des villes historiquement de gauche tombent au profit de la droite, comme Limoges et Nevers, la défaite est rude. Le Mans reste à gauche tout comme Brest. Villeneuve-sur-Lot ancienne ville de Jérôme Cahuzac. A Lille Martine Aubry (PS) est finalement réélue. Mais les faits sont là, la gauche a perdu 155 localités de plus de 9 000 habitants. En comparaison, la majorité de 1983 avait perdu 97 mairies. La défaite est donc historique. Lors des municipales de 1994, quatre mairies Front National l'avaient emporté. En 2014, une dizaine de mairies sont désormais entre les mains de ce parti. Cependant, il faut relativiser le score FN. Au-delà d'une victoire du Rassemblement Bleu Marine, c'est surtout une victoire de la droite.

« Nous devons être crédibles par rapport à l'Europe. […] Il faut entendre le message s'agissant de la fiscalité », estime Pierre Moscovici.
« L'UMP est le premier parti de France » dit Jean-François Copé. Vraiment ?

Vote sanctionnant le pouvoir en place, banalisation et institutionnalisation du vote Front national, cri de désespoir, ras-le-bol fiscal, ou besoin de renouveau dans l'organisation du système politique actuel ? Les interprétations des causes de cet échec cinglant pour la gauche sont nombreuses. Ces élections montrent clairement que les Français cherchent en majorité à bousculer le gouvernement. Cependant, lorsque l'on fait le constat d'une classe politique constamment entachée par les affaires et en laquelle les français ont très fortement perdu confiance, peut-on réellement dire que la France est un pays de droite ? Cette débâcle pour la gauche ne serait-elle pas peu significative du point de vue de l'électorat lorsque l'on sait à quel point l'étiquette politique s'efface de plus en plus ? Désormais le gouvernement socialiste se doit de regarder vers l'avenir en élaborant un changement de politique en amont, en considérant les enjeux du pacte de responsabilité et en effectuant un remaniement gouvernemental en phase avec les attentes des Français pour tenter de récupérer un électorat qui s'est peu à peu dispersé.

- Laurène Poirel et Manon Bothorel

LE PACTE DE RESPONSABILITÉ
DÉCRYPTAGE


Pierre Gattaz, président du MEDEF © AFP

On entend beaucoup parler du « pacte de responsabilité » proposé par le gouvernement dans les médias. Mais de quoi s'agit-il exactement ?

Le pacte de responsabilité est une mesure annoncée par le président François Hollande lors de ses vœux aux Français le 31 décembre 2013. Selon les termes du président, il est « fondé sur un principe simple : moins de charges sur le travail, moins de contraintes sur leurs activités et, en même temps, une contrepartie, plus d'embauches et plus de dialogue social ». C'est une politique du « donnant-donnant » comme le titrent Alternatives Économiques ou encore Les Échos : d'un côté le président Hollande propose de réduire une nouvelle fois les charges qui pèsent sur les entreprises, au-delà des 20 milliards du crédit d'impôt compétitivité-emploi (CICE), et il leur demande, en échange, de souscrire des engagements sur le plan de l'emploi. Le chef économiste euro à Société Générale, Michel Martinez, considère d'ailleurs qu'il est bien que le gouvernement se préoccupe des faibles marges des entreprises, un pacte de « progrès essentiel », estime, dans la même veine, Claude Bartolone, le président de l'Assemblée Nationale.

Le contenu de ce pacte se développe en trois volets :

- d'une part, un allègement des coûts du travail de 10 milliards qui viendraient s'ajouter aux 20 milliards du pacte de compétitivité mis en place suite au rapport sur la compétitivité française ;
- d'autre part, une modernisation de la fiscalité ;
- et enfin des mesures de simplification des normes et procédures.

Retour sur le calendrier de ce pacte et ses modalités

Le renversement de la courbe du chômage, première bataille du gouvernement, n'a pas été un grand succès jusqu'ici. François Hollande a donc lancé, lors de ses vœux aux Français, le 31 décembre 2013, une stratégie nouvelle constituant un tournant pour la gauche : travailler en concertation avec le patronat pour lancer un « pacte de responsabilité ». C'est lors de sa conférence de presse du 14 janvier qu'il s'est davantage exprimé sur les modalités du pacte. Il s'agit d'inciter les entreprises à embaucher, en réduisant les cotisations qui pèsent sur l'emploi, et en simplifiant les normes de procédures administratives afin de promouvoir plus de souplesse et d'initier le chantier nécessaire d'une réforme du système fiscal français. Le président de la République a donc proposé de supprimer, d'ici à 2017, les cotisations familiales, payées par les entreprises et les travailleurs indépendants pour financer la branche famille de la Sécurité sociale. Cela représente 30 à 35 milliards d'euros par an, même si, en réalité, de nombreuses



L'annonce du pacte de responsabilité par le Président de la République © AFP

entreprises bénéficient déjà d'exonérations. Durant cette conférence, il a ajouté : « Il n'y aura pas de transfert de charges des entreprises vers les ménages (...) qui ne le supporteraient pas ». Il ne veut pas augmenter les impôts des particuliers, et ne peut pas creuser le déficit, déjà trop élevé selon les critères de la Commission européenne. De plus, le gouvernement avait déjà mis en place dès 2012 un crédit d'impôt pour la compétitivité et l'emploi (CICE). Cet avantage fiscal, qui représente pour les entreprises bénéficiaires 4 % de la masse salariale des salariés en 2013 et 6 % les années suivantes, constitue déjà une baisse des charges sociales. Or ce dispositif, qui atteindra 20 milliards d'euros en 2015, devrait être refondu dans le cadre du « pacte de responsabilité ». Il faut donc puiser dans les caisses entre 10 et 15 milliards d'euros supplémentaires par an. Seule solution trouvée : réduire encore les dépenses publiques avec un objectif de 50 milliards d'euros d'économies supplémentaires entre 2015 et 2017, en plus des 15 milliards de 2014, cependant les modalités de cette réduction des dépenses publiques n'ont pas encore été rendues. Elles pourront concerner un gel du nombre de fonctionnaires voire leur réduction, le gel de leur point d'indice, des coupes dans certains secteurs...

La création d'emplois : oui mais combien ?

Mi-janvier, le ministre du redressement productif, Arnaud Montebourg, affirme qu'il est possible de créer « deux millions d'emplois » grâce à ce pacte tandis que le Medef estime qu'un allègement de 100 milliards des charges sociales conduirait à la création de un million d'emplois... Mais dans une note publiée mercredi 26 février, le Haut Conseil de la protection sociale estime qu'un allègement de 10 milliards d'euros supplémentaires ne permettrait de créer que 134 000 à 214 000 emplois sur cinq ans, et jusqu'à 300 000 emplois en concentrant les baisses de cotisations sur les bas salaires. Le président de la CGMPE (Confédération générale des petites et moyennes entreprises), Jean-François Roubaud, lui, est encore plus pessimiste, estimant jeudi 27 février sur France Info qu'il n'y avait « pas de relation directe » immédiate entre baisse des charges et création d'emplois, car il existe un « décalage de 3 à 4 ans » entre les deux.

L'un des problèmes du pacte qui revient le plus souvent est le manque d'engagements chiffrés sur les créations d'emplois, comme l'explique le chef de

la délégation du Medef Jean-François Pilliard. Mais «le texte détaille de façon rigoureuse les dispositifs qui seront en place au niveau des branches (professionnelles) pour aller vers des objectifs» en matière d'emplois. En tout cas, une chose est sûre, souligne Alternatives Économiques : baisser les charges n'aura pas d'effet à court terme sur le niveau du chômage. En fait, « la population active occupée dans le secteur marchand devrait continuer de diminuer en 2014, faute d'une forte reprise de l'activité, et cette diminution va s'ajouter à celle de l'emploi public, compte tenu des coupes dans les dépenses publiques. »

Syndicats versus patronat

Ce pacte est au cœur des discussions entre syndicats et patronat, qui se sont réunis vendredi 28 février au Medef. Le président du Medef Pierre Gattaz juge «aberrant» le terme «cadeau aux entreprises» employé par les syndicats réfractaires à l'accord et il estime qu'il faut «essayer d'avancer ensemble». En effet, dès le 7 janvier, Pierre Gattaz affirmait déjà dans Le Monde que son syndicat était prêt à «jouer le jeu» du pacte de responsabilité.

Alors que le document initial n'évoquait que « l'ouverture de discussions sur des objectifs d'emploi », l'ajout des termes « négociations » et « objectifs quantitatifs » représente une victoire pour les syndicats signataires. Car en effet, bien que les cinq formations syndicales se soient rendues au Medef le 28 février pour les discussions avec le patronat, seules trois d'entre elles ont signé l'accord : la CFDT, la CFTC et la CFE-CGC. De son côté, Force ouvrière a refusé de signer un texte qualifié de « marché de dupes », avec « zéro contrepartie pour le Medef », par son représentant Stéphane Lardy, de même que la CGT.

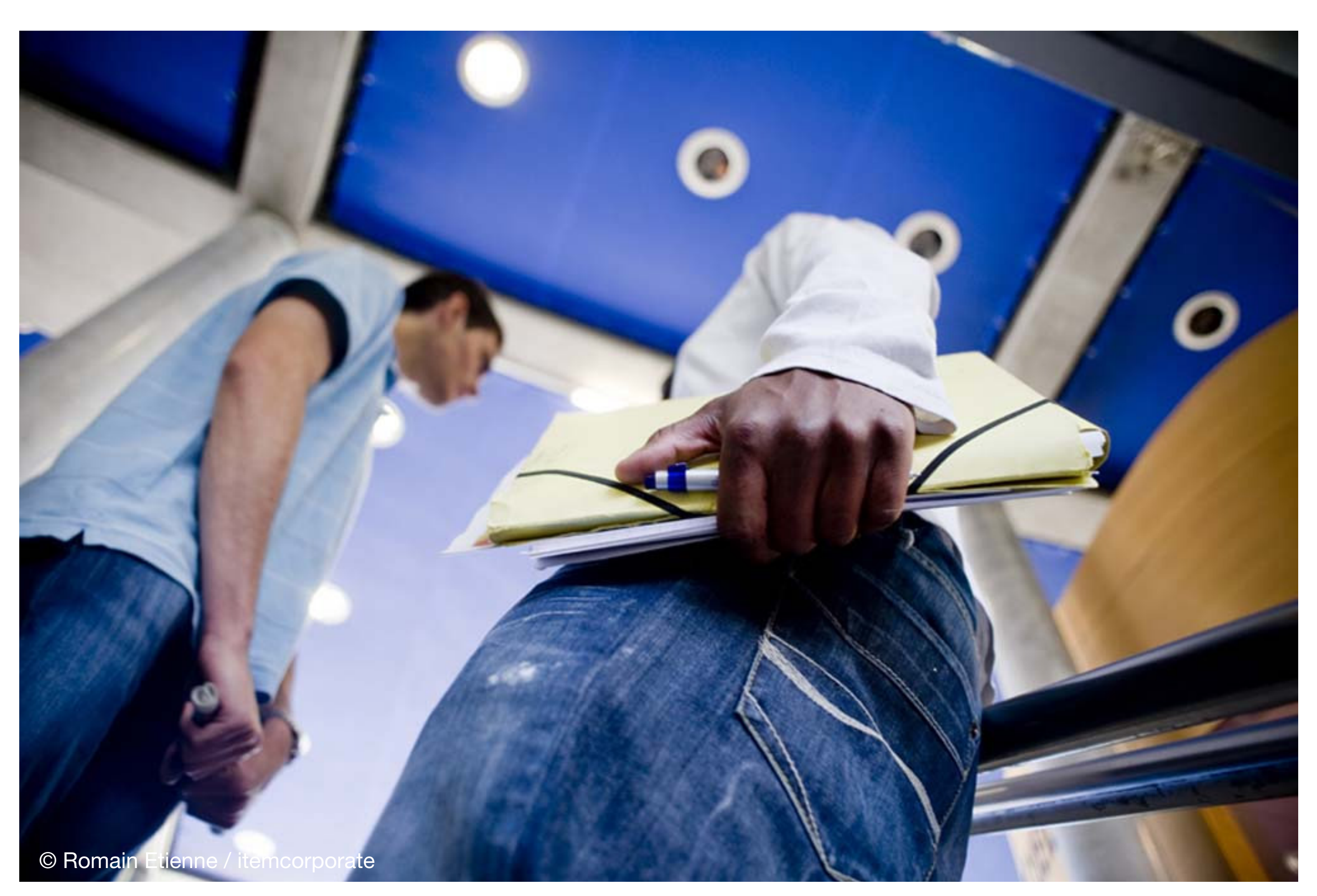
Un pacte qui n'est pas exempt de critiques.

En effet, comme pour chaque décision gouvernementale, le pacte de responsabilité voit ses problèmes et lacunes pointés du doigts. Ainsi, Philippe Frémeaux, journaliste économique et éditorialiste au magazine économique Alternatives Économiques, explique que le pacte passe à côté de ce qu'il considère comme le problème clé, à savoir « la nécessité de mener une politique de relance ».
Les syndicats ont quant à eux lancé l'offensive. Plusieurs dizaines de milliers de personnes ont défilé contre le pacte de responsabilité en France afin de dénoncer «la logique libérale» du gouvernement. Le numéro un de la CGT Thierry Lepaon, a participé le mardi 18 mars à ce jour de mobilisation contre le pacte de responsabilité à l'appel de FO, CGT, la FSU et Solidaires. Il a accusé le patronat d'être «assisté» par le gouvernement, ajoutant : «on parle beaucoup des salariés qui seraient assistés, des chômeurs qui seraient assistés. Aujourd'hui, pour nous, c'est le patronat qui est assisté par ce gouvernement et c'est quand même un comble pour ceux qui ont voté pour François Hollande». Dans cette déclaration sur RTL, il a également souligné les «200 milliards d'euros d'aides versés tous les ans au patronat», soit «dix fois le déficit des caisses de retraite». Pour lui, le pacte de responsabilité est un «pacte d'irresponsabilité» qui «s'inscrit dans les politiques antérieures, y compris celles menées par Nicolas Sarkozy en son temps, d'abaissement du coût du travail».

Enfin, Europe Ecologie les Verts a affirmé, lors d'un conseil fédéral le 8 février, « sa ferme opposition envers les orientations portées par le pacte de responsabilité tel que présenté par le président », en réclamant un autre «pacte écologiste et social». Le gouvernement devra compter ses soutiens, car il engagera sa responsabilité lors d'un vote de confiance sur le pacte devant le Parlement à la fin du mois de mai.

- Manon Vercouter

STAGES : LA CHASSE AUX ABUS


© Romain Etienne / itemcorporate

Depuis 2006 et la détérioration de la situation économique, le recours aux stages s'est très largement accru. Symptôme de la crise, ils constituent l'objet de nombreux abus ; cette réforme cherche à s'y opposer.

Le constat est clair : de 600 000 en 2006, le nombre de stages est passé à près de 1,6 millions en 2012. A l'évidence, la crise économique est passée par là. Pour les étudiants, ils constituent malgré tout encore une belle opportunité pour se former mais aussi une porte d'entrée efficace vers l'emploi : ainsi, d'après une enquête sur les jeunes diplômés menée en 2012 par l'Association Professionnelle pour l'Emploi des Cadres (APEC), 18% des stagiaires ont vu leur stage déboucher sur une proposition d'emploi. La réforme doit donc se baser sur un double principe : ne pas limiter l'offre des stages, qui se révèlent de plus en plus indispensables dans la plupart des cursus, tout en imposant un cadre plus strict aux entreprises.

De nombreux abus

Mais les entreprises en profitent. Le principe légal stipulant qu'un stagiaire ne doit pas réaliser une tâche régulière normalement dévolue à un salarié est régulièrement foulé aux pieds. Selon la parlementaire PS à l'origine de cette loi, Chaynesse Khirouni, il y aurait environ 100 000 stages « abusifs » chaque année. Cette tendance participe à la limitation des embauches, du fait que l'on va employer à peu de frais un stagiaire qui fera le même boulot qu'un salarié. Certains secteurs usent et abusent des faiblesses de la loi pour faire tourner la machine. Ainsi, le collectif Génération Précaire avait épinglé en 2011 la Société Générale pour son emploi abusif de stagiaires. Sur l'année, près de 11 241 jeunes avaient fréquenté les bureaux de la banque, soit près de 27% des effectifs salariés ! De nombreuses autres banques ont été épinglées pour des faits similaires. Il en est de même pour ce qui concerne les secteurs de la presse papier et du tourisme. Tourisme qui avait connu un fait assez éclairant sur la réalité de stagiaires laissés en autonomie, voire carrément lâchés en rase campagne et chargés de faire tourner la boîte. Ainsi, une photo du petit Grégory avait été utilisée par un jeune graphiste stagiaire pour une brochure faisant la promotion du festival de jazz de Montreux. Avec pour résultat un bon petit scandale médiatique !

Une loi pour plus de réglementation

Le texte qui a commencé à être étudié par l'Assemblée Nationale le mercredi 19 février n'est que le dernier né d'une longue série : depuis huit ans, c'est le cinquième en rapport avec le sujet ! Il rappelle tout d'abord qu'aucune « convention de stage ne peut être conclue pour exécuter une tâche régulière correspondant à un poste de travail permanent ». Son principe premier : mettre en place un taux maximal de stagiaires par rapport aux effectifs salariés de l'entreprise. Une limitation qui devra passer par décret. L'hypothèse d'un taux de 10% a été évoquée à plusieurs reprises.

Aussi, les stagiaires devront être inscrits sur le registre du personnel de l'entreprise d'accueil, ce qui permettra de faciliter la tâche des inspecteurs du travail en cas de contrôle. Si une entreprise ne se conforme pas à cette disposition, elle encourra une amende de 2 000€ par stagiaire concerné et de 4 000€ en cas de récidive.

Le texte ne touche toutefois pas à la gratification minimale qui doit être accordée aux stagiaires : 436€ nets, obligatoire quand la durée du stage dépasse deux mois. Simplement, cette somme sera désormais exonérée d'impôts. Une disposition qui est jugée mollassonne par le collectif Génération Précaire, qui plaidait pour une indexation de la rémunération du stagiaire selon le niveau d'études, comme c'est le cas pour les contrats d'apprentissage ou de professionnalisation. Un amendement avait été déposé dans ce sens, proposant d'imposer une rémunération dès qu'un stage dépasserait quatre semaines ; idée vite laissée de côté, de peur de braquer les employeurs...

Parmi les autres mesures, la fixation d’un nombre maximum de stagiaires pouvant être encadrés par un même tuteur au sein de l’entreprise ou bien la possibilité d’absences en cas de grossesse, de paternité ou d’adoption.

Des formations universitaires aussi en tort

Les abus proviennent des entreprises, mais pas seulement. Les lieux de formation, universités ou écoles privées, ne sont pas toujours tout blancs dans cette histoire. La loi prévoit aussi à ce sujet de limiter le régime d'exception qui existait jusque là et qui faisait que la limite de six mois de stage était largement remise en cause dans les faits. Maintenant, la seule exception concernera des cursus dans le domaine social, où il y a nécessité d'effectuer un stage de neuf mois, le temps que les maquettes de formation soient revues.

Du côté universitaire, c'est le grand n'importe-quoi qui règne : il n'existe pas de fichier unique permettant de répertorier les conventions délivrées. Les universités refusent de communiquer sur le sujet et de donner leurs statistiques au ministère. C'est encore pire pour les écoles privées, où il n'y absolument aucun suivi par l'État, alors que ce sont des formations qui fournissent une sacrée cargaison de stagiaires. Une externalisation de la formation qui est très utile pour eux : elle implique moins de professeurs à payer, des locaux moins grands à mobiliser...

Des organismes de formation peu scrupuleux ont ainsi laissé se développer ces dernières années des formations n'étant que de véritables "coquilles vides", pourvoyeuses de stages pour des diplômes ne parvenant pas à s'insérer sur le marché du travail, et pour cette raison, obligés à multiplier les stages. La proposition de loi prévoit dès lors de créer un "volume pédagogique minimal de formation en établissement", qui sera lui aussi fixé par décret.

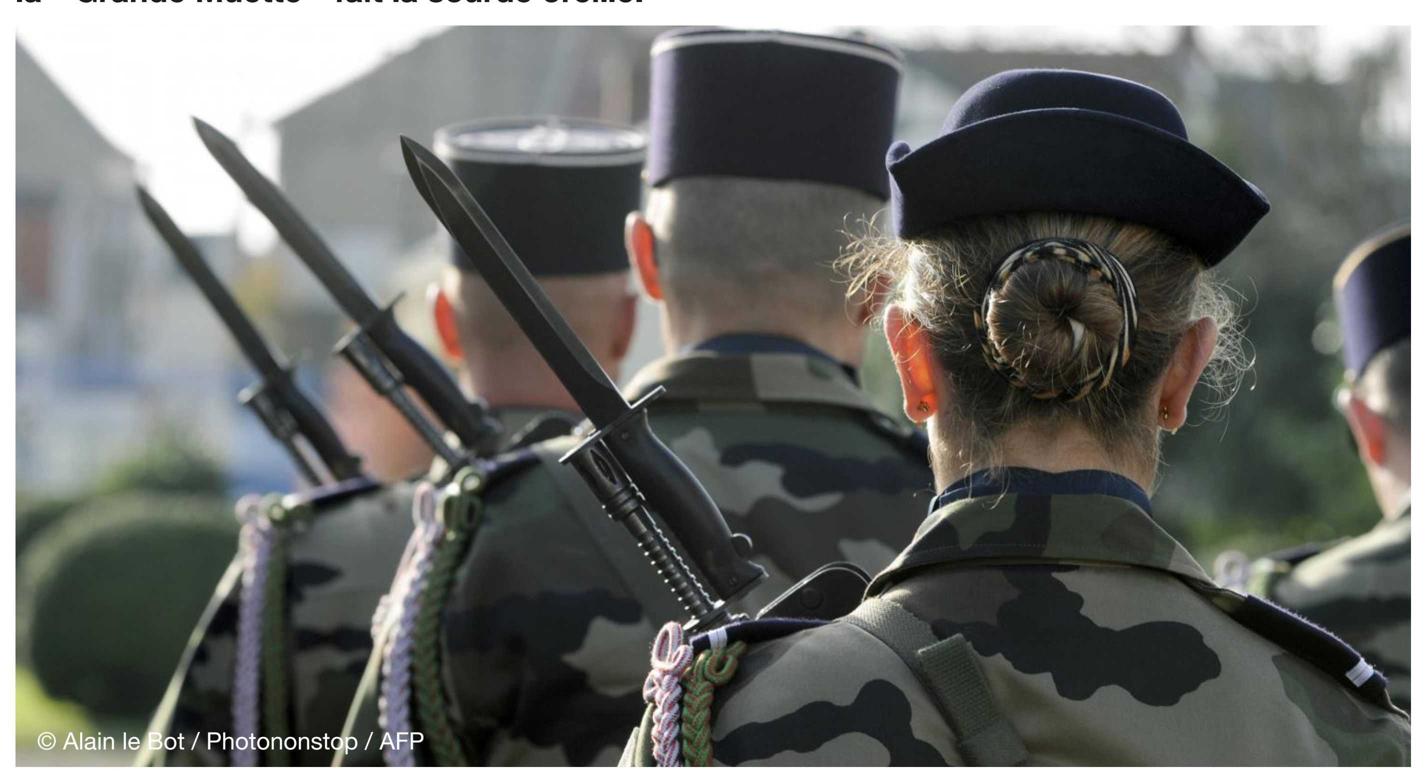
Pour autant, le ministère de l'Enseignement Supérieur ne cherche pas à limiter le nombre de stages, souhaitant même en généraliser la pratique à tous les étudiants dès le niveau Licence.

Cette nouvelle loi fait forcément son lot de mécontents. Elle a déjà soulevé l'ire du Medef qui s'est exprimé par la voix de son dirigeant, Pierre Gattaz. Profitant de sa conférence de presse mensuelle, il a déclaré le mardi 18 février, que « cette nouvelle loi ajoute une couche de complexité aux nombreux textes existants ». Malgré le pacte de responsabilité et la multiplication des dispositions favorables aux entreprises, les relations s'annoncent toujours orageuses entre le pouvoir socialiste et le patronat...

- Samuel Ladvenu

NOUS ÉTIONS SOLDAT(E)S

15% des 230 000 engagés de nos armées sont des femmes, le taux le plus élevé d'Europe, le chiffre a de quoi réjouir. Pourtant le chiffre à retenir est tout autre : 50. C'est le nombre de « féminines », comme on appelle ces femmes de devoir, qui ont accepté de témoigner des viols, harcèlements sexuels, et humiliations dont elles ont été victimes, dans l'enquête des journalistes Leila Minano et Julia Pascual, La Guerre invisible. Un chiffre à propos duquel la « Grande Muette » fait la sourde oreille.


© Alain le Bot / Photononstop / AFP

« Ce qui se passe dans l'armée, reste dans l'armée »

Avec la professionnalisation de l'armée, le nombre de femmes s'est vu multiplié par deux en seulement dix ans, mais les stéréotypes ont la peau dure dans ce bastion d'hommes historique. Même si elles n'ont pas accès aux mêmes postes que leurs homologues masculins, c'en est déjà trop pour certains de ces frères d'armes, contraints d'accueillir en leur sein, ces êtres autrefois considérés comme fragiles et peu endurants. Ce qui se passe dans l'armée reste dans l'armée. En parallèle de la discipline imposée le jour, la nuit l'alcool coule, il arrive que les hommes s'y noient. Que se passe t-il lorsque la caserne, habituellement le théâtre de soirées entre bons camarades devient la scène d'agressions sexuelles ? Lætitia témoigne au micro d'Europe 1 le 3 mars :« La soirée a débuté : il y avait de l'alcool et de la musique. Une ou deux bières pour moi et j'ai commencé à me sentir bizarre. Il y a eu aussi ce verre que je n'aurais jamais dû boire. [des traces de GHB ont été retrouvées dans les analyses que Lætitia a demandé à subir]. La dernière chose dont je me souviens, c'est de mon agresseur qui m'emmène par le poignet vers les toilettes. Je me réveille le lendemain, à 14h45, sans culotte, ni chaussettes, ni pantalon… Juste un t-shirt et une bosse à la tête. [...]Un collègue est venu me voir, [et] m'a dit ceci : « t'es une belle salope, j'ai appris que t'avais couché avec plusieurs mecs ». Tout le monde le savait. Et personne n'a parlé ».

Comment alors se faire adopter par le régiment lorsqu'on est la victime des blagues machistes de ses collègues ? Reste alors à camoufler son identité, pour ces femmes rentrées dans l'armée avec le sentiment du devoir accompli, fières de servir leur pays, et contraintes de se travestir.

Unité et impunité

Toute menace pouvant mettre en péril la cohésion de l'unité est rapidement évacuée, les sanctions n'arrivent pas jusqu'aux auteurs des violences. Qui ne dit mot consent, et parmi les témoins de ces scènes de violence, personne n'imagine un instant

être inculpé pour non assistance à personne en danger. En revanche, les délatrices elles, comme dans toute structure où la solidarité mécanique fait son œuvre, deviennent le mouton noir du groupe, et le payent le prix fort. Il aura fallu sept ans à la soldate Lætitia pour faire condamner son agresseur à cinq ans de prison avec sursis. Durant cette échéance, personne ne lui porte secours, Lætitia devient, selon ses termes, “la putain du régiment” ce qui fait d'elle l’objet de harcèlement sexuel, de brimades. Elle tombe en dépression et finit par être réformée. Ou encore comme Clara Cécé, qui, après avoir porté plainte pour s'être faite tabasser, en repoussant les avances de deux de ses camarades, subit de multiples mutations (cinq en un an). Les deux agresseurs eux, seront simplement mis à pied deux semaines. Sur 50 victimes ayant accepté de témoigner dans le livre, deux sont encore dans l’armée. Tout comme leurs agresseurs, qu'elles continuent de croiser au quotidien.

Une professionnalisation de l'armée mal préparée

Le 22 février 1996, lors d'une intervention télévisée, le président de la République Jacques Chirac, annonçait la professionnalisation de l'armée à partir de 1997, en provoquant alors un véritable séisme culturel. C'est toute la symbolique d'une institution qui est remise en question. Les hommes libres de ne plus servir, libérant des milliers d'emplois militaires aux femmes qui le souhaitent. L'arrêté inter-armées du 29 avril 1998 stipule que, « Désormais, le principe retenu au sein des armées est celui de l'égalité entre hommes et femmes pour l'accès aux différents corps militaires, et ce n'est qu'à titre d'exception que la nature des emplois ou leurs conditions d'exercice peuvent justifier d'en exclure l'affectation de militaires féminins ». Elle n'a pas pourtant pas fait l'objet d'une restructuration en profondeur, en dehors de l'aménagement de dortoirs séparés... Dès le recrutement, rares sont celles qui sont encouragées à s'orienter vers des postes à l’avant. Pourtant en théorie, par arrêté du 12 décembre 2002, les restrictions d'emploi pour les femmes militaires ne se limitent plus qu'aux emplois à bord des sous-marins ; et quelques emplois de sous-officiers. Pas de sous-marin pour les femmes. La raison invoquée ? La promiscuité…

Réactions du ministère

Le lendemain de la sortie du livre, le ministre de la Défense Jean-Yves Le Drian annonçait l’ouverture d’une enquête interne sur les violences sexuelles commises au sein de l’armée, ainsi que « la mise en place d’une organisation simple et efficace pour améliorer la remontée d'informations sur ces sujets et en assurer un suivi fiable ». Poudre aux yeux? Pour Leila Minano, l'une des deux journalistes ayant mené l'enquête : « C’est une manière de rabattre le couvercle et de faire un effet d’annonce, alors qu’il y a eu des réunions en catastrophe du cabinet et de la Commission de communication, deux semaines avant la sortie du livre, pour mettre en place des éléments de langage ».

Le paradoxe des minorités

Pas sûr que le livre contribue à détendre l'atmosphère entre les hommes et les femmes de la Grande Muette. De la dénonciation, à la généralisation de ce ces cas d'une violence extrême, il n'y a qu'un pas. Avec entre les deux, le risque de déshonorer encore un peu plus, une profession en déficit d'admiration. Comment dénoncer la situation, sans prendre le risque de stigmatiser des hommes respectueux de leurs consœurs, et d'attirer l’attention sur des femmes déjà en mal d'intégration ? Là est peut être le « paradoxe des minorités », expliqué par Patrick Lozès (premier président du Conseil Représentatif des Associations Noires de France) : «Pour pouvoir parvenir à l'invisibilité, les groupes minoritaires doivent passer par une étape d'hyper visibilité».

- Fabien Randrianarisoa

CULTURE DU VIOL, IL EST L'HEURE DE S'INDIGNER



France Corbel pour Maze Magazine

CULTURE DU VIOL, IL EST L'HEURE DE S'INDIGNER

PETIT MANIFESTE

Il n'y a pas longtemps, j'étais dans un bar avec un copain et un ami à lui, qui a un moment a fait une blague sur le viol. Je ne sais plus précisément quelle était la blague, mais immédiatement je me suis sentie mal à l'aise et je me suis retrouvée à expliquer à ce mec que je ne connaissais pas qu'il ne pouvait pas se permettre une telle blague parce que le viol n'est pas et ne sera jamais un sujet drôle.

Pour la plupart des femmes, c'est une menace, une ombre qui est derrière chacune d'entre nous quand on rentre seule le soir, quand on est la seule femme dans un compartiment, un bus, un métro, un tram, la nuit, quand un mec nous drague lourdement dans la rue et nous jette le mot « pute » à la gueule quand on rejette ses avances, quand on nous dévisage parce qu'on porte une jupe, une robe, qu'on ose montrer nos jambes.

Et pire encore que le viol lui-même, presque, il y a l'après, les réactions des autres, les remarques de type « elle l'a bien cherché », « en même temps tu as vu comment elle était habillée ? »

Comment explique-t-on, en 2014, le fait de vivre dans une société qui condamne la victime ?

Quand un crime racial est commis, il ne viendrait pas à l'idée de dire que la victime n'avait qu'à ne pas être ce qu'elle est. Quand un crime religieux est commis, il ne viendrait pas à l'idée de dire que la victime n'avait qu'à ne pas croire en ce à quoi elle croit. Alors pourquoi est-il si courant lorsqu'il s'agit d'agression sexuelle ou de harcèlement, qui sont, eux aussi des crimes, d'entendre qu'on blâme la victime ?

Alors qu'aujourd'hui on remet sur le tapis des questions qui ne devraient pas en être (le droit à l'avortement n'est-il pas exactement le droit d'un individu à disposer de lui-même, de son propre corps ?), que le fait de s'affirmer en tant que féministe est encore souvent mal accueilli, et que les femmes sont encore et toujours en moyenne rémunérées 25% de moins que les hommes, n'est-il pas temps de se poser la question de la façon dont sont représentés les hommes et les femmes dans la société ?

Je ne vous apprendrai rien en vous disant que, dès l'enfance, on distingue les garçons « en bleu » des filles « en rose », dans les magasins de jouets ou sur les vêtements, qu'on associera aux garçons des adjectifs tel que « courageux », « malins », « forts » quand les filles seront « calmes », « jolies », « gentilles », et que l'on retrouvera ces différences plus tard quand les garçons seront encouragés à être sportifs et aventureux quand les filles devront être attentives, à l'écoute, réfléchies.

Dans les cours de récréation, qu'y a-t-il de pire que le fait de se faire battre « par une fille » lors d'un jeu ? Un garçon ne peut pas se permettre de pleurer « comme une fille », etc.

Ce que la société nous apprend, dès le plus jeune âge, c'est qu'être une femme est moins bien qu'être un homme. Une fille qui se comporte comme un garçon à 10 ans deviendra un « garçon manqué » (expression déjà pleine d'une certaine condescendance ; ne mérite plus d'être une fille, mais n'est qu'un garçon manqué, c'est à dire raté, du fait de son sexe), et une femme adulte se comportant hors des attentes genrées sera décriée : si elle est libérée sexuellement c'est une pute, si elle ne veut pas d'enfants c'est parce qu'elle est encore jeune et qu'elle verra, plus tard, avec les hormones..., si elle n'a pas d'enfants c'est qu'elle n'est plus une vraie femme, si elle a des enfants... elle n'est plus une femme, elle est une maman.

Si tu ne te maquilles pas tu ne fais pas d'efforts ; si tu mets une robe tu es une pute.

Mais si les attentes de la société envers les femmes sont injustes, elles le sont aussi envers les hommes qui doivent être forts, courageux, beaux, gagner beaucoup d'argent. N'avez-vous pas déjà entendu cette idée qu'une maman doit être là pour rassurer l'enfant, et que le papa doit être figure d'autorité ? Ou encore que les femmes sont dans l'émotion quand les hommes sont dans l'action ?

Être féministe aujourd'hui ce n'est pas, contrairement à ce que certains ont pu dire, un « machisme inversé » où la femme se poserait comme supérieure à l'homme, mais bien une revendication d'une véritable égalité des sexes, à tous les niveaux de la

CULTURE DU VIOL, IL EST L'HEURE DE S'INDIGNER

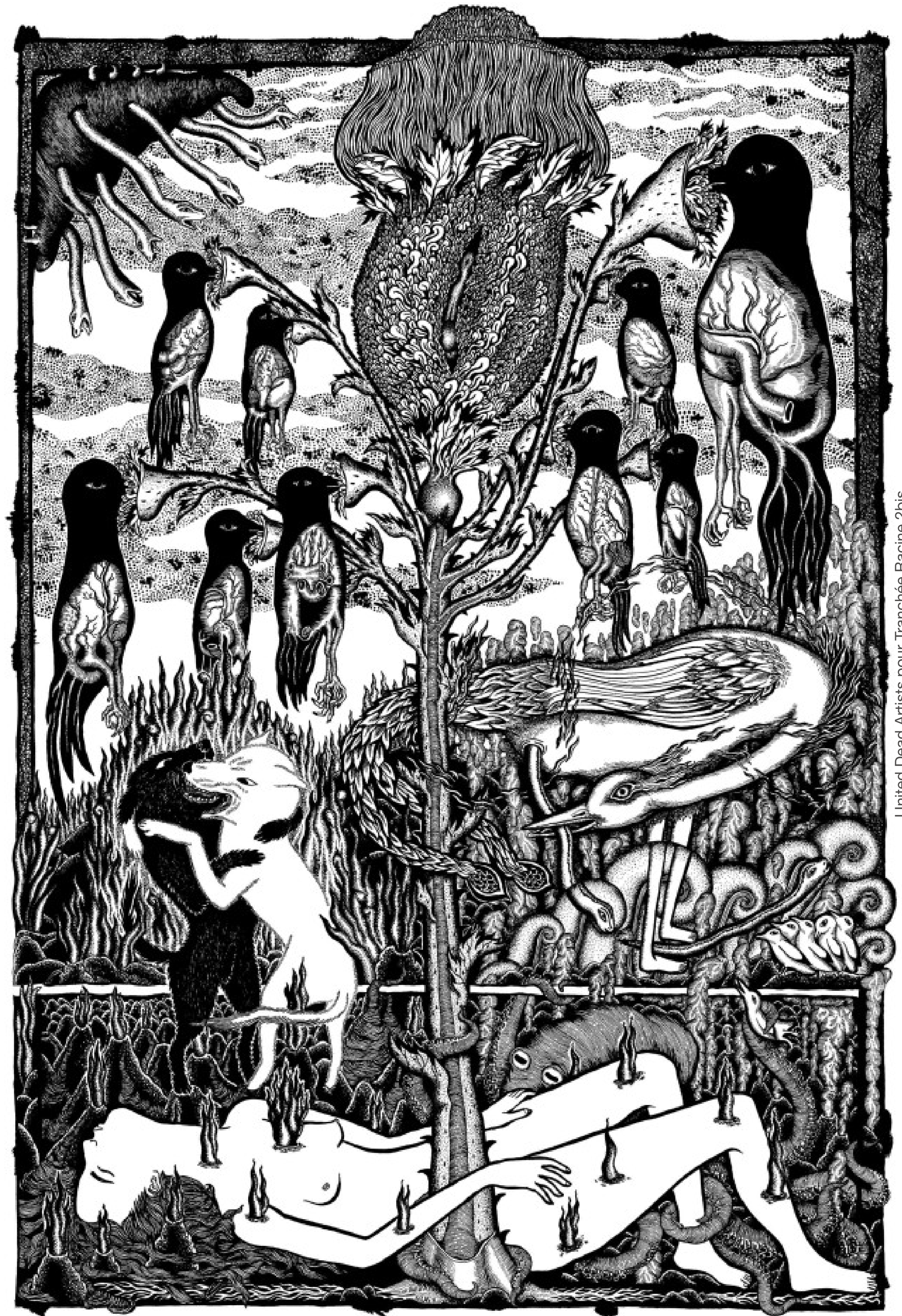
PETIT MANIFESTE

société. Il y a à peu près un an avait lieu une polémique sur le mot « mademoiselle », le fait de le retirer des papiers administratifs au profit du seul et unique « madame », et si, au début, je n'ai pas compris l'intérêt d'un tel débat, il m'apparaît aujourd'hui clairement : un homme est et sera toujours un « monsieur », alors qu'une femme n'aura droit d'être « madame » que si elle est mariée ou trop vieille pour qu'on se permette le « mademoiselle » qui lui, désigne les femmes jeunes et non-mariées. Est-ce que la condescendance derrière cette idée que la femme n'accède au titre adulte « madame » qu'en se mariant ne choque personne ?

La lutte pour l'égalité entre les sexes passe par ce genre de combats, mais aussi, par exemple par des revendications comme l'acceptation du fait que des métiers ne sont pas strictement féminins ou strictement masculins (un homme n'a-t-il pas le droit d'être infirmier ou sage-femme sans perdre de sa virilité ?), parce que c'est aussi ce qui influence les jugements de la société et les discriminations.

La caractérisation genrée des individus masculins et féminin est, au final ce qui entraînera toutes sortes d'inégalités et d'injustices. Il n'est pas normal, qu'aujourd'hui encore les femmes soient traînées dans la boue sous prétexte qu'elles ne se contentent pas d'être passives, innocentes et pures, de la même façon qu'il n'est pas normal que les hommes soient considérés comme diminués s'ils ne sont pas compétitifs ou s'ils s'occupent de leurs enfants. Avez-vous déjà entendu les réactions (des hommes comme des femmes) lorsqu'un homme déclare avoir envie d'être père au foyer ? Elles sont généralement pleines de condescendance (parce qu'il entre dans un rôle « de femme »), de déception (il aurait pu faire tellement plus parce que c'est un homme) ou de mesquinerie (il a perdu sa virilité), considérations d'une misogynie incroyable puisque dans ce cas on va considérer que l'homme est destitué de son statut d'homme et devient donc une femme dont le rôle est, donc, d'être réduite à ce genre de rôles.
Je sais que j'enfonce des portes ouvertes en soulignant que le problème est encore et toujours le fait de mettre les gens dans des cases liées à leur sexe, et je sais aussi que tout le monde n'est pas comme ça et n'a pas ce genre de réactions, heureusement. Mais tant qu'il y aura des gens pour dire qu'une femme « l'a bien cherché » quand elle s'est faite violer, tant qu'il y aura des gens pour penser que « un homme violé par une femme ça n'existe pas », et même tant qu'il y aura des gens pour dire « les ballons, c'est pour les garçons », « votre bébé est une fille parce que les filles ça pleure beaucoup », et, finalement, tant que vous entendrez, constaterez autour de vous, dans votre lieu de travail, au lycée, à la fac, dans la rue des comportements valorisant ou dénigrant un sexe, vous verrez qu'il y a toujours des raisons de se battre pour arrêter d'être réduits à nos conditions d'hommes ou de femmes qui sont avant tout des considérations biologiques et métaboliques et non des états définissants nos caractères, nos capacités ou ce que nos attitudes doivent être, et commençons à agir en individus.

- *June de Witt*



United Dead Artists pour Tranchée Racine 2bis

CULTURE DU VIOL, IL EST L'HEURE DE S'INDIGNER

UN FLÉAU QUOTIDIEN



© Droits réservés

« T'as vu comme t'es habillée ? » « Tu cherches à te faire violer ou quoi ? » « Faut pas s'étonner si tu te fais violer en sortant comme ça ». Ces phrases récurrentes, adressées à des jeunes filles qui oseraient porter des jupes un peu courtes, ou des décolletés jugés un peu trop profonds, sont partie intégrante de la culture du viol. Mais ce qu'on appelle « culture du viol » est un concept bien plus large, qui soulève de nombreuses questions, mais qui est aussi sujet à de fréquentes indignations.

La culture du viol est un phénomène sociétal qui tolère le crime, voire même le banalise. « La culture du viol documente et décrit un environnement social et médiatique dans lequel les violences sexuelles trouvent des justifications, des excuses, sont simplement banalisées, ridiculisées, moquées, tolérées, voire acceptées » écrit Jocelyne Robert à propos de l'affaire Gab Roy. Plus simplement, c'est l'acceptation d'un viol, d'une agression sexuelle, d'un harcèlement, légitimé par une pluralité d'attitudes. La tenue vestimentaire de la victime, le pseudo consentement de la victime à coups de « si elle n'avait pas aimé ça, elle ne se serait pas faite violée », ou encore la minimisation du viol, constituent une part de la culture du viol.

La culture du viol, c'est ce que tout le monde conçoit, ce qui enferme les victimes dans leur silence. Un mutisme qui finit par les ronger et qui laisse des séquelles psychologiques conséquentes. La culture du viol, ce sont les barrières d'une prison que l'on construit pour la femme. C'est un tort de penser que la société a évolué. Bien sûr, les femmes ont eu le droit de vote. D'accord, le port de la jupe a été autorisé, des progrès sont à constater. Et pourtant, c'est toujours le même schéma de la société qui se dessine. On nous dresse le portrait de femmes dominées par leur père, par leur mari, leur patron, en somme, par toutes les figures masculines qui les entourent. Alors non, la société n'a pas tant évolué que ça. Et même si le port de la jupe est autorisé, regardez combien de regards se tournent vers une femme

CULTURE DU VIOL, IL EST L'HEURE DE S'INDIGNER

en jupe. D'accord, c'est autorisé, mais ce n'est pas pour autant accepté par tout le monde –surtout si la jupe est courte. Des changements de comportements sont à envisager, et cela commence maintenant. Par moi, par vous, par les hommes, mais aussi par les femmes. Hé oui ! Car bien souvent, on attribue aux hommes cette faculté à déshumaniser la femme, à l'humilier. Pourtant, ce n'est pas un comportement typique du chromosome Y, loin de là !

Le slut-shaming en est d'ailleurs une parfaite illustration. Le slut-shaming (en français intimidation -ou humiliation- des salopes ») est une attitude pratiquée autant par des hommes que par des femmes. Vous savez, le genre de commentaires qui s'applique à des femmes qui auraient eu des relations sexuelles jugées trop nombreuses. On colle une étiquette de « salope », de « pute ». C'est aussi des réflexions sur la manière de s'habiller, parce que ceci est trop moulant, ou trop dénudé. Ce comportement est aussi une forme de harcèlement sexuel, à ne pas minimiser. Culpabiliser une femme à cause de son comportement sexuel, c'est le début de ce qu'on appelle le victim-blaming (blâme de la victime littéralement).

Là, encore, il s'agit d'une composante de la culture du viol. Bien souvent, lorsqu'un viol est rendu public, la victime est jugée comme responsable à cause de sa tenue, à cause de son état d'ébriété. Parfois même, on assiste à une réelle remise en cause du non-consentement de la victime. « Elle l'avait voulu » ou bien « elle a aimé ça » sont des phrases couramment prononcées à l'issue d'un viol. Pourtant, dès lors qu'il n'y a pas de consentement réellement établi, il y a viol. Néanmoins, certains problèmes se posent au niveau judiciaire, quant au viol. Contrairement à d'autres crimes comme des homicides, ou des violences physiques, le viol n'est pas universellement condamné dans nos sociétés.

La culture du viol s'installe, car on la laisse s'installer. Pourtant, la minimisation du viol ne devrait pas être acceptée. Chaque agression est grave, et chaque déposition devrait être prise sans qu'il y ait de commentaires désobligeants ou de questions suspicieuses. La parole de la victime ne devrait jamais être remise en cause.

Ce qu'il faut comprendre à propos de la culture du viol, c'est que ce concept s'inscrit dans la société et ne cesse de développer. Si ce développement est aussi considérable, c'est que tout le monde y participe. Car je suis sûre que vous avez tous déjà été témoins de l'un de ces comportements. Dénoncer la culture du viol, c'est bien plus que dire « ce n'est pas bien », c'est souligner la banalisation et la dédramatisation du viol, la culpabilisation des victimes, la déresponsabilisation des agresseurs. « En cas de viol, la culture du viol permet collectivement de justifier le viol, de le dédramatiser, de le banaliser, de le relativiser en questionnant la responsabilité de la victime, en remettant en question notamment son consentement, supposé par son attitude» comme l'explique Tanya St-Jean, fondatrice du site jesuisindestructible.tumblr.com.

Vous ne le remarquez peut-être pas, mais nous sommes envahis par la culture du viol. Regardez un clip d'une chanson pop à la télé, la violence et l'exploitation sexuelle sont devenues des dispositifs « naturels » de la culture pop. On entend bien souvent parler de viols collectifs, sachez que ça arrive en France aussi ! Mais plus généralement, dans votre quotidien, les réflexions ne se font pas rares et relèvent bien souvent du harcèlement sexuel et de la culture du viol. Pour une jupe trop remontée, pour un décolleté trop peu caché, toutes les raisons sont bonnes. Et il est possible que même sans vous rendre compte, vous soyez aussi l'auteur(e) de certaines de ces remarques. La culture du viol, elle s'entretient, notamment dans les discours délivrés dans la plus grande inconscience. Et si c'est nous, si c'est vous, qui l'entretenez, c'est aussi vous qui pouvez l'arrêter.

- Amélie Coispel

CULTURE DU VIOL, IL EST L'HEURE DE S'INDIGNER

« NO EXCUSE FOR ABUSE »



© Ceris Aston

Il y quelques mois, je participais pour la toute première fois à une manifestation un peu particulière : la Slutwalk parisienne. Retour sur cette journée et sur l'histoire de ce mouvement, qui lutte pour la liberté des femmes à se comporter comme elles l'entendent.

Samedi 28 septembre, rendez-vous square Boucicaut, dans le 7ème arrondissement. Lorsque j'arrive, plusieurs dizaines de jeunes femmes sont déjà présentes, bavardant dans une atmosphère plutôt festive. Le sujet de la marche, lui, l'est un peu moins. Les slutwalks – aussi appelées « marche des salopes » en bon français – sont des manifestations dont le mot d'ordre est simple : rappeler à toutes et à tous qu'une victime de viol n'est pas, et ne sera jamais responsable de son agression. La première marche fut initiée en 2011 à Toronto (Canada) suite au discours misogyne d'un officier de police, qui lors d'une action de prévention au sein d'une université, avait dit aux jeunes filles d'éviter de s'habiller comme des prostituées si elles ne voulaient pas être violées.

« Parce que nous en avons assez »

Voila ce qui pourrait résumer les motivations des 230 jeunes femmes – et des quelques garçons - présents ce jour là pour manifester. Les regards dans les transports, les remarques dans la rue, les commentaires sur les réseaux sociaux, les témoignages – tous plus angoissants les uns que les autres – qui fleurissent sur les blogs, les clichés dans les médias... Difficile d'être sereine quand on est poursuivie par la peur que notre chemin croise un jour celui d'un potentiel agresseur. Difficile aussi de s'habiller, de se comporter comme on le souhaite sans redouter une réaction autour de soi. Rappelons-le : une jupe, un short ou un décolleté, ne seront jamais une invitation.

Ce sont donc toutes ces raisons qui m'ont poussé à rejoindre les slutwlakeuses parisiennes. Beaucoup dénoncent d'ailleurs le harcèlement ordinaire dont elles sont victimes, en brandissant des pancartes drôles (« Robin Thicke, you suck, I don't want it ! » - rapport au clip et à la chanson de Robin Thicke,

CULTURE DU VIOL, IL EST L'HEURE DE S'INDIGNER



qui a fait débat face à son sexisme flagrant) ou poignantes (« Je connais un violeur. Il va bien, moi pas »). Défilant derrière une banderole où l'on pouvait lire un « Non c'est non » rouge écarlate, certaines filles portent des tenues exagérément féminines, leur peau tatouée de slogans dessinés au rouge à lèvre, révélant ainsi le sexisme permanent qui pèse sur les femmes. Aux abords de la marche, qui se terminera au Panthéon, les passants nous portent des regards intrigués : certains applaudissent, d'autres, nous sifflent. Triste réaction qui nous ramène à la réalité des choses. Il reste encore beaucoup de chemin à faire avant que les slutwalkeuses n'abandonnent leur combat.

Des mesures contre la culpabilisation des victimes

Mais les Slutwalks, ce ne sont pas seulement des marches. Le collectif regorge d'idées et de volonté pour faire bouger les choses. Pour Gaëlle Hym, organisatrice des Slutwalks françaises, il faut de toute urgence mettre en place des solutions face au problème grandissant des agressions et du sexisme ambiant : un programme d'éducation sexuelle et des campagnes de prévention plus efficaces permettraient par exemple d'informer le public et de déculpabiliser les victimes de viol. Aujourd'hui, seulement 10 % d'entre elles osent porter plainte. Ainsi, une réforme du système judiciaire (dans le but de mieux prendre en charge les victimes et de reconsidérer la responsabilité des auteurs) et des moyens plus efficaces pour agir en cas de problème dans les transports en commun sont également des points essentiels, selon la jeune femme.

A noter, enfin, que le collectif Slutwalk France a mis en ligne une pétition que chacun peut aujourd'hui signer afin de rappeler au gouvernement que des mesures sont possibles pour améliorer la situation. N'oublions pas que pour faire évoluer les mentalités, nous pouvons tous faire entendre notre voix.

- Florine Morestin

CULTURE DU VIOL, IL EST L'HEURE DE S'INDIGNER

JACK PARKER, L'AGRESSION DE TROP

Jack Parker est une femme qui ne se laisse pas marcher sur les pieds. Ancienne rédactrice chez madmoizelle.com, la demoiselle est connue pour ses «chroniques de l'horreur», ses articles sur son voyage en Islande, des articles plus personnels et légers, où elle raconte par exemple son premier tatouage. Mais Jack Parker, c'est aussi une femme agressée. Cependant, avec un courage remarquable, elle en parle, comme le montre son témoignage «J'ai été agressée, mais je vais bien» sur le site madmoizelle.com publié en novembre 2012. Son cas n'est malheureusement pas isolé car aujourd'hui on évalue à 16% la proportion de femmes ayant subi des viols ou des tentatives de viols dans leur vie dont 59% avant 18 ans, et 5% des hommes ayant subis des viols ou des tentatives de viols dans leur vie dont 67% avant 18 ans.



© madmoizelle.com (Jack Parker, quelques jours après sa première agression)

Malheureusement, les mésaventures de Jack Parker ne se sont pas arrêtées là, puisque le jeudi 13 mars, la demoiselle s'est de nouveau faite agresser par un homme dans le métro. Même si elle présente à chaque fois les bons réflexes d'auto-défense, elle n'en est pas pour autant moins choquée, car ce n'est pas seulement un contact "rapproché", c'est bel et bien une agression sexuelle. Elle a dès lors raconté cette "expérience" sur son tumblr "crackrock-mountain", pour s'indigner de cette situation, s'indigner de ces hommes que l'on nomme "les frotteurs". Ces hommes se glissent souvent dans le métro aux heures de pointes, cherchent leur victime et se collent ainsi contre elle pour pouvoir les toucher ou bien se masturber contre elles. Dans l'effervescence du métro, les femmes se posent parfois des questions, n'osent pas intervenir, se défendre et porter plainte.

Pourtant, le frotteur risque jusqu'à cinq ans de prison et 15.000 euros d'amende. En ce qui concerne la mésaventure de Jack, en plus d'avoir subi cette agression humiliante ainsi que dégradante, elle a vu fleurir sur son blog de nombreux commentaires désobligeants, voire totalement insultants sous prétexte qu'elle l'avait mérité puisqu'elle portait ce jour-là une mini-jupe. En voici quelques exemples...

paul ragots : Vu la gueule de tox que t'as tu devrais de compter chanceuse d'avoir des types comme ça qui enflient leurs mains dans ta chatte. Qu'est-ce que tu viens chialer sur Tumblr ? Va porter plainte ou va voir un psy. Connasse.
Gregory : Quel drame ! Elle est trop dure ta vie ! Franchement, les chômeurs miséreux qui n'ont plus de vie sexuelle depuis des années et qui toute la journée

voient des petites jeunes se pavaner en mini-jupes, montrant avec une totale indécence leurs beaux vêtements neufs, leurs chaussures à 600 euros, leurs ongles manucurés, et leurs jambes que leur petit emploi de bureau leur laisse le temps d'épiler soigneusement et régulièrement, ces hommes là n'ont pas à se plaindre. Et puis c'est vrai quoi, nous la jeunesse dorée n'allons pas nous laisser faire par ces parasites qui osent avoir leur main près de la notre dans un métro bourré à craquer ! A mort les parasites sexuels, votez l'UMP du cul !
Bastien Belloc : T'as qu'à pas mettre de jupes sinon. Tu te mets à la place des fois ? Des hommes ? Imagine un instant qu'aux premiers rayons de soleil tous les hommes se mettent à sortir nus, avec une érection fièrement dressée vers les cieux ? Parceque c'est la putain de même chose. Une fille en jupe, genre toi, ok pas de galère. Mais toute la journée sur paname on voit des culs, des culs, des culs défiler, des jambes nues, des jupes qui flottent au vent. Moi, à la fin de la journée, je suis dans le même état qu'après une heure à trainer sur un site porno. Alors je n'excuse en rien son attitude. Mais je la comprend carrément. Parceque parfois c'est vraiment dur de se dire « elles s'habillent comme des sacs à bites mais c'est pas pour exciter l'oeil, c'est parcequ'elle se trouve jolie dans son miroir avant de partir ». Donc je pense qu'à un moment, tu devrais faire un choix entre coquetterie et pudeur. Si c'est désagréable pour toi de séduire les hommes, je pense que tu pourrais régler des problèmes juste en t'habillant mal, ca me parait pas insurmontable, si ? Je vous aime les femmes hein, je vous aime toutes, mais je vous comprendrai jamais.

Se dessine ici alors avec ces quelques exemples un problème sociétal, la femme est (trop) souvent vue comme la coupable, puisque l'homme ne sait pas si la femme veut ou non, et ne peut se contrôler, on nomme ça «la culture du viol». Et malheureusement, la plupart des viols restent impunis puisque selon l'INSEE, seulement 8% des victimes déposent une plainte auprès d'un commissariat. Un viol ou tout autre agression sexuelle n'est évidemment jamais facile à vivre, mais il semble tout de même inconcevable de remettre la faute sur la victime. Le problème c'est que ce n'est pas un cas isolé, car pour beaucoup, une femme qui ne dit pas «non» est consentante, ou pour beaucoup, souvent la femme «cherche», ou bien elle n'a pas compris car le garçon est quelqu'un de sympa... Une jeune femme a répondu à notre projet pour témoigner de deux agressions sexuelles qu'elle a vécues, par deux personnes différentes. Elle avait 14 ans au moment des faits. La première agression a été commise par un ami à elle, qui se montrait insistant, elle a eu beau répondre non, un soir d'été, il ne l'a pas écoutée, elle me précise dans le mail : «je portais un pantacourt large et un débardeur, puis une veste. Rien de bien aguichant». Évidemment, il y a eu des remords, une angoisse qui perdure et une affaire classée sans suite, car la victime et son agresseur étaient tout les deux «jeunes», et qu'il se pouvait que le garçon «ait mal interprété certains signaux». Cette négation de la violence de l'acte subi a eu de fortes répercussions puisque lorsque son professeur, au courant de la première agression, lui promet son silence en échange de services sexuels, la jeune adolescente est incapable d'en parler à ses parents, eux qui avaient été très présents après la première agression. Cette adolescente, lorsque son professeur a été arrêté après que la police l'ait interpellé pour navigation sur des sites pédo-pornographiques, a pris le parti de se ranger du côté des associations pour la défense de l'enfance, mais elle n'a pas souhaité porter plainte, puisque la justice l'avait abandonnée une fois alors qu'elle cherchait de l'aide. Si la culture du viol est donc bel et bien un fait sociétal important, il nécessite de s'interroger sur la place des trois pouvoirs qui régissent l'état français. En effet, il semble donc que même aux yeux des magistrats, le viol reste tabou, on ne se prononce pas et on ne juge pas assez. Si notre jeune génération se réveille et se révolte, nous pouvons espérer des changements pour les décennies à venir, pour que le viol soit reconnu comme une réelle agression physique et morale, qui détruit des personnes.

Dans des cas plus extrêmes, certains se permettent de prononcer des propos dépénalisant toutes les agressions sexuelles comme l'a déclaré en 2012 le député espagnol José Manuel Castelao Bragaña: « Les lois sont comme les femmes, elles sont faites pour être violées ». Même si la justice est supposée punir un agresseur, il est tout de même visible que les législateurs dans les pays occidentaux se laissent aussi emporter dans la culture du viol. Ces hommes et également ces femmes qui critiquent et insultent les femmes qui choisissent de s'habiller tel qu'elles en ont envie, sans penser aux regards, aux sous-entendus, aux qu'»en dira-t-on», semblent avoir oublié que chaque femme est libre de disposer comme elle le souhaite de son corps ; une tenue ne justifie pas un quelconque geste déplacé, une tenue n'est pas un quelconque appel. Ainsi est née une page Facebook au sein des membres du magazine « Soutien à Jack Parker - vos photos » pour dénoncer simplement et anonymement cette épouvantable réalité. Tout est encore possible, il suffit d'ouvrir les yeux et de refuser ces injustices.

- Margot Pernet

Musique



PATRICE – THE RISING OF THE SON

Après six albums, on pensait avoir cerné Patrice. Erreur. Alors qu'il sort son dernier album The Rising of the son, on se demande pourquoi il n'est pas revenu plus tôt. Vous avez peut-être eu l'occasion de découvrir l'opus lors de ses sessions acoustiques au lever du soleil que ce soit au Sacré Cœur, à Nantes, Strasbourg ou Cologne, là où Patrice Bart-Williams a grandi.


© LP - Jean-Nicholas Guillo

Si Patrice s'est révélé au grand public avec son album No life et des titres comme Soulstorm ou Don't Cry, son dernier opus signe la consécration. Issu d'un mariage germano-sierra léonais, l'artiste semble enfin avoir trouvé son rythme de croisière en oscillant entre ballades aux sons reggae/folk et chansons qui vous entraînent comme une valse furieuse. Si Patrice est en mouvement continuel entre chaque album, certains de ses fans pourraient être perdus devant la richesse de styles du dernier album, pourtant il le revendique. Il le dit lui-même, il est vivant : il parait donc normal d'évoluer. De plus, Patrice ne voulait plus de l'étiquette reggae qui lui collait à la peau depuis ses premiers albums. Pour cet artiste, cet album représente une sorte de renaissance ou le premier jour du printemps, comme il l'explique dans Alive : « I have risen from the dead ». Le show man endosse maintenant d'autres casquettes comme celle de producteur avec Noraa ou Selah Sue ou celle de réalisateur avec son court-métrage sur les gangs tourné en Sierra Leone. Même si Patrice a évolué, son message reste le même : aimer la vie, se rendre compte de sa chance et accepter le changement.

L'album commence par un intermède appelé « Intro ». On entre dans le vif du sujet avec Alive : la chanson surprend avec ses voix robotisées et ses rythmes saccadés. On l'écoute une fois, deux fois, et à la troisième on danse sans réfléchir. Bien sûr, on a entendu sur les ondes le très entraînant Cry cry cry rendant hommage à la période punko-reggae londonienne, mais il y a de superbes chansons sur l'album comme Hippies with guns, Venusia, Lover man, des featurings avec Cody Chesnutt, Selah Sue ou encore des titres énergiques comme Boxes ou 1 to 7. Il faut avouer qu'on ne décèle pas tout le potentiel de l'opus dès la première écoute et c'est le live à La Sirène auquel nous avons assisté qui nous a permis de saisir toute la force enchevêtrée de délicatesse


© Christian Gaul

de l'album et de l'artiste.

Patrice confirme lors de son concert ce que l'on pensait de lui : une générosité sans failles doublée d'une maîtrise de la voix passant du miel au gansta rap. On a constaté aussi qu'il savait s'entourer : son groupe composé d'un bassiste, d'un batteur et d'un multi-instrumentiste offre un show de qualité, vit pleinement la musique et ne cesse de partager avec le public. Patrice nous demande de danser, de sauter en l'air de chanter, n'hésite pas à chanter au milieu de la foule… Bref, on ne ressort pas reposé du concert !

Patrice enchaîne ses titres avec d'abord un Alive électrisant, puis un Boxes endiablé. Il demande alors, seul sur scène, ce que le public désire entendre, « Don't cry » crie une femme. S'ensuivent les douces ballades Hippies With Guns, Every second mais aussi Cry cry cry et le duo Faces assuré avec sa première partie et protégée Noraa.

Un live de Patrice est synonyme de rayon de soleil dans le quotidien, on vous le recommande. Il ne faut ce pendant pas être gêné par la proximité avec les autres spectateurs puisque danse, sauts et ambiance survoltée sont au programme.

- Julia Coutant

CHERS SHAKA,
LE TROP EST L'ENNEMI DU BIEN



© Droits Reservés

Ce 18 mars, le groupe de rock français aux six membres et au singe virtuel a été nommé "Chevalier des Arts et des lettres" par la ministre de la culture Aurélie Filippetti. Cette récompense au nom (un peu) pompeux a été créée par André Malraux en 1957 dans le but de « récompenser les personnes qui se sont distinguées par leurs créations dans le domaine artistique ou littéraire ou par la contribution qu'elles ont apportée au rayonnement des arts et des lettres en France et dans le monde ». Décorés au même titre que Tim Burton, Frah, le charismatique leader du groupe, s'est ainsi exprimé : " L'ensemble du groupe Shaka Ponk vous témoigne son plus grand respect et vous remercie du fond du cœur pour cette médaille, qui est de loin la récompense la plus originale pour un groupe de singes. Merci infiniment ! Vive la France, vive le spectacle et ses intermittents, vive la République et vive le rock'n'roll ! "

Cette récompense accompagnée de ce joli discours a évidemment créé polémique. En effet, comment un groupe de gueulards aux cheveux longs peut-il recevoir un tel titre ? Aux détracteurs, nous savons tous que les récompenses en France sont comme le bac, ainsi dire, tout le monde peut l'avoir. Shaka Ponk l'a eu au même titre que Carla Bruni-Sarkozy, Jackie Chan, et même David Guetta… Mais que l'on aime ou que l'on n'aime pas, on ne peut pas nier le fait qu'en dix ans de carrière, le groupe a su montrer un réel talent, une recherche artistique hors du commun et que ce titre est donc bel et bien mérité. Bien entendu, il est vrai que ça ne pouvait être qu'un bon coup de communication pour la sortie de leur nouvel album The White Pixel Ape (Smoking Isolate To Keep In Shape), sorti le 17 mars dernier. Leur dernier album "The Geeks and the Jerkin' Socks" était sorti en 2011, et depuis, Shaka Ponk était partout, très médiatisé, toujours en tournée et très connecté

sur les réseaux sociaux, on ne les a pas oubliés ! En trois ans, il était impossible de les oublier de par leur présence médiatique et les divers projets qu'ils ont menés comme entre autres leur collection de sous-vêtements avec la célèbre marque «Undiz» et évidemment, la sortie de leur CD/DVD Live de leur concert à Bercy. Autant dire que les fans et les curieux attendaient donc ce nouvel opus avec impatience.

Leur premier single Wanna Get Free semble avoir divisé les fans : on ne savait pas vraiment trop à quoi s'attendre et beaucoup ont été déçus que la voix de leur charismatique chanteuse Samaha ne soit vraiment pas mise en valeur, et que ce single semble si commercial, à l'instar de My Name Is Stain que l'on avait pu écouter dans leur album précédent. Mais bonne surprise, l'album s'ouvre sur la chanson Lucky G1rl, un joli morceau rock, très énergique dont le clip rappelle aux connaisseurs l'univers graphique du groupe et notamment ce que l'on peut voir lors de leurs concerts.

Chaque chanson s'ouvre sur une intro différente et totalement délirante à la fois, on trouve des cuivres, ou bien même des riffs, et d'autres sons tout à fait nouveaux. L'intro la plus surprenante, reste celle de WOtz Goin ON qui annoncerait une chanson calme, mais au contraire, Sam est totalement déchaînée et énergique, ce qui présage une chanson qui ne sera que meilleure en live.

Comme à son habitude, le groupe a tenté d'innover dans ce nouvel album avec de nouvelles recherches artistiques, de nouveaux sons dont des choix délirants : on alterne à des riffs des sons très électros, on ajoute du rap par-dessus tout ça. C'est une réelle tentative de rénover la musique française, on ne peut pas les classer dans une catégorie ou une autre.

Mais malheureusement, cela donne un ensemble plutôt hétérogène, parfois vraiment trop brouillon comme par exemple pour la chanson Scarify où l'on entend tout un mélange de cuivre, d'électro, de rock et de rap. Il en est de même pour la chanson Black Listed qui est trop longue, trop brouillon, mais qui contient un refrain entêtant et la chanson se bonifie sur la fin, dommage que l'on ait pas envie d'aller jusque là. Le même constat apparaît pour la chanson Gimme Guitarrrra où il manque une réelle unité pour une chanson qui aurait pu être de bonne qualité.

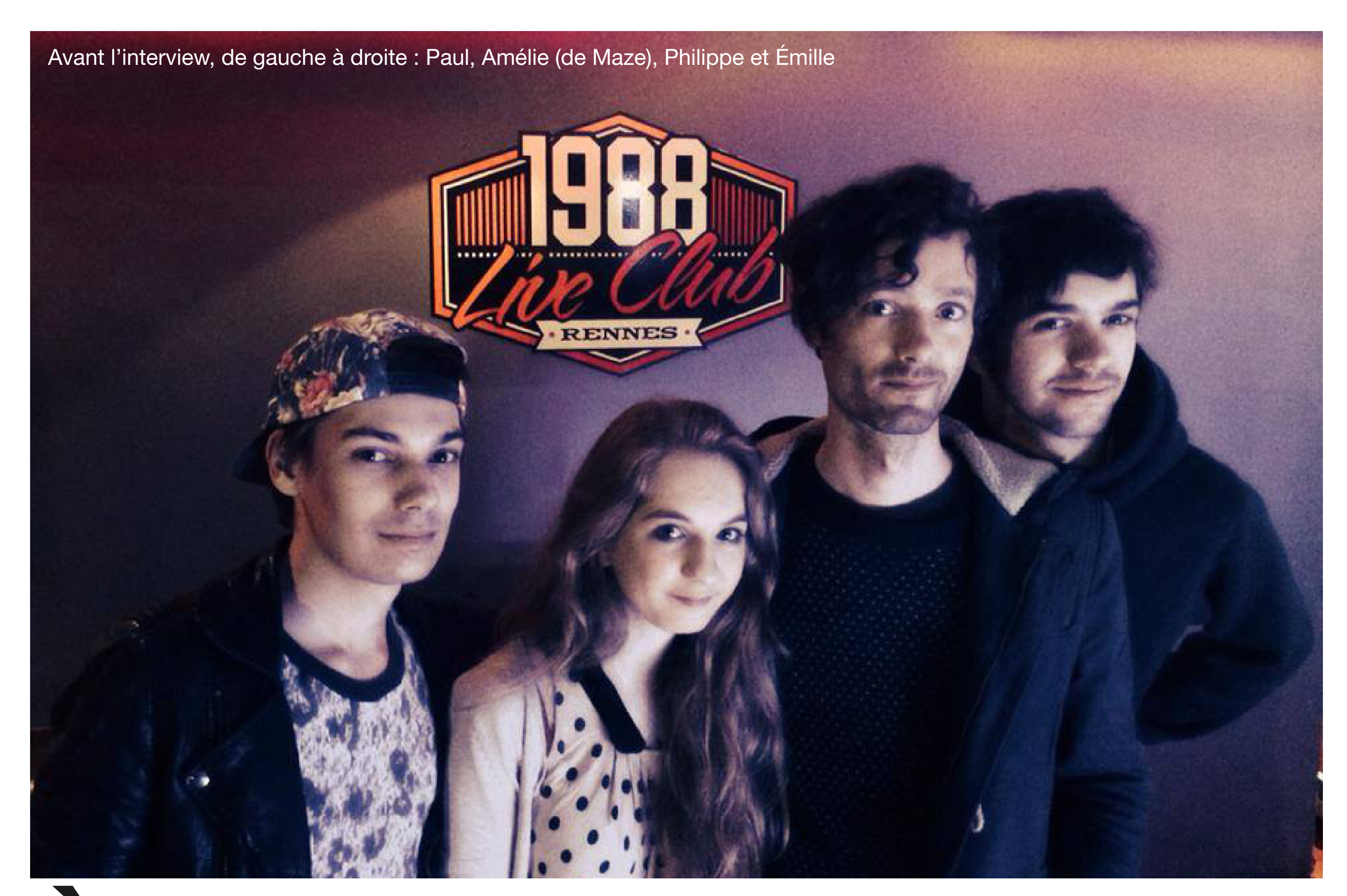
Pour les fans et même les moins fans, vous ne pourrez pas passer à côté de la bizarrerie de l'album : Heal me Kill me, qui s'avère être une balade. C'est une bonne occasion pour apprécier la voix de Samaha, profonde et puissante dans une chanson qui sort des limites que le groupe avait pu se fixer. Comme quoi, le dixième anniversaire rimait avec expérimentation.

Mais ne vous inquiétez pas, on trouve dans cet album de jolies perles, qui méritent une écoute attentive comme la chanson Last Alone qui vaudrait un nouvelle éloge de la voix de Samaha, car elle montre une certaine fragilité et force à la fois. Cher Frah, nous ne t'avons pas oublié, et le prochain éloge est pour la qualité de la chanson Story o' my LF, qui est à la fois étonnante et entêtante, et qui ne pouvait pas avoir d'autre interprète que toi (évidemment, c'est vous qui composez vos chansons).

Ce qu'il faut donc retenir de The White Pixel Ape c'est que nous avons affaire à un album très hétérogène et divers, mais que l'on ne peut pas passer à côté de cette recherche musicale qui promet d'être inoubliable sur scène, là où l'intégralité du groupe pourra nous montrer les qualités de cet album. N'oubliez pas que le groupe a d'ores et déjà commencé une nouvelle tournée et qu'ils seront présents dans les plus grands festivals de France tels qu'entre autre Les Vieilles Charrues, Musilac, Les Eurockéennes, Garorock.

- Margot Pernet

ON A DÎNÉ AVEC SAINT MICHEL



Avant l'interview, de gauche à droite : Paul, Amélie (de Maze), Philippe et Émille

À l'occasion de leur concert au 1988 Live Club, à Rennes, le groupe Saint-Michel nous a fait le plaisir de partager un repas avec nous. Entre Tartines aux légumes, Filet d'aiglefin, Saint-honoré, et de nombreux fous rires, Paul, Émile et Philippe se sont prêtés au jeu et ont répondu à nos questions. Place à la découverte du nouveau monument musical !

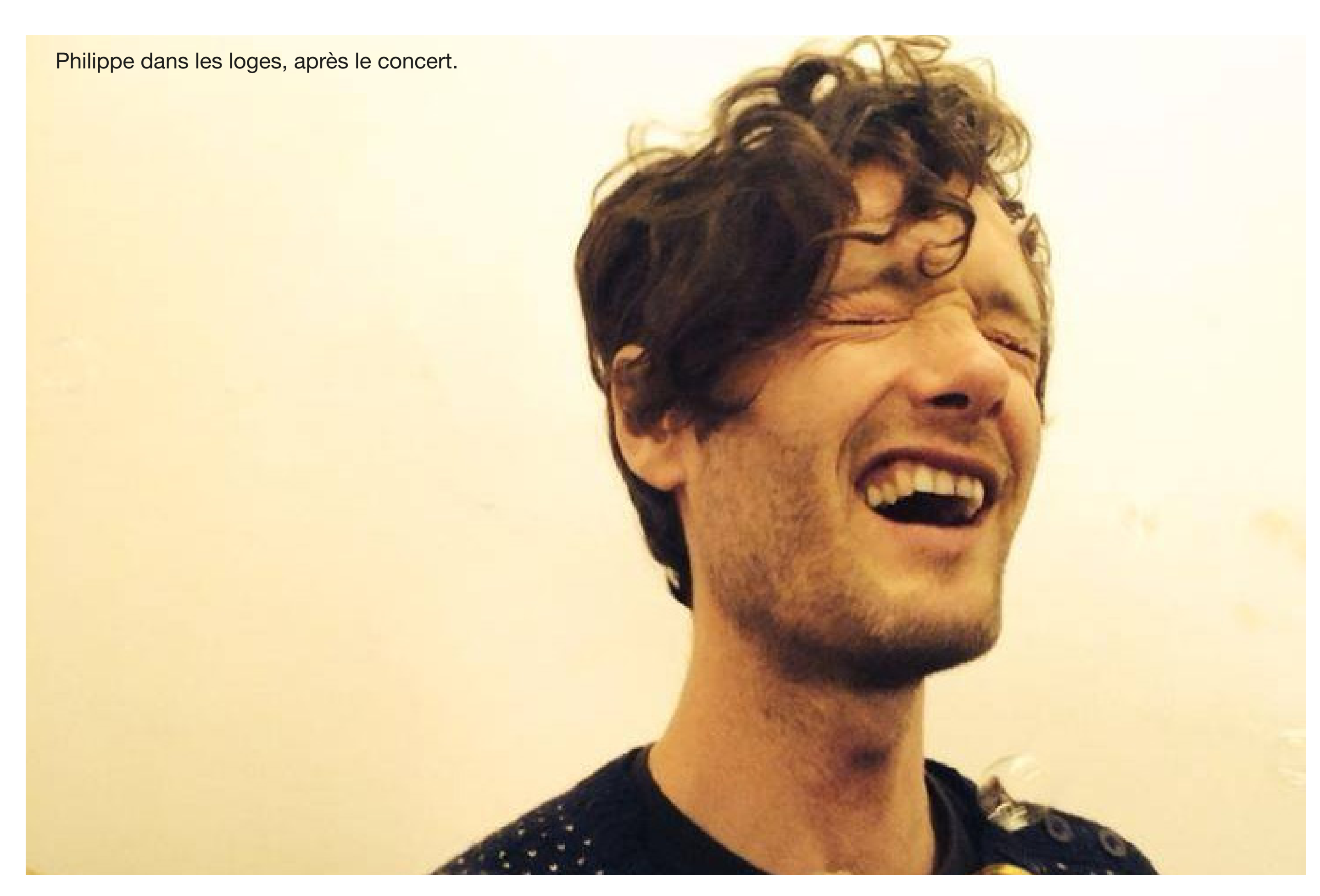
Philippe : Du coup on va faire les premières questions nous-mêmes, après si vous avez de vraies questions vous pouvez nous les poser. Donc du coup bonsoir Émile.
Émile : Bonsoir.
Paul : Salut moi c'est Paul !

Philippe : Déjà présentez-vous dans le groupe, Émile ?
Émile : Basse, claviers, chœurs, j'oublie un truc ?
Paul : Je fais de la batterie, et feu chœur parce qu'on m'a enlevé mon micro !
Philippe : Et donc bonsoir Philippe - bonsoir ! - je suis chanteur lead, compositeur-interprète

Philippe : Comment définiriez-vous Saint-Michel ?
Philippe : Saint-Michel on aime à dire que c'est de l'électro-pop sentimentale, pourquoi sentimentale ? Parce qu'on est un peu rêveurs et nostalgiques, on est des gentils.

Philippe : Pourquoi le nom Saint-Michel ?
Maze : Oui, question originale !
Philippe : Parce que tout simplement on aimerait jouer dans le monde entier même si on adore la France et qu'on voulait que ça fasse made in France, bien franchouillard à l'ancienne. Donc on cherchait des noms, dans des bouquins d'histoire, des vieux noms de chevaliers et trucs dans le genre. Comme on se sent un peu coupables de chanter en anglais aussi, on s'est dit qu'on allait prendre un nom français.

Maze : Du coup on vous rapproche de la Normandie ?
Philippe : Les Normands pensent qu'on est normands, mais quand on va à Bordeaux on nous pense Bordelais en raison de la fameuse prison. Des Saint Michel il y en a partout, c'est aussi la symbolique de l'archange qui a mis sa pâtée au dragon même si on est sympathiques, on a quand même envie de réussir. Saint Michel, niveau symbole, c'était pas mal.
Paul : Et dans le Loiret il y a une petite ville qui s'ap-


Philippe dans les loges, après le concert.

pelle Saint Michel !
Philippe : Non, mais il y en a partout !
Paul : Je suis allé là-bas il y a un super élevage de chiens. (rires)

Maze : Quand et comment vous êtes-vous rencontrés ?
Philippe : Dans le cadre d'un autre projet qui s'appelait Milestone, qui est très pop-rock à l'anglaise, un peu à la Sigur Ros, Radiohead, mais sans synthétiseur. C'était un peu la fin du projet et avec Émile on a continué super naturellement ensemble, comme on avait plus les autres, on a mis une boîte à rythmes, sorti des synthés…

Maze : Parce qu'avec Émile vous vous connaissiez d'avant ?
Émile : Non non !
Philippe : Il a passé une audition dans le cadre de Millestone.

Maze : Toi Philippe tu étais fondateur de Milestone ?
Philippe : Ouais, moi je ne participe pas à des projets si je ne suis pas leader (rires).
Paul : Mais ça risque de changer, on est en pourparlers.
Philippe : On a demandé à Paul d'enregistrer sur le second album, alors qu'au départ on a fondé le projet avec Émile, et on enregistre que tous les deux. On le comprend, la promotion tu vois.
Émile : Ouais, il n'a jamais rien vécu comme ça, et il ne vivra certainement rien d'autre d'aussi fort (rires).
Philippe : Même s'il essaie de nous tromper avec un groupe rennais qu'on ne citera pas ! Mais on a eu plein d'essais dans le groupe, on a eu un autre batteur, il nous a fallu un peu plus d'un an pour trouver Paul.

Maze : Et donc là vous êtes en tournée ?
Philippe : En tournée dans toute la France comme on dit, et même à l'international, car nous partons en Chine à la fin du moi d'avril. Il suffit que les Chinois nous aiment et on peut devenir les rois du monde.

Maze : Votre présence sur les réseaux sociaux et sur internet est importante, c'est une volonté de votre part ?
Philippe : Bah on n'a pas le choix.
Émile : Ce n'est pas une épine dans le pied non plus, ce n'est pas affreux, c'est un peu de temps. Il faut essayer de trouver des petites combines pour faire


© Fabien Dubois

venir des gens sur la page parce que c'est important, avoir 6000 ou 13000 personnes ce n'est pas la même chose et ça joue sur la présence du public en concerts. C'est de la promotion gratuite si tu veux !
Philippe : C'est un outil inévitable, on est vraiment obligés de composer avec, on apprend en fait à gérer ces trucs-là. On ne sait pas comment parler, s'il faut être hyper sérieux ou un peu rigolo. Petit à petit, ça devient un peu plus naturel. Aujourd'hui on est dans le bus tour, on envoie des photos, on actualise. Mais d'ailleurs, chez notre maison de disque, le label Colombia, il y a une personne qui nous a reçus dans son bureau pour nous faire des cours de Twitter, c'est plus du hasard, aujourd'hui il y a des bouquins là-dessus, des formations. Elle nous a expliqué les hashtags et tous les codes essentiels.

Maze : Vous pensez qu'on apprend plus sur le terrain qu'en école d'ingé son par exemple ?
Émile : Bah je ne sais pas, je n'ai pas fait autrement, je ne peux pas dire. Je ne sais pas comment j'aurais appris autrement, mais en tout cas, les bases que j'ai, je les ai apprises avec Philippe.
Philippe : De toute façon, même quand Émile a commencé l'école (la SAE, NDLR), on était déjà dans Saint Michel donc c'est vite passé à la trappe. Et comme on dit, une expérience concrète, ça vaut toute la théorie du monde. Et dans l'école, t'es censé faire un tiers de théorie, deux tiers de pratique, mais tout le monde se bagarre pour avoir accès à trois consoles pourries. Donc finalement, à la maison, s'il en a envie, il peut en apprendre beaucoup plus. Quand on a enregistré l'album, du coup, il était tous les jours dans des histoires de branchements de micro, de prises de son, d'équalisation, de spatialisation, etc. Donc ça, ça nous donne juste une autonomie. On est producteurs de notre disque, on est co-producteurs avec d'autres producteurs et on prend en charge toute la production concrète de l'album, on fait tout chez moi dans ma chambre.

Maze : Donc vous avez tout enregistré dans une chambre, à Versailles ?
Philippe : Ouais. À quelques détails près. On a fait une session de cordes dans un studio à Paris parce qu'il fallait plus de place. On nous a envoyé 15 jours dans un grand studio à Bruxelles où on n'a rien foutu. On a fumé des joints pendant 15 jours.

Maze : Vous allez faire les Vieilles Charrues, ça va être un concert différent, j'imagine, est-ce que ça ne vous met pas une pression supplémentaire ?
Philippe : Si, ça va être particulier. Je pense que ça va nous mettre une pression particulière parce que les gros festivals, genre on joue pas sur les big big scènes, mais même une petite scène, ça reste fat. Et les conditions techniques ne sont pas faciles dans le sens où tu fais ce qu'on appelle des "line-check" au casque donc tu ne peux pas faire des vraies balances où tu testes le son qui est diffusé sur les enceintes. Donc on fait un son de retour, comme ça, à l'arrache, et l'ingé son est obligé de se mettre au

casque parce qu'il y a d'autres groupes qui jouent à côté sur la scène.

Maze : Ouais parce que du coup, on sent vraiment le regard, on voit si les gens dansent ou pas.
Philippe : Ouais, c'est ça, on voit la réaction des gens … Mais sur des gros festoches, ça peut être compliqué aussi parce que tu peux te sentir tellement loin des gens, et t'es là, tu peux faire quatre roulades par terre, le poirier et tout, et je veux dire, enfin tu vois, tu peux te donner à fond et ne pas sentir le public, et ça peut être un peu bizarre. Et en Chine, ça va être encore pire parce qu'on va faire des jauges, c'est des espèces de stades, on fait des jauges de 100 000 et 150 000 … On ne se rend même pas compte de ce que ça peut faire 150 000 Chinois. Non, mais, ce n'est pas de la notoriété (…) Non, mais c'est en Chine ! C'est des festivals où il y a genre la journée, ou trois jours de musique occidentale. Donc ils mettent que des groupes européens ou américains et donc ça peut générer un peu d'euphorie chez eux, parce que c'est un peu … un style de musique, même s'il y a la musique chinoise qui marche très fort.
Émile : Ce n'est pas de la musique de festoches quoi. T'as des jauges et des proportions qui sont hallucinantes pour nous.

Maze : Votre projet pour maintenant, c'est vraiment de continuer la tournée ou vous avez d'autres projets dont vous aimeriez nous parler un peu plus ?
Philippe : Peut-être de commencer à travailler sur le second album là au printemps. Techniquement, on est déjà dans le printemps, mais à partir d'avril-mai, on va vraiment se mettre à retravailler pour le second album. Moi j'écris des trucs en ce moment ou je regarde ce que j'ai en stock, histoire de préparer un peu des choses. Je réfléchis à des idées, et … peut-être plus autour de Versailles. Je pense que là, on va peut-être pouvoir travailler sur Versailles. Enfin on travaille déjà sur Versailles parce que j'y habite, mais on va peut-être pouvoir avoir un vrai lieu qui du coup serait vachement inspirant. Je ne peux pas en parler plus pour l'instant parce que… Je suis en train de développer un peu des idées là-dessus sur le fait d'aller puiser dans l'histoire, dans le patrimoine. On aime bien l'histoire, on aime bien les vieux trucs.

Maze : Et du coup, vous avez déjà joué dans des lieux un peu historiques ?
Philippe : Des lieux un peu historiques, ouais, on a joué à Versailles. On a joué dans le parc des châteaux au Pevistile, qui est dans le grand Trianon de Marie-Antoinette. C'est un endroit magnifique avec un parterre avec un damier en marbre, avec des colonnes romaines … Et la dernière fois, on a été hyper touchés par ça, on a enregistré en fait deux chansons Katherine et I love Japan, avec un quatuor à cordes, juste en acoustique, donc aucun synthé, très nature, un peu en mode Simon & Garfunkel. On était super touchés parce que la dernière fois qu'ils avaient ouvert ce lieu pour un musicien, c'était pour une musicienne en fait, c'était pour Nina Simone dans les années 70. Elle était venue jouer du Bach au piano.

Il y a un autre lieu historique où on a joué, c'est à Venise, sur la terrasse d'un palace vénitien d'un grand hôtel qui s'appelle le Bauer. C'était une big terrasse avec un parterre de gens ultra VIP, ultra prout prout. Et on avait vue sur tout Venise. C'était pendant la Biennale de Venise, donc en plus, la ville était en effervescence, c'était incroyable. Donc ça, c'était un séjour assez chouette. En plus, on a pu rester deux, trois jours avec Émile, juste pour se balader, pour profiter un peu de Venise, ce qui est rarement le cas, parce qu'en général, on n'a pas du tout le temps de voir les villes dans lesquelles on passe. On a joué dans une galerie d'art aussi, mais on en parlera moins. (rires)

Maze : Et vous préférez la scène ou enregistrer ?

Philippe : Je ne peux pas choisir. Les deux sont hyper importants. En fait, ça marche par phases. Là, ça fait longtemps qu'on n'a pas enregistré un morceau, donc ça nous manque. Là, j'ai qu'une envie, c'est de justement reposer les micros, enregistrer du son et capter des trucs, créer le son et créer un espace sonore. Parce que c'est comme de l'architecture. Tu pars de rien et tu coules une dalle de béton, tu fais un mur, tu fais un petit escalier, tu mets les fenêtres, et à la fin, tu as terminé ta chanson. C'est mettre de la déco avec un petit abat-jour par là, un petit papier peint par ici. Pour moi, c'est vraiment ça. Faire une chanson, c'est comme construire une maison. Alors que la scène, c'est très différent, c'est réussir à communiquer une énergie avec des gens, l'écriture est figée. Nous, on ne fait pas de l'impro, on ne fait pas du jazz donc, c'est plus un truc de "comment l'exécuter" et de "comment partager le truc avec les gens" justement dans l'échange, dans le partage.

Un échange, un partage indéniable, puisque c'est avec énergie et tendresse que le groupe transmet à son public. Un réel plaisir, donc, de se retrouver au premier rang d'un spectacle partagé avec autant de générosité. Bon alors, on réserve l'avion pour la Chine ?

- À Rennes, Amélie Coispel et Baptiste Thevelein

THE TREATMENT
UN NOUVEL ALBUM QUI A DU CHIEN !



© Droits Réservés

Trois ans après leur premier album This might hurt, les Anglais de The Treatment nous livrent leur deuxième opus Running with the dogs. Le deuxième album d'un groupe est toujours un défi, et celui-là, The Treatment le remporte haut la main !

Dans la lignée de Airbourne, le groupe construit sa réputation petit à petit. Le public français commence à le connaître puisque The Treatment a fait la première partie de Alice Cooper il y a trois ans. Le groupe s'est formé en 2008 à Cambridge mais ses influences vont plutôt vers l'autre côté de l'Atlantique et de l'Océanie avec des groupes comme AC/DC ou venant de la vague du glam'métal comme Guns'N'Roses, Van Halen et Aerosmith ! Certes, le groupe ne fait pas vraiment dans l'originalité et c'est pourtant cela qui est bon : une voix à la Bon Scott, des guitares Gibson comme le bon vieux Angus, des riffs accrocheurs et qui nous entêtent pendant des heures… Des ingrédients qui ne peuvent que donner du bon, et cela se confirme par le succès de Airbourne !

Running with the dogs commence avec la révoltée « I bleed rock + roll », une chanson très réussie, une des meilleures de l'album, très heavy et pêchue !
« Get the party on » et « She's too much » sont une espèce d'hymne à la AC/DC ! Très revigorantes, elles s'écoutent avec plaisir en repensant aux vieux rockeurs toujours en activité, nous faisant saliver en attendant le prochain album !

Le morceau titre de l'album, « Running with the dogs » est une pure merveille ! Elle envoie du lourd tout en étant plus douce parfois, et elle possède un côté sombre envoûtant… De plus son solo heavy est irrésistible, tout comme le refrain qu'on dirait bégayé par Matt Jones ! « Intro/the outlaw » démarre en guitare acoustique et harmonica puis continue très fort, avec une intro très heavy, faisant penser aux Guns'N'Roses, à leur album Use your Illusion, tout comme la suite de la chanson. « Emergency » sonne très eighties à cause de ses chœurs et de la mélodie sur le refrain ! « Don't get mad get evil » est dans la même veine mais sonne tout de même plus hard. « What is here to stay » pourrait être une chanson écrite pour Airbourne tant le refrain ressemble à ce qu'ils font sur Runnin'wild, leur premier album ! De son côté, « World on fire » est un hymne à la Guns'N'Roses, le riff de l'intro fait beaucoup penser à « Double talkin'jive ». « Drop like a stone » et « Don't look down » sont des chansons hard bien rythmées comme les font The Treatment ! La première pourrait sortir des eighties que ce ne serait pas très étonnant ! Mais les jeunes Anglais ne font pas que des chansons qui hérissent les cheveux, ils font aussi des ballades, comme tout groupe de hard-rock se doit de faire ! « Clouds across the sun » est la première de Running with the dogs. On peux la qualifier de power-ballad, et elle est très différente de ce que peut faire le groupe habituellement, cela change mais ce registre leur va aussi très bien et on sent le chanteur à l'aise. La seconde, « Unchain my world » est une ballade entièrement acoustique à la « Ballad of Jayne » des L.A. Guns. Cela déstabilise encore plus que la précédente mais on y trouve toujours du plaisir à l'écouter, même Matt Jones est loin de se servir de toutes ses possibilités vocales !

Vous l'aurez compris, cet album je l'ai aimé et je vous le conseille ! Aujourd'hui, les bons groupes de classic rock à l'ancienne se font rares et The Treatment en fait partie. Et s'il vous dit de les voir en concert pour secouer vos longs cheveux sur leur musique venue tout droit de l'enfer (quel cliché !), The Treatment passera par le Bus Palladium à Paris le 28 juin ! En attendant, bonne écoute !

- Maurane Tellier



Clock, à mi-chemin entre The White Stripes (ou un autre duo fille/gar
rock) et Hole (pour le côté nineties). Après les avoir découverts en live sur l'ur
mières parties récentes, j'en ai profité pour leur poser quelques questions.
36 - 37
UKRAINE
LA CONTESTATION EN MARCHE
ANDROID APP ON
Google play
Télécharger dans
l'App Store
FINANCÉ AVEC LA PARTICIPATION DU
Programme
Jeunesse
en action

Cinéma



XAVIER À LA FERME

Après avoir essuyé le semi-échec public de Laurence Anyways, le réalisateur ambitieux Xavier Dolan, bien décidé a réussir à obtenir de la visibilité auprès d'une audience plus large est en pleine écriture de son prochain long métrage The Death and Life of John F. Donovan, une co-production canado-britannique "américaine" avec potentiellement un casting de choix. Mais désireux de ne pas rester loin d'un plateau trop longtemps, citant le défunt cinéaste Pierre Falardeau "il vaut mieux tourner que tourner en rond", il s'est attaqué entre deux à l'adaptation de la pièce de théâtre Tom à la Ferme du dramaturge Michel Marc Bouchard, adaptation qui fut présentée au dernier festival de Venise.


© Clara Palardy

Avec un retour appréciable des deux côtés de la caméra, Xavier Dolan s'extirpe de ses trois premiers films tout en amours contrecarrés, couleurs vives ou délavées (chimiques quoi qu'il en soit) , symboles et références multiples, arty, teen, riches en artifices et parsemés de musiques éclectiques indépendantes mais néanmoins possédant une importante notoriété (peu risqué, choix sécurisé), construisant de milles vitraux de plans et d'images l'église type du cinéphile adolescent gay underground.

Il plonge les bras jusqu'aux coudes dans le film de suspens et de tension et signe un thriller sobre qui prend place dans le Québec agricole sans néanmoins lâcher les thèmes qui lui sont chers, c'est à dire les tortueuses relations amoureuses et les attirances qui ne trouvent pas leurs aboutissements, la filiation qui se vit avec difficulté, la détresse maternelle et le heurts que vivent ceux dont l'identité et la sexualité sont marginalisés.

Le synopsis est le suivant. Tom, un jeune publicitaire voyage jusqu'au fin fond de la campagne pour des funérailles et constate que personne n'y connaît ni son nom ni la nature (amoureuse) de sa relation avec le défunt. Lorsque Francis, le frère aîné de celui-ci à la sexualité clignotante lui impose un jeu de rôle malsain visant à protéger sa mère et l'honneur de

leur famille, une relation toxique s'amorce pour ne s'arrêter que lorsque la vérité éclatera enfin, quelles qu'en soient les conséquences.

En premier lieu, c'est une ambiance générale dans laquelle l'histoire se dresse. Une palette picturale pesante et humide de jaune, de beige, d'avoine et de blé, et des décors à demi-morts, un lieu fantomatique qui semble arraché au reste du monde, auquel il est relié à peine par quelques filaments de routes immenses. L'empreinte théâtrale se ressent beaucoup, avec de longs dialogues dans des décors monolithiques et réduits. Prenant en pré-production le parti-pris de réaliser un film sans aucune musique, il confiera finalement à Gabriel Yared (Sauve qui peut (la vie), Le Patient Anglais, La Vie des Autres...) la tâche de composer la partition originale du film. De plus la décision de ne pas insérer de chansons dites «label» sera digressée un peu, on peut en entendre en diégétique c'est à dire quand la radio est allumée. Tom (Xavier Dolan), après avoir rencontré la maison d'enfance de son défunt compagnon et ses habitants, particulièrement Francis son frère avec qui la ressemblance est troublante sera contraint de rester par ce dernier, mais malgré tout prendra un certain goût, teinté de terreur et de malaise, à l'idée de prendre la place de son aimé. L'idée principale de l'histoire réside dans la question «Comment appréhender le deuil d'une partie de soi qui avait son existence propre ?» Du point de vue de Tom qui l'aimait et partageait sa vie avec ; du point de vue du frère qui a été laissé derrière et contraint de s'occuper de la ferme tout en gardant en lui le secret terrible et incompréhensible ; du point de vue de la mère qui vit dans le fantasme de son fils monté de toutes pièces.

Les différents personnages sont des marionnettes enchainées les unes aux autres par des fils coupants et chaque mouvement de l'un est susceptible de blesser l'autre. Ils sont proches, les plans de leurs visages aussi, créant une proximité étouffante, un huis clos charnel à s'observer dans l'attente de qui agressera le premier et brisera les règles muettes qui régissent leurs vies et leurs secrets. Car des secrets il y en a, particulièrement chez Francis, un brillant personnage incarné par Pierre-Yves Cardinal, écrasé par la solitude et la détresse, distant de tout amour maternel ou fraternel, aspirant à une vie traditionnelle et patriarcale. Francis, privé d'affection réagit avec violence, est étranglé dans ses désirs et le rejet qu'il subit et qui sera expliqué tardivement. C'est le barbare qui agit sur instinct puisque la tendresse civile lui a été interdite. Une scène brutale de tango avec Tom dans la grange, suivie de propos «inhumains» à propos de la mère et de sa situation actuelle illustrent avec justesse ce conflit douloureux. Les confrontations manquent parfois de souplesse mais l'image stressante rattrape l'aspect horlogesque des rencontres. Pour une fois Dolan nous épargne totalement ses ralentis de pub de parfum. Malgré tout la tension coule et se cimente, la musique n'est pas si remarquable que ça et Dolan multiplie les «tests» artistiques, passant des références à Hitchcock avec la scène de la douche de Psychose jusqu'à la longue route déserte où le héros se réfugie dans les champs de maïs secs de La Mort aux Trousses, une unique et courte tentative plastique, une course poursuite dans la forêt en caméra à l'épaule qui rappelle les films d'épouvante contemporains, un court dialogue surréaliste entre Tom et un médecin vite oublié, le tout laisse un goût de timidité et de tâtonnement. Dolan expérimente, Dolan cherche, mais Dolan ne semble pas trouver ou se satisfaire de ses trouvailles. La fin possède néanmoins de la qualité visuelle et un certain panache, une vraie angoisse persiste avec ces personnages dénués de visages qui évoluent sous la lumière des néons comme dans une peinture d'Edward Hopper.

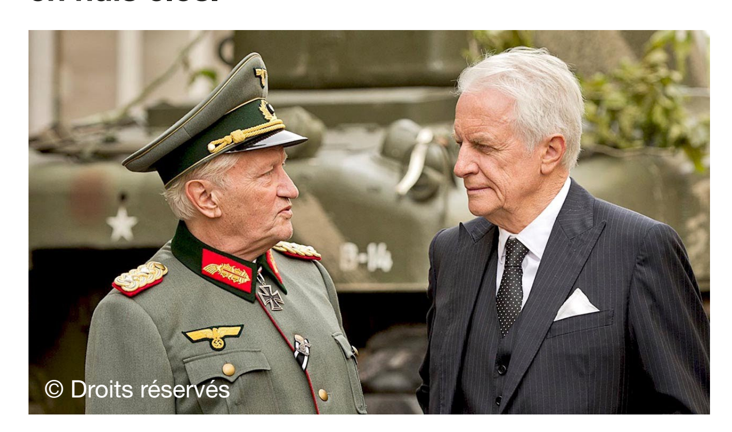
Ce n'est pas un film excellent, ce n'est pas un film complet, mais c'est un film de style, pas artificiel, mais intéressant et différent , avec une sobriété plus humble et des thèmes plus sombres, et à mon sens le meilleur élément de la filmographie du jeune réalisateur jusqu'à présent. Tout ce qu'on peut espérer c'est que Xavier Dolan explorera plus profondément cette facette du cinéma maintenant qu'il y a trempé la patte avec hésitation.

- Marion Poncel

DIPLOMATIE

LES MOTS SUR LA TEMPE

« Ce n'est pas stratégique, mais il faut à tout prix raser Paris. Surtout l'Opéra. » Le Louvre, la Concorde, les Invalides, la Tour Eiffel, les ponts de la Seine… « Tout doit disparaître pour toujours… » en cette nuit du 24 aout 1944, à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Derrière les images d'archives choisies pour introduire Diplomatie, se cache le cinéaste Volker Schlöndorff (75 ans), célèbre pour « Le Tambour », palme d'Or 1979. La réalité montrée vient nous effleurer la carotide : une ville allemande entièrement détruite. La 7ème Symphonie de Beethoven, qui ouvre l'œuvre, ressemble alors à un Requiem. Puis en quelques plans, les protagonistes sont présentés, l'intrigue lancée : place à une fiction historique et inhabituelle, en huis clos.



Un Général, arborant fièrement ses épaulettes et son aigle nazi sur la poitrine, réside et expose ses médailles dans une suite de l'Hôtel Meurice, rue de Rivoli avec vue sur la Tour Eiffel. Sa santé aussi fragile que son sens du devoir solide, il porte sur ses épaules l'uniforme d'une grande responsabilité. Après le constat d'une destruction minutieuse et imminente d'une des plus belles villes du monde donnant un frisson glaçant, on aperçoit un homme derrière un miroir sans tain. Coiffé de ce chapeau si cher à la résistance et habillé d'un noir aussi neutre que le pays qu'il représente, Raoul Nordling s'avance et sort de l'ombre. Un homme pour décider de la destruction de Paris, à l'aube de la Libération de la ville. Un autre pour empêcher ce crime absurde. Un militaire face à un diplomate. Le Général Dietrich von Choltitz face au Consul de Suède. Les armes sont laissées de côté, les munitions restent à la ceinture. Pour la défense d'une idée ou pour l'obéissance aveugle, pour le sauvetage d'une ville entière ou pour son anéantissement, ils choisissent la bataille des mots et les rafales d'arguments. Diplomatie est un moment de cinéma, un moment de théâtre et un moment d'histoire. Trois dimensions enlacées dans un film remarquable.

Le cinéaste capture le soleil de l'aube sur les toits de Paris, fait briller les chandeliers pour rendre l'élégance intacte des tapisseries et des bibliothèques de la suite. La lumière, à la fois naturelle et maitrisée, donne énormément de force aux visages. La combustion d'une allumette menace d'être tuée par une troupe allemande dans les premières images du film, les briquets multiplient les étincelles et les braises des cigarettes scintillent sans s'éteindre. Sans être un remake de Paris brûle-t-il ?, film de René Clément traitant du même sujet sorti en 1966, tout est en feu dans cette pièce. Et le spectacle de ce duel nous embrase.

Adapté de la pièce éponyme de Cyril Gély, le cinéaste a choisi les mêmes comédiens. Les voix et les corps de Niels Arestrup et André Dussollier connaissent déjà 200 représentations sur les planches avant le tournage, les répétitions devaient être rares. Leurs timbres, leurs jeux et leurs élocutions viennent réchauffer nos tympans comme l'humanité de leurs personnages vient toucher nos cordes sensibles. Les répliques sont exquises, frôlant les rimes dans la douceur et la sécheresse des mots. La reconstitution, malgré sa romance (les faits historiques relatent des semaines de négociation), est tout à fait réaliste mais sans prise de risque. Nous sortons de la suite du Général qu'à de rares occasions, les décors et costumes d'époques se concentrent donc essentiellement en un seul lieu. La dimension historique de l'œuvre de Volker Schlöndorff se limite finalement à la question de la destruction de Paris mais le 28ème film du cinéaste a une portée beaucoup plus philosophique, qui dépasse la situation décrite par le film et approchant les interrogations que pose Hannah Arendt sur « la banalité du mal ». Si le son des voix ne vous donne pas de frissons, si la lumière du matin sur Paris ne vous donne pas un peu d'espoir, si l'approche d'une négociation historique au cinéma ne vous enchante pas, alors une anecdote croustillante sur Napoléon III vous rendra le sourire dans ce film où l'humanité se confronte à elle-même.

- Benoît Michaely

ALAIN RESNAIS, CINÉASTE DE GÉNIE


© Droits réservés

20 longs métrages. 26 courts métrages. 1 Oscar. 3 César. 1 Lion d'Or. 1 Ours d'argent. Une troupe de 13 acteurs récurrents. Et 91 années dédiées au cinéma. Alain Resnais s'est éteint le 1er mars dernier, quelques jours avant la sortie de son dernier film Aimer, boire et chanter. Retour sur la carrière exceptionnelle d'un cinéaste emblématique.

De Resnais, on gardera l'image de cette chevelure blanche impeccablement coiffée, que l'on retrouvait régulièrement dans les médias à la sortie de son nouveau film. Réalisateur de génie, il nous a légué quelques chef-d'œuvres intemporels comme Nuit et brouillard, Hiroshima mon amour, L'année dernière à Marienbad ou encore Mon oncle d'Amérique. Il est difficile de sélectionner un film parmi d'autres dans la grande filmographie qu'il a bâti au fil des années. Resnais est de ces hommes (avec un grand H) dont la vie est intimement liée au cinéma. Monteur, acteur, scénariste, producteur ou encore réalisateur, il se sera essayé à beaucoup de professions du septième art. Il y a dans son cinéma une empreinte toute particulière, symbolique de sa minutie et intrigante pour le spectateur. Alain Resnais maîtrise comme personne d'autre l'art du montage. Il y a une perpétuelle recherche de l'originalité qui donne à ses films des accents de modernité. Loin du conformisme, loin de s'embourber dans ce qu'il sait faire, il prend des risques. Il n'a pas peur de choquer, décevoir ou étonner, il recherche. Et c'est admirable à observer.

On considère souvent Alain Resnais comme un intellectuel. Ce qui est vrai. Mais ce qu'il n'aime pas. Lui se dit amoureux des « arts mineurs » comme la bande-dessinée qu'il admire et à laquelle il ne cessera jamais de rendre hommage dans ses films. Mais il est considéré comme un intellectuel car il adapte du théâtre et travaille avec différents auteurs. C'est d'ailleurs de sa collaboration avec ces auteurs que naissent ses films les plus acclamés. Il a par exemple travaillé avec Marguerite Duras pour Hiroshima mon amour. Ou encore avec Alain Robbe-Grillet pour L'année dernière à Marienbad. Films acclamés aujourd'hui, audacieux encore et toujours mais parfois décriés à leurs sorties. Mais c'est aussi cela Alain Resnais. L'audace de ses films d'abord, mais aussi le courage de mêler le populaire à l'intellectuel. Il n'hésite pas à faire commander des décors de BD pour certains de ses films, ses acteurs se risquent au playback de tubes populaires dans On connaît la chanson, alors qu'il adapte Eurydice dans Vous n'avez encore rien vu. Mais cela fonctionne, car il mêle ces deux genres à merveille.

Et puis Alain Resnais c'est cette obsession de la mort pendant une période de sa vie. Tous ses films des années 70 sont marqués par ce thème récurrent. Et puis lentement, il en est sorti pour laisser place au fantasque, à la comédie, à l'extravagance. Enfin Resnais, c'est la fidélité. La fidélité envers cette troupe d'acteurs avec qui il a toujours travaillé. André Dussolier, Fanny Ardant, Lambert Wilson, ou encore Sabine Azéma, qu'il épousera. Voilà, Alain Resnais laisse un souvenir impérissable dans le cinéma. On en a pas fini d'étudier la riche filmographie de cet amoureux du septième art.

- *La rédaction Cinéma*

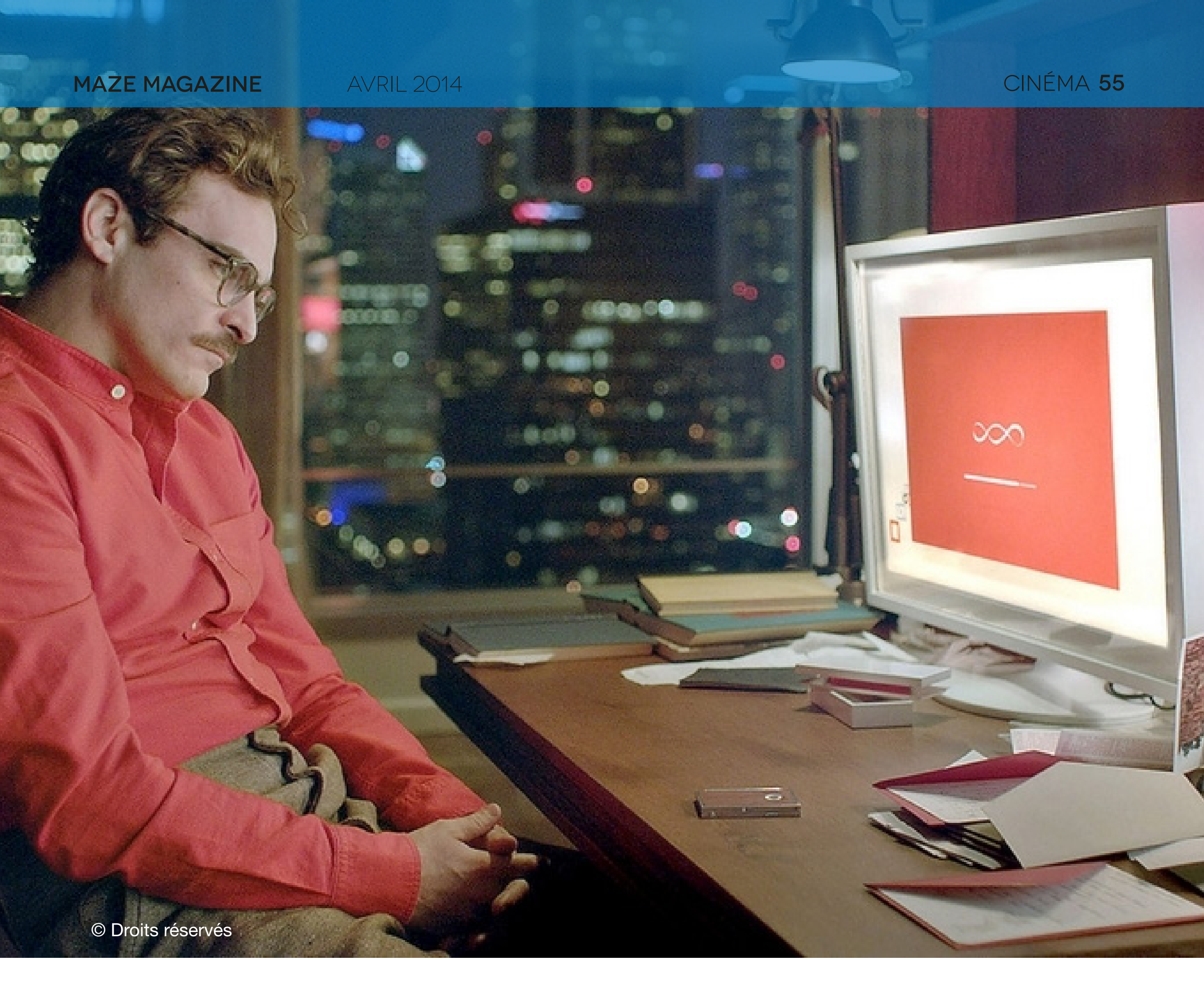
HER – SPIKE JONZE

Her est le quatrième long métrage de fiction de Spike Jonze après Dans la peau de John Malkovich, Adaptation et Max et les maximonstres. C'est dans un futur proche, à Los Angeles, que Joaquim Phoenix incarne (à merveille) le personnage principal : un personnage très sensible et hésitant. Réalisateur, scénariste et producteur de ce film, Jonze a fait preuve d'esthétisme, de délicatesse, et d'originalité. On a là, une petite merveille.



Theodore (Joaquim Phoenix), après une rupture difficile, tombe amoureux de la voix féminine (Scarlett Johansson alias Samantha) de son nouveau système d'exploitation top moderne. Étrange me direz vous ? Et bien, c'est ce qu'a exploité Spike Jonze dans son film. On peut reformuler cela par : quelles sont les limites de l'amour ? C'est vrai ça, l'amour est-il véritablement limité ? Her a traité le sujet tout en beauté sans vraiment faire passer de message particulier. Il nous laisse juste émerveillés par les sentiments qu'il y fait passer, et tout ça dans l'univers de Theodore, univers qui se mêle avec le monde du virtuel. Il nous montre qu'être heureux est ce qui importe le plus, et n'expose aucune scène de sexe (même pas celle par téléphone). On a en quelque sorte, une mini-critique de la société actuelle.

L'histoire se met vite en place. On découvre ce à quoi pourrait ressembler notre monde dans quelques années, et j'ai trouvé cela très plausible. C'est une vision de l'évolution très réaliste. Bref, revenons à ce Theodore ronchon, blasé, qui croit avoir vécu tous les sentiments possibles et imaginables. Avec son style rétro des années 30 et sa petite moustache, Theodore a un style plutôt décalé, en contraste avec la société dans laquelle il vit. Quand il rentre le soir, il joue aux jeux vidéo et il va se coucher. On peut clairement dire que la voix de Samantha lui a changé la vie. Vous savez, ce sentiment, quand vous êtes tout excité de parler à une personne ? Ce sentiment de bonne humeur et de joie de vivre que vous avez en pensant à cette personne ? C'est ce que ressent Theodore. Il reprend tout simplement goût à la vie. A t-on raison d'être déçu en réalisant qu'en fait, ce n'est qu'un ordinateur ? Oui et non. Cette Samantha, elle n'a pas de corps, mais au final, est-ce si important ? Le but ultime n'est-il pas l'accomplissement de soi, le bonheur ? Theodore est heureux, mais se mêle à ça, une honte liée au regard des autres, un fait qu'il n'assume pas tout le temps. Et oui, imaginez ne serait-ce qu'un instant, un ordinateur capable de s'adapter à vous et d'avoir des sentiments. Ça devient un peu flippant en y pensant... Je vous laisse vous faire votre propre conception de la situation. Libre à chacun de penser qu'une relation comme celle-ci est impossible ou bien concevable. Mais quelque



soit votre avis sur le propos, vous ne ressortirez pas indemne de la salle après avoir vu Her. Et cette question trottera dans votre tête pendant un long moment : qu'est-ce qui définit l'amour ?

La relation de Samantha et Theodore est (hormis tout point de vue négatif) tout de même très intéressante. Mais ce film est troublant, de par toutes les questions que l'on se pose après l'avoir vu. La technologie fait peur. On voit des intonations, de l'émotion, de la sensualité dans la voix de Scarlett et on se demande si un jour on en arrivera là. D'ailleurs, le fait que cette voix soit celle de la belle actrice nous incite à nous projeter son image derrière. On assimile cette voix à Scarlett Johansson. Or, je n'arrive toujours pas à savoir si c'est bénéfique pour le film ou non. J'ose à penser que oui, et que je n'aurais pas vu le film de la même façon en version française ou avec une autre voix. Du rire, vous passerez aux larmes dans ce film incroyable.

L'Oscar et le Golden Globe du meilleur scénario que Her a reçu sont largement mérités. On notera aussi une mise en scène impeccable et une photographie magnifique, dont le bleu a été grandement retiré. Rien à redire sur le jeu des acteurs, Joaquim Phoenix est toujours aussi bon et n'en fait jamais trop. La bande originale est belle, et s'adapte parfaitement au film. Les dialogues (qui, comme vous avez du le comprendre, jouent un rôle essentiel dans le film) sont admirables et vraiment aboutis. Her est un film émouvant, qui fait preuve de beaucoup d'intelligence et d'originalité. On est totalement en dehors du cliché. Ce film nous pousse à réfléchir, mais ne dénonce pas vraiment l'intelligence artificielle. La Science Fiction se faufile et au final ne se fait pas remarquer plus que cela. Réalisme, profondeur, nostalgie... Her vous fera vous remettre en question. C'est un film à ne pas manquer. Le cinéma n'a pas fini de nous fasciner.

- Noa Coupey

DOSSIER
LES SÉRIES À NE PAS MANQUER

On n'arrête plus les séries. Il y en a un nombre infini. Et il y a un nombre impressionnant de séries de qualité. Le phénomène est ancien, en Angleterre par exemple la BBC s'est intéressée dès les années 30 à la télévision. Nous avons aussi eu de très bonnes séries en France (si si !) et aujourd'hui les Etats-Unis sont le pays principal producteur de celles de qualité.



© Droits réservés

Ce qu'il faut noter, c'est que les spectateurs se dirigent de plus en plus vers les séries. Au lieu de regarder un film, on se plonge dans quelques épisodes. On a désormais compris que les séries peuvent développer un scénario de qualité, avec une écriture brillante, des personnages complexes, un suspense haletant, une belle réalisation et une formidable interprétation. Les séries ont dépassé le statut du truc plaisant à regarder avant de dîner. C'est maintenant un véritable rendez-vous, on attend le nouvel épisode avec impatience, on vibre pour cela. Le dernier bug des services HBO pour l'ultime épisode de True Detective en est la preuve récente.

Et même, comme les films, les séries peuvent reprendre un scénario d'un livre déjà existant. C'est le cas de A Song of Ice and Fire, qui d'abord écrit par Georges R. R. Martin, est le livre qui a inspiré Games of Thrones, série culte des années 2010. La création de la série en 2011 a fait comme un choc dans l'univers des séries, qui l'a propulsé en première place sur le classement des meilleures séries par Allociné. Et même, raison de son succès, cette série a été téléchargée illégalement, à tel point que 20 Minutes, la classe comme la série la plus piratée en 2012 et 2013. Comme Games of Thrones, The Walking Dead est aussi adapté d'un comic's, qui ayant connu un vif succès en livre, en a connu un encore plus considérable en série télévisé. On peut noter le même fait pour la série Sherlock, inspirée des ouvrages de Sir Arthur Conan Doyle. Même en n'étant pas inspiré de livre, certaines séries développent un scénario de qualité, comme Breaking Bad ou bien Dexter, sur de nombreuses saisons.

De son côté, le monde du cinéma a aussi compris que les séries ont de l'avenir. De plus en plus de réalisateurs ou d'acteurs sautent le pas. David Fin-

cher, Kevin Spacey, Claire Danes, Matthew McConaughey, Meryl Streep, Al Pacino, etc… la liste est longue. Ils ont compris l'engouement qui est né pour les séries. On peut désormais développer un scénario, dépasser les limites de l'intrigue, créer encore plus de rebondissements. Le spectateur accepte de plus en plus facilement de passer du temps devant une série, de s'attacher à son intrigue, à son personnage. Il privilégie la série sur le cinéma, on privilégie aussi l'histoire sur le long terme plutôt que sur le court terme.

Face à cela, c'est Hollywood qui est déstabilisé. Le temps où les acteurs se faisaient d'abord un nom avec une série avant de devenir une star de cinéma est révolu. Les séries prennent de l'importance, les producteurs le savent et ils prennent cela en considération. En France, la réactivité est tardive mais bien présente : on retrouve des sections de formations pour l'écriture de séries à la Cité du Cinéma de Besson et récemment à la FEMIS.

Dans Maze, nous avons aussi cédé… Du coup, non vous proposons un dossier sur les séries à ne pas manquer !

- Thibaut Azgard et Philippe Husson

BREAKING BAD

A l'aube de ses 50 ans, la vie de Walter White (interprété par le père de Malcom, Bryan Cranston) passe soudainement de « Peace, Love et Having Fun » à « Bitch, Drug & Heavy Gun » comme disait Akhénaton sur l'album Art Martiens. Quoi de mieux en effet pour briser la routine pour ce professeur surqualifié de physique chimie, père d'un fils handicapé et en attente d'une fille non désirée, que d'apprendre qu'il a un cancer du poumon en phase terminale ? Le temps est alors compté pour celui qui se fera nommer 'Heisenberg', en référence au célèbre chimiste lauréat du prix Nobel de Physique en 1932. Il ne lui reste qu'un, voire deux ans à vivre selon les docteurs, au vu de la gravité et de l'avancement de sa maladie… Ne pouvant simultanément subvenir aux besoins de sa famille et payer son traitement, et souhaitant mettre sa famille à l'abri, Walter se lance dans ce qui semble objectivement être une aberration : utiliser son talent scientifique au profit de causes répréhensibles, à savoir la fabrication de méthamphétamine… et pas n'importe laquelle : une méthamphétamine bleue et presque pure, d'une qualité exceptionnelle… Pour cela, le quinquagénaire se fait aider par Jesse Pinkman, un ancien de ses élèves, toxicomane, jeune homme torturé et rapidement dépassé par la situation et que joue à la perfection Aaron Paul. Se crée alors un tandem peu commun, mais particulièrement touchant.

Cependant, vous le comprendrez aisément, la vie d'un baron de la drogue n'est pas de tout repos : le chimiste doit cacher sa double vie à sa femme - probablement le personnage le moins apprécié de l'histoire du cinéma que joue Anna Gunn, et à sa famille – dont Hank, son beau-frère, agent de la DEA qu'interprète Dean Norris. Au fil de l'histoire, Walter se perd en mensonges et coups bas, vogue durant cinq saisons sur les vagues d'une vie instable et dangereuse, où tout se joue à coups de millions et d'incroyables rebondissements.

La force de la série Breaking Bad est qu'elle garde un rythme constant… sur cinq saisons, aucune n'est en porte-à-faux. Le suspens qui monte crescendo, est digne des plus grands thrillers hitchockiens. Remerciements et hommage à Vince Gilligant : c'est sous sa direction qu'a été tournée la série Breaking Bad. Le réalisateur offre au public une œuvre culte, une série déjà considérée par ceux qui l'ont suivi comme l'une des plus grandes séries jamais réalisées.

- Victor Jayet-Besnard

Ce que les rédacteurs en disent :

«Breaking Bad est la série «juste comme il faut»: un peu ironique, un poil déjantée et légèrement moralisatrice. L'histoire nous intéresse vite et avec son nom comme sorti du cluedo, Mr. White est un personnage

touchant qui nous happe en quelques minutes.»
- Emma Pellegrino

«Breaking Bad est actuellement la meilleure série que je n'ai jamais vue (aux côtés de Dexter tout de même). Vince Gilligan est un génie et les acteurs nous dévoilent une performance incroyable. L'intrigue est dingue, l'impatience de voir le prochain épisode est toujours là. Du rythme, du suspense, de l'esthétisme, de l'humour comme il faut, des larmes parfois : cette série est parfaite. Jamais on ne s'ennuie avec ce scénario hors du commun.»
- Noa Coupey

«La crème de la crème des séries US actuelles (ça vient de finir). Ça a la forme d'une série mais ça se déguste comme un long film génial en tout point. A voir pour l'audace des situations, pour l'incroyable évolution et justesse des personnages. Et bien sur, pour le portrait de Walter White, ce fabuleux anti-héros, ce self-made-man en puissance qui, en devenant le baron de Blue Meth voulait au final, juste se sentir vivant.» - Lisha Lecacheur Pu

dans sa famille après huit ans d'absence. Il n'a pas vu ses enfants grandir, sa femme le pensait mort et il ressurgit par surprise. Homeland développe avec brio cet aspect difficile et méconnu du retour des militaires à la vie quotidienne après tant d'absence. En face, Carrie Mathison. On en apprend aussi beaucoup sur sa vie, sur sa famille et sur son passé. Rien n'est négligé. Et c'est l'affrontement entre les deux personnages principaux qui est passionnant.

Déjà quatre saisons donc. La première avait été acclamée par tous. Que ce soit Obama, les spectateurs ou les critiques, Homeland apparaissait comme une série majeure. Même résultat pour la saison 2, même si elle a forcément fait quelque déçus. Mais c'est la saison 3, très critiquée et très controversée qui ternit aujourd'hui l'image de cette très bonne série. Alors oui, chacun a son avis sur cette fameuse troisième saison, à vous de vous faire le vôtre. Et n'hésitez surtout pas à dévorer les deux premières saisons en attendant.

- Philippe Husson

© Droits réservés

HOMELAND

Un sergent américain est fait prisonnier avec son camarade en Irak. Huit ans plus tard, il est libéré, par un commando armé. L'Amérique le pensait mort, voilà qu'il ressurgit. Accueilli en héros par son pays, l'agent du FBI Carrie Mathison est persuadée que le Marine est passé dans le camp ennemi. Elle croit aussi qu'il a pour objectif de préparer le prochain attentat terroriste en Amérique. Mais elle n'a aucune preuve. Elle ne possède que son instinct pour prouver cela et elle se retrouve seule face à une Amérique qui acclame le Sergent Brody.

Déjà quatre saisons pour Homeland. C'est une série complète qui développe avec intérêt ses personnages. On voit par exemple le difficile retour du héros



© Droits réservés

THE BIG BANG THEORY

Lorsque Penny, une jeune et jolie femme, vient s'installer juste à côté de chez Leonard et Sheldon, deux astrophysiciens théoriciens, ces derniers vont devoir sortir de leur bulle et découvrir le monde réel qu'ils avaient négligé jusque-là. Avec leurs amis, Hodward et Rajesh, les deux petits ingénieux vont vivre des tas d'aventures avec cette fameuse Penny. Cette série illustre le parfait exemple des sitcoms américains : c'est-à-dire une série humoristique, dont les épisodes sont assez courts (environ 20/30 min pour un épisode de The Big Bang Theory) où l'action se passe dans un lieu récurent (ici, les appartements respectifs et le palier). Comme le dit si bien le mot sitcom, cette série est bourrée d'humour à l'améri-



caine où les vannes que l'on pourrait croire un peu trop « intellos » ou bien lourdes sont complètement drôles. Même si on ne comprend pas tout, le décalage avec les théories en astrophysique et la vie réelle en est complètement comique. Le personnage principal est Sheldon, qui donne sa touche de cynisme et une certaine puissance à cette série pour fonctionner et ne pas lasser le téléspectateur. Malgré le fait que Sheldon soit quasi-constamment au premier plan, d'autres personnages sont approfondis comme Penny, Leonard ainsi que Hodward et Rajesh. Les scénarios ne sont pas formidables, mais les histoires complètement hallucinantes et déjantées sont toujours au rendez-vous. Grâce à tous ces atouts, The Big Bang Theory est la série complètement folle et décalée, qui en fera rire plus d'un. En regardant cette série, on aurait presque moins peur des scientifiques...

- Thibaut Azgard

Ce que les rédacteurs en disent :

«Sur un principe un peu bébête : les génies des sciences et la blonde sexy, cette série s'est révélée pleine de surprises ! Pour les geeks, les fans de Marvel et les férus de science c'est La bonne série. Et pour les autres, vous y trouverez plein de références. Entre travail, amitié, amour et BD, c'est une ambiance bon enfant, agréable à regarder.»
- Anne-Flore Roulette

«On ne se lasse pas des histoires comiques de cette bande de geeks. C'est drôle et sans prise de tête.»
- Philippe Husson

«Bon sitcom comique avec une bonne bande de potes à l'air de son temps. Je pense que la série a indirectement participé à la déculpabilisation des geeks à être geeks, qu'elle les/nous a même rendus un peu hype ! Je n'ai qu'un mot : Bazinga !»
- Lisha Lecacheur Pu

SHERLOCK

Diffusée pour la première fois en 2010 sur la BBC One, Sherlock est une version moderne des histoires du plus célèbre détective privé anglais issu des romans de Sir Arthur Conan Doyle. Et elle n'a pas été créée par des novices des séries : en effet ce sont Mark Gatiss et Steven Moffat qui sont aux commandes, ceux qui ont relancé Doctor Who ces dernières années. Petit retour sur cette série à la fanbase grandissante de jour en jour.

Sherlock, c'est bien évidemment les histoires de Sherlock Holmes et John Watson, mais situées au XXIème siècle. C'est une vraie réussite scénaristique que d'adapter leurs aventures à notre époque. Enquêtes pour meurtres, trafics, ou autres affaires sordides, sans compter tous les problèmes que leur pose le « criminel consultant » Moriarty ! Mais l'intérêt de la série se trouve tout autant dans les personnalités très pointues de Sherlock et John, leur amitié malgré leurs différences et leur travail en commun. L'un est (trop) intelligent et, comme il se décrit, « a highly functioning sociopath», l'autre est un soldat fraichement rentré de la guerre qui a un peu plus les pieds sur terre. Avec beaucoup de suspense, les épisodes s'enchainent et ne se ressemblent pas, et


© Droits réservés

on ne peut pas en finir un sans que le twist final ou la trame nous amène à être plus qu'impatient de voir le prochain. Sans oublier une petite dose d'humour anglais ! Réalisés et mis en scène comme des films, vous allez vous régaler à voir le fil des déductions de Sherlock sur votre écran ou visiter des endroits de Londres connus ou moins connus.

Ça brille aussi coté casting, car, même si ils n'étaient pas des stars au démarrage de la série, Sherlock est joué par Benedict Cumberbatch (12 Years A Slave, Smaug dans Le Hobbit, Star Trek Into Darkness, Un Eté à Osage County, etc, que vous connaissez tous maintenant suite à son photobomb mythique de U2 aux Oscars) et Watson par Martin Freeman (le Hobbit dans Le Hobbit). Le rôle de Sherlock a vraiment révélé Benedict Cumberbatch et semble taillé pour lui : expressions du visage, débit de paroles et voix, prestance, charisme, humour, tout y est pour rendre cette version de Sherlock unique et pour adorer ce personnage. Le reste du casting est interprété par des acteurs anglais peu connu mais très bons comme Andrew Scott (Moriarty), Mark Gatiss (Mycroft Holmes), Rupert Graves (Gregory Lestrade), etc.

Mais qu'on se le dise, Sherlock ce n'est pas une série « normale ». Avec des saisons de seulement 3 épisodes d'1h30, en deux semaines elles sont pliées et on reste vite sur notre faim. Mais cela reste un format très original ! Actuellement 3 saisons et un petit épisode de Noël ont été diffusés, la dernière datant tout juste de janvier 2014. Nous devrons alors patienter (sûrement) jusqu'en 2016 pour la saison 4 alors n'hésitez pas à vous mettre à jour. Par ailleurs, France 4, après avoir fait réviser les saisons 1 et 2 le mois dernier, diffusera à partir du 3 avril, tous les jeudi soirs, la saison 3 pour la première fois en France (et en multilingue) !

- Laurie Montagner

Ce que les rédacteurs en disent :

«Sherlock, c'est comme un bon film, à la différence que les suites ne sont pas des erreurs ! Très rapidement on se prend au jeu, on tente de deviner, on s'attache aux personnages comme si on les connaissait depuis toujours. Chaque épisode a son rôle. Dans le premier, on a les réponses à toutes nos questions, dans le deuxième on en apprend de toutes les couleurs, et le troisième… le troisième est celui qui vous rend dingue, et vous fait toujours attendre la suite !»
- Anne-Flore Roulette

«Plonger dans un Sherlock Holmes moderne, plus que surprenant.»
- Thibaut Azgard

HOUSE OF CARDS

De la politique américaine, du journalisme et du machiavélisme, voici la recette à succès de House of Cards. L'histoire est simple, Frank Underwood est le chef de la majorité démocrate à la Chambre des Représentants. Lors de l'élection présidentielle, il aide le candidat démocrate à être élu en échange du poste de Secrétaire d'Etat. Sauf qu'une fois le démocrate Président, il ne respecte pas le pacte.



Malheureusement pour lui, on ne trompe pas Frank Underwood comme cela. Bien décidé à se venger, il met en place tout un plan complexe pour parvenir à ses fins : le poste suprême.

La force de House of Cards est le sentiment ambigu qu'elle procure par rapport au personnage principal. Toutes les manigances de Frank Underwood, ses coups bas, son plaisir à faire tomber ses adversaires un à un nous font jubiler parce que l'on veut, comme lui, qu'il puisse se venger. Mais on est aussi effaré de voir jusqu'où il peut aller. Cela tient forcément à la situation de départ, il est illogiquement évincé du poste de Secrétaire d'Etat et on veut qu'il se venge. Mais cela tient aussi et surtout au charisme qu'il dégage, il met en place un véritable jeu de séduction avec le spectateur et on a irrésistiblement envie que son plan fonctionne.

Évidemment, si vous aimez la politique américaine ou le journalisme, House of Cards est fait pour vous. La série mêle habilement les deux et décrit un monde politique parfois totalement invraisemblable, voire scandaleux. Mais House of Cards a aussi quelque chose de shakespearien. Cela fait notamment penser à Richard III, ce roi hideux prêt à tout pour éliminer son frère afin de monter sur le trône. Et la saison 2 a quelque chose de Mac Beth, avec le dévouement de la femme pour son mari. Cette deuxième saison est d'ailleurs bien plus tournée vers le couple. On observe les Underwood, leur fonctionnement, leur dévouement, leur amour étrange mais total. Cela donne une touche d'humanité dans un monde qui en est dépourvu, par leur faute.

Enfin, il est difficile d'aborder House of Cards sans parler du pari risqué mais entièrement réussi pris dès la saison une. C'est une série produite et diffusée par Internet et dont les épisodes sont tous disponibles dès le début. Pas besoin d'attendre le rendez-vous hebdomadaire pour connaitre les nouvelles manigances de Frank Underwood. Et évidemment, il faut évoquer la qualité de la réalisation (certains épisodes sont signés David Fincher ou encore Jodie Foster) et les brillantes prestations, Kevin Spacey et Robin Wright en tête. Bref, c'est jubilatoire et brillant.

- Philippe Husson

TRUE DETECTIVE

Des accords de guitare se lancent. Une usine fumeuse et grisâtre s'impose derrière un champ où l'herbe parait en deuil. Les visages se dessinent en filigrane dans le ciel. Les silhouette s'effacent et reviennent. Les vues aériennes se multiplient, accompagnées d'un chant envoûtant. Les doubles sens se multiplient à travers les premiers pixels. Le générique de True Detective est à l'image de la série : esthétiquement exceptionnel, musicalement accrocheuse dans une gigantesque mise en abyme. Et ces images que vous adorerez revoir reflètent l'essence de la série de Nic Pizzolatto : du mystère à l'état pur.

Deux inspecteurs, joués par un Matthew McConaughey génial et un Woody Harrelson bougon, commencent à raconter leur travail sur une affaire étrange. Une femme a été tuée et mise en scène ;



sans être dans le cliché, les rites sataniques ne sont pas loin. Une double intrigue se construit alors, une double enquête. La première est menée de main de maître par les inspecteurs Rust Cohle et Martin Hart, pour retrouver le tueur. Martin a sa réputation, Rust le talent de l'intuition et de la persuasion. La seconde se passe dans un bureau, quelques années plus tard et ce sont les deux personnages qui sont passés au crible. L'idée scénaristique et l'immense montage parallèle de ces huit premiers épisodes sont des moments qui vous attrapent, vous retournent et vous percutent.

Nic Pizzolatto et son équipe ont donné naissance à un véritable ovni. Oubliez ces séries aux 25 personnages où les épisodes s'emmêlent comme des spaghettis. L'imaginaire de True Detective est d'une richesse incroyable, mêlant dialogues longs et plan-séquences mouvementés. Les deux hommes sont le centre de gravité de deux dimensions temporelles palpitantes. Et la première saison se concentre essentiellement sur eux. Elle les sonde, dans leurs tréfonds les plus fragiles, à la fois monstrueux et humains. L'interaction de Rust Cohle avec de simples cannettes pendant son interrogatoire est un vrai miracle et répond à son comportement pratiquement schizophrène quelques années plus tôt. Entre abandon et maîtrise, tout parait à sa place. Le maquillage et les costumes ont le souci d'une crédibilité étonnante. Même la bande originale signée T Bone Burnett, pourtant rare, est rigoureusement cohérente.

True Detective innove et ça nous plait. Scénario, montage et mouvements de caméras, en dehors de la dimension psychologique voire mystique qui ne rassemblera pas forcément, l'ensemble est sub-juguant.

- Benoit Michaely

THE WALKING DEAD

Adapté du comic's éponyme de Robert Kirkman, The Walking Dead, réalisé par Frank Darabont, plante le décor macabre d'une série événement. Récompensé par de nombreux prix, acclamé par la critique autant que les téléspectateurs, The Walking Dead se classe parmi les séries cultes du XXIe siècle. Lorsque Rick (Andrew Lincoln) se réveille après son coma, l'hôpital est vide mis à part quelques zombies. Une épidémie a ravagé le monde, ceux qui se sont fait mordre sont devenus des zombies. C'est dans ce monde post-apocalyptique que se déroulent les aventures des survivants. Mais, vous imaginiez bien que ce n'est pas de tout repos : se débarrasser d'une meute de zombies, lutter contre la famine... Autant d'énigmes et de problèmes pour nos survivants. Et ne parlons pas des états d'âme : entre disputes, amour, amitié, la survie risque d'être plus compliquée que prévue. La réelle force de cette série, c'est bien sûr, les zombies, réalisés quasi-uniquement avec du maquillage, qui donnent le style et la ligne de conduite des épisodes. Cette esthétique n'empêche pas le scénario d'être très construit et très intéressant même si parfois, l'histoire traîne un peu en longueur. Les acteurs arrivent très bien à interpréter leurs personnages, en effet le défi est encore plus de taille car les états d'âme de chacun sont souvent en dents de scie. Ces personnages



sont un peu des gens de tous les jours auxquels le spectateur peut s'identifier. Malgré de nombreux personnages, la série arrive à développer, avec plus ou moins d'aisance, la personnalité et la sensibilité de chacun. The Walking Dead est donc une série de grande qualité qui saura en faire sursauter plus d'un.

- Thibaut Azgard

GAME OF THRONES

Le 6 avril. Tous les fans de la série connaissent cette date. Tous les fans l'attendent avec impatience. Elle marquera le coup d'envoi de la quatrième saison de cette série au succès incroyable. A coup sûr, elle va encore battre des records. Car Game of Thrones c'est la série de tous les records : un budget pharaonique pour une série, des millions de téléspectateurs toujours au rendez-vous, un casting incroyable avec un nombre impressionnant de figurants. Games of Thrones s'est rapidement imposée comme la série qu'il fallait absolument voir. Adapté des romans de George R.R Martin, elle lie le suspense à l'incroyable, le spectaculaire à l'intimiste, le succès à la qualité. Ce n'était pourtant pas gagné au départ. Il a fallu acquérir les droits d'une saga dont la fin n'est toujours pas écrite. Il a fallu adapter les épais romans en épisodes sans perdre ce qu'il y avait de meilleur. Il a fallu trouver le budget nécessaire. Les acteurs. Et il a fallu familiariser un public à une intrigue complexe et le plonger au cœur du suspens.

Game of Thrones relate la course pour le Trône de fer entre différentes maisons représentants des continents fictifs allant de Westeros à Essos. Parallèlement, « Winter is coming » avec son lot de représentations mythiques effrayant les habitants des contrées. Ajoutez à cela l'exilée qui veut reconquérir le Trône et qui, pour cela, rassemble une armée gigantesque épaulée par une poignée de dragons. Du spectaculaire, du fantastique, de l'immoralité et beaucoup de suspens, voilà le cocktail jubilatoire de la série. La force de la série réside principalement dans ses personnages ambigus, que l'on a autant envie de soutenir que de détester. On s'identifie tous à une Maison et on a envie de la voir gagner, malgré tout (Lannister !). Enfin, elle explore différents sujets comme les enjeux de pouvoir, la religion, la sexualité, ou encore les relations sociales avec beaucoup d'intelligence. Game of Thrones est une série de qualité dont on ne se lasse pas et dont on attend le retour avec impatience.

- Philippe Husson

THE WIRE

Dans le petit monde des séries, si Orange is the New Black (Jenji Kohan ; 2013), The Wire would be the new Rougon-Macquart. Et pourtant à première vue, rien ne relierait à la fresque littéraire de Zola la série américaine du maintenant canonisé David Simon. Et pourtant.

Baltimore, début du troisième millénaire : trafic de drogues en tous genres, ambiance ghetto et relations tendues entre la police et quartiers sous le



© Droits réservés

joug de gangs régnant en maîtres. Il est vrai que sur le papier, les analogies pourraient être dures à trouver avec Zola... Mais The Wire, œuvre cinématographique peu commune, se rapproche plus d'une étude quasi-documentaire, sociologique, et réaliste que d'un vulgaire cop-show d'actions à la fin prédestinée, où ne sont montrées que les facettes de la société choisies par un réalisateur, fermant par omission les yeux sur de nombreuses réalités.

Et ce sont ces autres « réalités » qui sont ici analysées minutieusement, de façon anti-manichéenne, cinq saisons durant - chaque saison portant sur un thème différent : la lutte des gangs, la presse, les luttes politiques… Déculpabilisant ou pointant du doigt coup sur coup tant les jeunes dealers - qui n'attendent qu'une chose, leur « promotion » - que la police, qui elle aussi se voit placée tant sur le banc des victimes que des accusés, la caméra de Simon est objective et neutre. Bercé par un rythme très lent, The Wire représente avec une minutie horlogère tous les aspects d'une enquête policière, bien loin des enquêtes pseudo-scientifiques télévisées, et décrit de façon pessimiste (mais si émotionnellement crue) la ville de Baltimore rongée par la pègre et par les juges corrompus. Baltimore n'est au final plus le lieu de la série : elle en devient le thème même. Durant une soixantaine d'heures les choses sont présentées telles qu'elles sont, sans aucun artifice. Quelquefois choquante, la série The Wire dénonce au moyen d'un réalisme cru la laideur de la société dont elle est contemporaine ; comme le fit Quentin Metsys avec son Portait de vieille femme, Simon dépeint la ville de Baltimore et ses secrets peu glorieux.

Fresque réaliste, photographie panoramique figée dans le temps, The Wire, malgré son échec commercial total, se révèle donc être une des meilleures séries jamais réalisées (adulée par le Time, SensCritique, etc.), qui vient repousser la fin du mouvement naturaliste de la fin du XIX° siècle à 2008.

- Victor Jayet-Besnard

HOW I MET YOUR MOTHER

Déjà 9 saisons. Certains ont grandi avec Friends, d'autres auront grandi avec « How I met ». L'ultime épisode a été diffusé, la porte peut désormais se refermer sur cette belle série comique.

How I met c'est l'histoire de Ted qui veut raconter à ses enfants comment il a rencontré leur mère. Pour cela, il évoque toutes les péripéties qu'il a pu connaître avec ses amis : Robin, son éternel amour, Barney, le séducteur invétéré, Lily et Marshall, le couple déjanté avec qui il est ami depuis la fac. Pendant les 9 saisons on attend de découvrir le visage de la mère. On en entend toujours parler, mais on ne la voit jamais. Et l'idée est géniale de tous nous faire languir.

How I met c'est cette série géniale qui vous fera toujours rigoler. Les personnages sont tous attachants, touchants et drôles. Il n'y en a pas un qui est laissé de côté. Bien sûr, Barney est le personnage emblématique de la série, le plus charismatique, le plus drôle. Mais les quatre autres apportent aussi beaucoup et



ils n'ont pas été délaissés par les scénaristes.

Évidemment on peut reprocher des ressemblances frappantes avec Friends, un coup de mou à partir de la 7e saison, mais il faut reconnaître que How I met est une brillante série comique que vous aimez retrouver comme un véritable groupe d'amis.

- Philippe Husson

Ce que les rédacteurs en disent :

«Très américain, les rires préenregistrés et l'humour lourd sont vite lassants. La série est longue à démarrer, le genre de chose que l'on regarde en mettant ses chaussettes le matin avant d'aller en cours.»
- Emma Pellegrino

«Les premières saisons se font dans une ambiance de bar, chaleureuse et amicale. How I Met your Mother c'est 20 minutes de peps dans la journée, avec des personnages charismatiques et des anecdotes à n'en plus finir. Malheureusement ça sent un peu la fin, et devient un tantinet farfelu.»
- Anne-Flore Roulette

«Série devenue cultissime à sa juste valeur grâce à ses personnages, tous uniques et grâce à ses procédés narratifs pour le moins originaux. Cependant, au fil de ses –trop- nombreuses saisons, la série perd en qualité et s'essouffle au fil des épisodes. On dirait que les scénaristes sont en pannes sèches : la série et les personnages auraient bien besoin de fraicheur ! Contrairement aux séries comme Friends, HIMYM n'est pas intemporelle. Ceci dit, à voir jusqu'à la fin tout de même, pour découvrir la fameuse « mother » !»
- Lisha Lecacheur Pu

Évidemment, nous ne pouvions vous dresser une liste de toutes les séries de qualité qui fleurissent dans le paysage télévisuel. Du coup, nous avons décidés d'évoquer celles que nous aimons pour essayer de vous donner envie de les regarder. A vous de choisir, dans toutes celles qui existent et de vous faire votre propre avis !

- La rédaction cinéma

LA COUR DE BABEL
HAUT LES COEURS !


© Pyramide Films

Comme une détonation, le long métrage de Julie Bertucelli fait des ravages dans le milieu de nos salles obscures.

Ils ne sont pas beaucoup dans les cours des collèges. Souvent, ils courent ou jouent alors que nous sommes "déjà bien trop matures pour toutes ces choses là", c'est entendu. Leurs accents font ricaner, leurs vêtements sont à l'origine de bien des moqueries. Ils sont les "moustiques" que l'on considère avec mépris. Ils ne sont jamais restés qu'entre eux mais tout le monde s'en souvient bien. Ce ne sont pas leurs visages, ce ne sont pas leurs voix, mais ce sont leurs espoirs. C'est eux : les invisibles des invisibles. Aujourd'hui, ces enfants jamais écoutés témoignent grâce à Julie Bertucelli.

A travers leurs témoignages transparaît la dure réalité pour les élèves nouvellement arrivés en France (les ENAF). "Je suis venue ici pour être une femme libre." Ces mots nous rappellent qu'aujourd'hui encore, l'excision et le mariage forcé ne sont pas très loin (3 millions de femmes par an subissent encore une excision -source OMS 2014-). Entre ces murs, personne n'a d'histoire facile : demandeurs d'asile politique, problèmes financiers importants... Et une fois arrivés, rien n'est moins sûr. Perçus à travers le témoignage touchant des parents lors des rencontres avec la professeure, les doutes des familles sur leurs avenirs et la crainte d'un retour au pays apparaît. Mariam par exemple, va devoir quitter sa classe en cours d'année car elle est forcée de déménager. Elle risque donc d'être dans un lycée sans classe ENAF. Pourtant, ces enfants gardent une sorte d'espoir inconditionnel persuadé d'arriver, un jour, au sommet de leurs ambitions. Dans l'Ancien Testament, Babel est le monde d'après le déluge. Les hommes ont l'objectif de construire une tour qui montera jusqu'au ciel. Ils parlent tous la même langue, ont tous le même objectif. C'est l'utopie d'un seul peuple, un monde où toutes les populations se comprennent. Mais voilà, les peuples se séparent et émigrent sur d'autres continents : c'est le début des inégalités, de la barrière des langues. Nous vivons dans un monde où même lorsque l'on parle la même langue, on se ne comprend plus. Mais aujourd'hui, grâce aux professeurs ENAF, grâce aux enfants immigrés et à des artistes comme Julie Bertucelli, des failles apparaissent dans cet individualisme ambiant lorsque dans le film se pose la question de «Pourquoi ne parlons-nous pas tous la même langue?». Dans la cour de Babel, les élèves ENAF papillonnent, virevoltent et babillent. Dans la cour de Babel, les élèves ENAF réalisent l'utopie tant convoitée. Dans la cour de Babel, les enfants sont heureux dans leur pluralité.

Celle qui filme cette révolution, c'est Julie Bertucelli.



Principalement scénariste de documentaires pour la télévision, elle est celle qui nous avait offert Depuis qu'Otar est parti. Une fiction magnifique récompensée à Cannes et qui avait reçu le prix Marguerite Duras en 2004. Cette réalisatrice engagée est aussi la présidente de la SCAM, une association de défense du documentaire, dont elle est la première femme présidente. Ce nouveau long-métrage est la confirmation de son œil aiguisé et de son engagement pour l'égalité. Un long métrage où le documentaire, genre cinématographique en perdition, reprend toutes ses couleurs et sa vitalité. Les limites du documentaire comme celles par exemple de Nanouk l'esquimau (1924) où plusieurs scènes étaient purement fictives et répétées ainsi que la remise en cause de ce genre avec la question de l'influence de la caméra sur la réalité sont ici, mises à profit. Julie Bertucelli ne cherche pas à dissimuler la caméra mais à lui donner un rôle. Le lien qu'elle crée entre les enfants et la caméra est magique. Pouvant être qualifié de relation, il joue un rôle élémentaire dans l'année scolaire que Julie Bertucelli va filmer. En plus d'être acteurs, ils vont s'essayer réalisateurs et pouvoir être en compétition dans quelques festivals. Une ouverture à la culture qui n'aurait peut être pas pu exister autrement. C'est là que la cinéaste dépasse le rôle de réalisatrice pour apporter une contribution certaine à la vie des enfants. Filmés avec délicatesse et pudeur, Julie Bertucelli laisse à chacun le temps de parler. Ils sont écoutés et considérés par cette réalisatrice qui s'était déjà engagée avec son film précédent L'arbre. Elle les filme racontant leurs histoires, écrivant «bonjour» dans leurs langues, les différentes calligraphies en accord sur le tableau blanc. En accord. Ce film c'est surtout ce sentiment : tout est a sa place, bien plus qu'ailleurs. Une mini-société où l'origine, la couleur de peau, l'accent, tout ça, ce n'est pas très important. Un endroit où l'on apprend que toucher une Bible lorsque que l'on est musulman ne va pas te manger la main. Pas plus qu'un Coran ne brûle le chrétien. La juste valeur des choses est de retour.

Plus qu'un documentaire, ce film est un don.

- Emma Pellegrino

WRONG COPS
DÉCADENCE ET COERCITION

Vous n'êtes sûrement pas sans connaitre Monsieur Oizo, musicien français, signé chez la joyeuse troupe d'Ed Bangers. Ne vous a-t-il pas fait danser sur Cut Dick, Flat Beat ou encore Positif, si psychédélique sur le fond que sur la forme ? Mais connaissez-vous son alter ego diurne, alias Monsieur Quentin Dupieux ? Troquant ici les disques platines pour une caméra, le presque quadragénaire fait vivre son univers décalé sur grand écran, offrant, pour notre plus grand plaisir, une nouvelle dimension à ses délires aux influences surréalistes. Avec à son actif déjà pas moins de quatre films comme réalisateur (chronologiquement Nonfilm, Rubber, Steak et Wrong), ce n'est donc pas à son coup d'essai qu'en est le « phénomène malgré lui » avec son nouveau long métrage, Wrong Cops, sorti le 19 mars 2014 dernier dans toutes les salles obscures françaises. Verdict ?

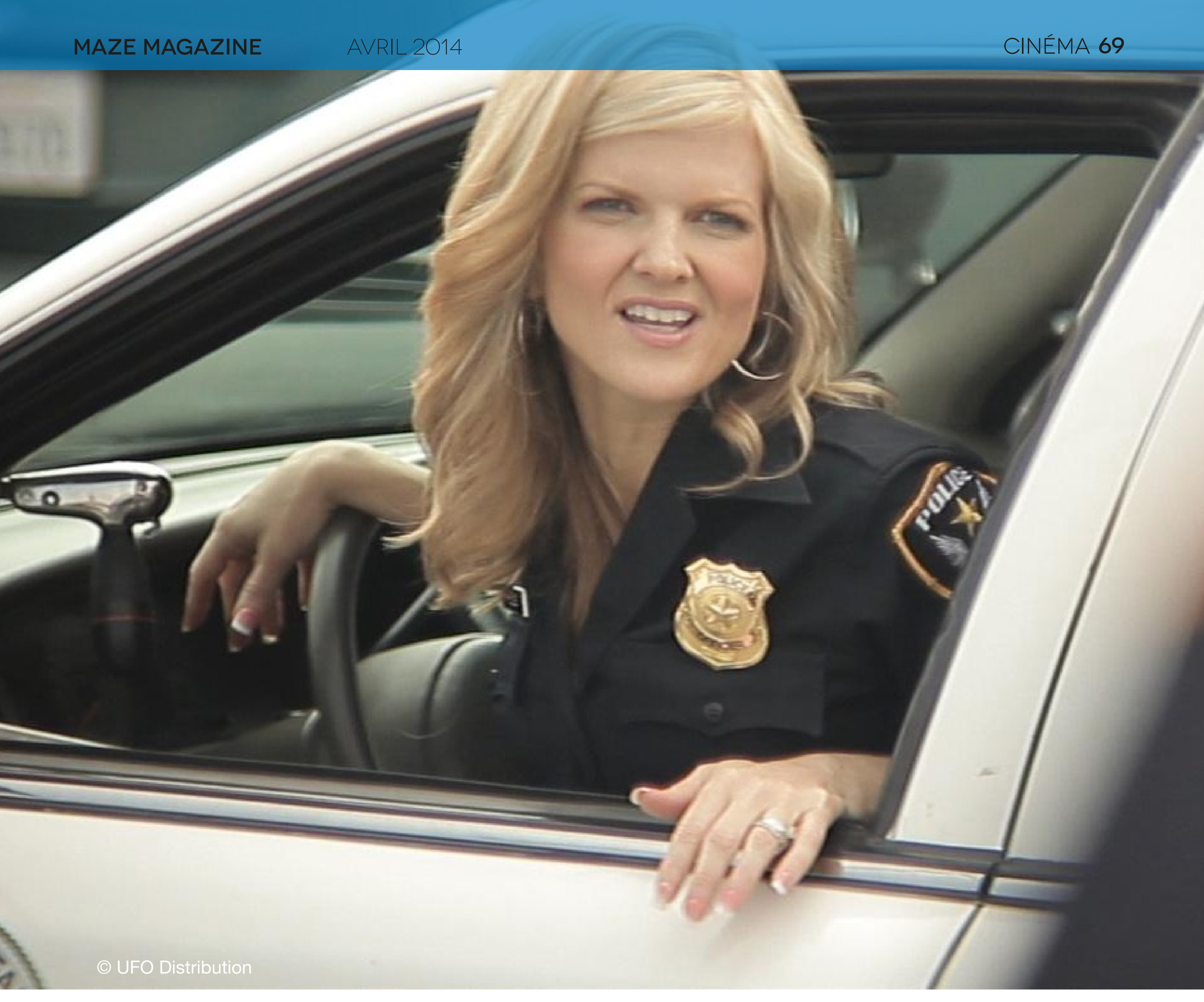


© UFO Distribution

Dès les premières minutes, on est plongé dans ce que l'on pourrait appeler « un Dupieux » : la scène d'ouverture ne laisse aucun doute possible quant à l'envergure de ce que nous nous apprêtons à regarder... Qui est donc ce policier d'âge mur qui deale de l'herbe cachée dans un cadavre de rat à un enfant ? Dans ce Los Angeles où même Marilyn Manson, sous les traits d'un jeune homme introverti et mal dans sa peau, est pour une fois symbole de normalité, les scènes se suivent et l'intrigue se met peu à peu en place. Le spectateur que nous sommes est bientôt confronté à lui-même, peut être même plus choqué par les situations absurdes qui s'enchaînent, balloté par l'absence de logique du scénario – l'histoire relatée se révélant au final peu riche, pérégrination loufoque de la vie de flics, alternant musique électronique, cadavres et pornos gays.

Vieilles voitures, nappes de synthés froides et expérimentales dignes des eighties et d'une techno aux sonorités qui ne seront pas sans vous rappeler celle des débuts de l'électro, looks pour le moins surprenants de certains personnages, etc : le film se veut esthétiquement d'un vintage kitsch mais totalement assumé qui ne vient que rajouter à son caractère surprenant. Le spectacle du graphique est là ; clair, frais, et connaissant ses limites, le visuel de Wrong Cops est à l'image de son humour : présent tout en subtilité.

Mais sous le couvert de « grosse marrade » populaire, c'est entre les lignes que le talent de Dupieux se fait sentir : il nous offre en fait une fine critique, toute en subtilité, de «l'american way of life». C'est une splendide parodie. Certains thèmes abordés caricaturent jusqu'à l'excès les clichés de l'imaginaire collectif. Argent, consumérisme poussé, sexe, adultère… tous les sujets les plus communs y passent, subissant un traitement rare au cinéma : celui de la dérision pensée et intelligente. Dans Wrong Cops, plus rien n'a d'importance. De la vie humaine - « It's a horrible thing for him, not for you. » comme dit l'officier de police Duke (interprété par Mark Burnham) à son ami peu enclin à enterrer cet homme presque mort, couché dans la coffre de sa voiture - à l'éthique


© UFO Distribution

de l'éducation et de la relation mère-fils comme nous le montre l'hilarante scène où Arden Myrin explique tout simplement à son fils qu'il doit aller poser un magazine pornographique gay de l'autre côté de la rue…

Initialement le film était prévu en plusieurs courts métrages. Dupieux avait pour cela réalisé sept parties. Au final il les a assemblées, jugeant son travail plus cohérent ainsi. Il est vrai que 94 minutes pour un film principalement comique est une durée parfaite : ni trop court, laissant au réalisateur la possibilité de transmettre ce qu'il veut, ni trop long, afin de pas encombrer sa réalisation. Mais malgré ce bon timing, le fait que le film n'ait pas été fait d'une traite génère un rythme échoué, raté… Sans fil « conducteur », juste rythmé par quelques scènes - toutes plus imprévisibles les unes que les autres, Wrong Cops demeure malgré ses qualités assez plat, sans réels sursauts, sans surprise… comme une œuvre presque publicitaire pour un Quentin Dupieux, qui s'auto-parodierait. On regrettera une trop grande finition des détails au détriment de l'histoire finalement banale, peu approfondie.

Créant une ambiance digne de Twin Peaks et porté par une image claire, nette et précise, analogue à celle de Canine de Lanthimos, Wrong Cops est sans conteste un bon film, mais qui aurait gagné à avoir une pré-production peut être plus soignée ; un bon Dupieux il est vrai, mais un bon Dupieux qui s'essouffle.

- Victor Jayet-Besnard

MONUMENTS MEN
À LA RECHERCHE D'UN CHEF D'ŒUVRE


© Droits réservés

Un casting aussi impressionnant, un réalisateur si people (George Clooney) ne pouvait que cacher quelque chose. Cette chose ? Un film long, pro-américain, et franchement attendu.

C'est un peu facile comme scénario, c'est la fin de la guerre, et les méchants Allemands ont volé toutes les œuvres d'arts d'Europe pour le bon vouloir du Führer et –roulement de tambour- les Américains décident de sauver la culture du monde entier. Ce ne sont pas leurs œuvres, et ils viennent de manière totalement altruiste pour restituer les beautés artistiques à leurs charmants propriétaires. Après les Etats-Unis gendarmes du monde, les Etats-Unis héros universel ? Ce film doit avoir une bonne réception dans ce pays, car ça fait du bien d'être brossé dans le sens du poil ; mais pour nous ce n'est pas super agréable.

Manque d'autoportrait

Le problème essentiel est au niveau des personnages. Alors que le casting est énorme, on ne s'identifie pas du tout, on n'a pas le temps de s'attacher, malgré deux longues heures ! Au départ, quand la fameuse équipe se constitue, on aurait envie de passer au moins une minute ou deux avec les protagonistes, on aimerait les connaitre un peu (eh oui quand même). Malheureusement ça défile et on ne voit rien à part des visages connus. De même pour Bob Balaban qui a peut-être le rôle le plus comique, n'est pas du tout exploité. On le voit peu, il a peu de temps de parole. Pourtant c'est le seul qui connait un peu la haine ou la peur, contrairement aux soldats parfaits américains. Sa moue un peu bougonne nous fait sourire, et donne les meilleures scènes du film.

Et les Français dans tout ça ?

Cate Blanchett n'est pas non plus éblouissante ici, alors qu'on connait pertinemment son talent. Et puis sincèrement, pour jouer LA seule Française, on n'avait pas assez d'actrices en France ? Non parce que, elle parle français dans le film et… ce n'est pas terrible. Le seul Français de l'équipe des Monuments Men, joué par Jean Dujardin, est plutôt mignon dans



son rôle de jeune soldat, et il nous fait rire. Mais bon, c'est vrai qu'il ne fait pas vraiment « soldat » à côté de Matt Damon et George Clooney qui sont si solennels. Matt Damon aussi parle français, ce qui est plutôt tordant puisque même dans le film tout le monde lui demande d'arrêter car d'abord c'est un peu ridicule, et ensuite on ne comprend rien !

Pro-américain allons-y

En dehors des beaux discours, sur le monde, la liberté et l'Amérique, ce film diffuse aussi de nombreux stéréotypes sur « l'homme bon, américain ». D'abord, il faut être pur et réfléchi, penser aux autres avant soi. Il n'y a pas de peur personnelle, il faut tout donner pour la nation, et pour les frères d'armes. Il faut s'engager dans l'armée, il faut se sacrifier pour une œuvre d'art. Il faut rendre fière sa famille et ne pas tromper sa femme. En soi, rien de mauvais dans ces principes. Mais les faire appliquer à la lettre dans tous les personnages, n'est-ce pas un peu trop ? On a du mal à voir le petit défaut qui ferait d'eux des êtres humains finalement.

Monuments Men proposait un angle nouveau pour parler de la guerre. Contrairement aux films typiques sur la Seconde Guerre mondiale où l'on se retrouve sur le front et où l'on suit des jeunes soldat ; ici c'est une vieille équipe qui s'intéresse à l'art plus qu'à la guerre qui nous est proposé. Ce sujet si singulier aurait pu être une grande réussite. Mais les moyens financiers ainsi que les acteurs mis en œuvre n'ont finalement fait que l'alourdir et le rendre sans vie. C'est dommage. On retrouve l'idée de base de George Clooney dans certaines scènes, et celles-ci sont drôles et inquiétantes à la fois. Il y a un côté très esthétique dans ce film, le réalisateur joue beaucoup sur le clair-obscur, ce qui peut faire contraste avec des dialogues plutôt décontractés et nous faire rire. Le point positif de Monuments Men est d'avoir résisté à la tentation du mélo-drame, il faut plutôt voir le film comme ce qui mêle histoire, action et comique (quand il y arrive).

- Anne-Flore Roulette

LES CINÉ-CRITIQUES DE MARS

Après les Oscars, mars, le mois du printemps, et du printemps du cinéma quels films êtes-vous allés voir ? Du deuxième volet de 300 au dernier Disney, en passant par la nouvelle production Marvel ou par des ovnis romantiques comme Her, il y avait comme souvent, du choix. Retour sur quelques films du mois.


© Droits réservés

DANS L'OMBRE DE MARY (SORTI LE 05/03)

Quand Walt Disney promet à ses filles d'adapter Mary Poppins au cinéma mais que son auteure ne compte pas en donner les droits… Voilà comment, après 20 ans de discussions entre le producteur hollywoodien et l'écrivaine Pamela Travers, Disney va l'inviter en Californie afin de la convaincre de lui céder les droits de son héroïne. Elle va alors rencontrer le duo de compositeurs frères Sherman et l'équipe de scénaristes de Don DaGradi. Mais Pamela va être exigeante, trop exigeante, compromettant l'avancée du projet, et tout ce remue-ménage dans sa vie va lui faire remonter de douloureux souvenirs d'enfance… Produit évidemment par Disney, on aurait pu s'attendre à un portrait glorifiant du créateur de la boite. Eh bien non, interprété par Tom Hanks, Disney est bien représenté comme un homme d'humour, de sentiment et un artiste, mais toujours avec une pointe d'ironie et d'auto-dérision. Ouf. On se plonge alors à la fois dans cette aventure de la création du si célèbre dessin animé Mary Poppins et dans la vie de l'auteure. Jouée par Emma Thompson, elle est à la fois émouvante, agaçante et drôle ! Par ailleurs, les fans de Mary Poppins se régaleront à ré-écouter les célèbres chansons du film et à revoir quelques images sur l'écran du cinéma. En somme, Dans L'Ombre de Mary est un film par Disney avec Disney plutôt original et sympathique.


© Droits réservés

NON-STOP (SORTI 26/02)

Un sky marshall américain, Bill Marks, usé par la vie et alcoolique embarque pour un vol New-York/Londres. Mission banale, il va même sympathiser avec sa voisine de siège. Mais il va rapidement recevoir des SMS sur le réseau sécurisé des services secrets, provenant de l'un de ses passagers inconnu réclamant 150 millions de dollars. S'il on ne lui donne pas l'argent, il tuera une personne toutes les 20 minutes… Et il va tout arranger pour faire accuser Bill d'être le terroriste aux yeux des autres passagers et des médias. Bill va donc devoir mener deux combats : retrouver sa crédibilité et déjouer les plans de l'inconnu avant que le drame vire à l'explosion. Un petit pitch sympa pour un petit film d'action sympa. Sans être du grand art, on n'avait pas revu un huis clos en avion depuis quelques temps, alors un avec Liam Neeson (La Liste de Schindler, Star Wars, Taken…) dans le rôle principal ça ne pouvait qu'être cool si on apprécie le genre. Même si le début semble être un peu long et voué à tomber dans le film-catastrophe-aérienne de base, on finit par bien accrocher à l'intrigue et même à commencer à chercher nous-même qui est le coupable de tout ça. Et on sera bien loin de le trouver ! Et pour le petit détail, pour une fois, les erreurs liées à l'aéronautique sont rares. Bref, pour les fans d'action qui aiment le Neeson de Taken !



CAPTAIN AMERICA (SORTI LE 26/03)

Steve Rogers, alias Captain America commence à se faire à la vie moderne. Souvenez-vous, congelé suite à sa mission contre Crâne Rouge et l'HYDRA pendant la Seconde Guerre Mondiale, il a été réveillé il y a peu (70 ans après) pour se battre aux coté des Avengers afin déjouer les plans de Loki. Maintenant principal atout du S.H.I.E.L.D, Captain America effectue de nombreuses missions anti-terroristes sous le commandement du mythique Nick Fury. Jusqu'au jour où il se rend compte qu'une conspiration est en train d'envahir les rangs de l'organisation, un ennemi secret infiltré qui va avoir accès à des armes pouvant détruire des millions de personnes à la fois. C'est là que le Soldat de l'Hiver apparaît, principal atout de l'ennemi, qui va mettre très mal Fury. Captain America, aidé du Faucon et de la Veuve Noire, va alors partir en guerre contre cet ennemi qui pourrait être n'importe qui au sein du S.H.I.E.L.D. L'univers Marvel étant très vaste, les intrigues de leurs films sont souvent complexes et très remplies. Monté comme un thriller aux enjeux politiques, si ce Captain America n'est pas brillant d'originalité et de nouveauté, on ne peut qu'applaudir son scénario. Il nous permet de vraiment voir l'évolution du Cap' tout en introduisant une nouvelle problématique qui sera surement le sujet central du prochain Avengers. Toujours avec de l'humour, de bonnes scènes de baston, une bonne 3D et d'autres sous-intrigues, la recette d'un bon film du genre est bien là. Et nous retrouvons bien évidement Chris Evans dans la peau de Steve Rogers, Scarlett Johansson en Natasha Romanoff (la Veuve Noire), Samuel L. Jackson en Nick Fury mais aussi Robert Redford, Anthony Mackie (le Faucon) et Sebastian Stan (Le Soldat de l'Hiver). En somme, les fans de super-héros se régaleront quand les autres n'y verront sûrement qu'un énième film d'action.

Le mois d'avril ne promet malheureusement pas grand-chose au cinéma, et ce n'est pas un poisson... Mais quelques titres ressortent quand même ! Outre les blockbusters comme Divergente (qu'on dit entre Twilight et Hunger Games) ou encore The Amazing Spider Man : le destin d'un héros (reboot qui commence à devenir fade de l'homme araignée), vous pourrez voir le nouveau Aronofsky, Noé, avec Russel Crowe, ou encore Rio 2, la suite des aventures de l'aras bleu en Amazonie. Sans oublier Nebraska qui a été nommé aux Oscars, ou encore Tom à la ferme de Xavier Dolan, Joe avec Nicolas Cage ou Man of Tai Chi de et avec Keanu Reeves. Avec en plus quelques films français comme Une Rencontre ou Barbecue...

- Laurie Montagner

Littérature



DEUX JOURS AU SALON DU LIVRE DE PARIS



© Droits réservés

Du 21 au 24 Mars 2014 au Parc des expositions de la porte de Versailles se tenait le Salon du livre de Paris. Si l'Argentine et Shanghaï étaient à l'honneur cette année, les évènements, rencontres, conférences, dédicaces étaient nombreux et se comptaient par milliers ! Nous vous livrons un retour sur le weekend intense et passionnant passé là-bas dans 55000m² de stands consacrés à la littérature.

Un lieu entièrement dédié à la littérature

Le salon du livre a accueilli 198 000 visiteurs en cinq jours, soit 8 000 de plus que l'an dernier. Pour Vincent Montagne, président du Salon du livre de Paris et président du Syndicat national de l'édition, ce chiffre exorbitant montre l'impact de la littérature et de la culture dans la société française dont beaucoup de pays s'inspirent. Créé en 1981 et organisé par le syndicat national de l'édition, il a toujours accueilli un grand nombre de visiteurs, variant de 136 046 à 241 000. C'est, aujourd'hui, le plus grand salon du livre européen et sans aucun doute l'un des plus grands au monde.

Ce qui frappe quand on entre, c'est l'immensité du lieu. C'est tellement facile de se perdre pour trouver la sortie. Alors comment ne pas croire en cette affirmation de Vincent Montagne ? En effet, cet espace incroyable rempli de livres est fascinant et nous montre parfaitement que le livre papier, et bien plus, que le livre en général n'est pas mort. Avec pas moins de 1200 exposants et de 3500 auteurs présents, le salon du livre de Paris est un lieu entièrement dédié à la littérature qui vit et palpite à chaque coin de stand. Mais pourquoi aller au salon du livre ? C'est ce à quoi nous voulons répondre dans cet article. Au salon du livre de Paris, on avance dans les allées pleines de livres, on se balade dans une forêt de feuilles, ici des feuilles blanches remplies de mots. Ça pétille de rires, d'échanges, de conversations… On achète en se disant que c'est le moment, on croise tellement de personnes tout autant férues de livres. Quand on interroge les lecteurs quant à leur venue au salon du livre c'est assez simple : « pour rencontrer des auteurs, des lecteurs, pour vivre un week-end basé sur l'amour et la passion de la lecture » dit Jennifer, lectrice. C'est aussi l'occasion « d'assister à des conférences », souligne Alicia, blogueuse, sur certains romans, mais aussi sur la littérature en général et toutes les questions qu'elle se pose aujourd'hui : le



numérique, l'auto-édition, et bien d'autres choses… C'est aussi « pour l'ambiance, pour Paris », affirme Iris, lectrice aussi, ou, comme le dit si bien Amélie, lectrice : « pour rencontrer enfin le visage derrière les mots ».

Alors oui, lieu pour les lecteurs et pour faire des rencontres inoubliables, ce dont nous allons reparler, lieu pour les professionnels et assister à des échanges sur les questions que la littérature et l'édition posent et se posent aujourd'hui, lieu pour toutes les personnes liées de près ou de loin à la littérature, le salon attire autant de monde, tout simplement « pour passer un week-end inoubliable », comme le dit si bien Justine, auteure et lectrice. Il y a une conférence, des questions, des réflexions… Il y a des auteurs qu'on apprécie et qui discutent ensemble, on voit cette alchimie touchante entre eux, des amis. On voit qu'ils ont leurs idées, leurs réflexions. On se met à réfléchir nous-mêmes sur la dystopie, sur la littérature, sur la littérature jeunesse, sur les visées politiques… parce que c'est ça aussi le salon, un rendez-vous pour penser, réfléchir autour de la littérature. Pour s'interroger : derrière les livres, il y a aussi des idées.
- Tom

Nous sommes dimanche, il est treize heures trente. C'est l'heure de retrouver mes deux partenaires pour participer au jeu Harry Potter organisé par les éditions Gallimard Jeunesse. Les équipes se forment, les tables de jeu se préparent, les règles sont expliquées... Et c'est parti ! Les questions s'enchaînent, les réponses fusent, les personnages avancent sur le plateau de jeu... Première manche terminée, nous avons réussi et passons en finale. Une nouvelle partie démarre, toujours plus de questions, toujours plus de réponses. La compétition s'intensifie... Par à quelques secondes près de la victoire, une équipe nous rattrape. Égalité ! Départager nos deux équipes est difficile. Après une seconde égalité, nous n'arrivons pas à nous imposer gagnantes. La faute à quelques millisecondes, il fallait lever la main le plus vite possible...
- Clémentine

Un lieu de rencontre et de partage

Au salon du livre, il y a des auteurs sympathiques, mais aussi certains qui le sont un peu moins ; il y a ceux qui n'ont pas beaucoup de lecteurs et qui s'ennuient, alors que leurs voisins ne vont pas lever le nez de leurs dédicaces de tout l'après-midi ; il y



© Droits réservés

a aussi les auteurs en avance, les auteurs en retard, ceux qui ont oublié de venir, ou encore ceux qui ne sont là qu'en tant que visiteurs. Mais s'ils viennent, c'est avant tout pour rencontrer leurs lecteurs. Des lecteurs parfois prêts à attendre des heures pour faire quelques mètres, pour faire La rencontre tant attendue. Un sourire, quelques mots, une rencontre souvent trop courte... On dit parfois que le salon du livre de Paris est trop grand et qu'il y a trop de monde, mais c'est tout de même un évènement important. Pour les lecteurs qui peuvent rencontrer un maximum d'auteurs en peu de temps, pour les auteurs qui peuvent se faire une idée de leur public et pour les éditeurs, qui doivent vendre une quantité non négligeable de livres. Il ne faut pas omettre le fait que lorsque l'auteur est là, le livre a beaucoup plus de chance d'être acheté !

Et parmi tous les lecteurs, auteurs et éditeurs, des hybrides existent : les blogueurs. Ils viennent des quatre coins des pays francophones, parlent aussi longtemps avec les lecteurs, auteurs et éditeurs mais sont techniquement de la première de ces catégories. Le blogueur type possède un blog où il donne son avis sur ses lectures et connaît un grand nombre d'autres blogueurs. Mais voilà, le blogueur a un problème : il ne peut généralement rencontrer ses amis blogueurs que dans les salons du livre... Alors le blogueur vient au salon ! Il y reste souvent le week-end et fait des rencontres magiques. Il n'a pas peur des files interminables pour une dédicace ou pour acheter son sandwich le midi, il fait connaissance avec ses voisins de file d'attente, il va voir des conférences où il retrouve d'autres blogueurs, il retrouve un peu les mêmes auteurs sur chaque salon, il retrouve aussi certains éditeurs, il explose son forfait parce qu'il ne retrouve pas ses amis blogueurs et se perd... Le blogueur parle de ce week-end des mois avant d'y aller, il en profite un maximum, puis rentre chez lui, loin de toute cette agitation... Le blogueur a un autre problème : dans un article, il lui arrive de parler de lui à la troisième personne...

Le salon du livre de Paris est donc un rendez-vous incontournable pour tous les amoureux des livres, où rencontres et partage sont au rendez-vous. Un lieu où le lecteur peut franchir la barrière du papier et discuter avec l'auteur, ne serait-ce parfois que pour quelques secondes...

Je viens saluer des connaissances sur le stand Robert Laffont. Alors on me présente Amy Gordon, grande agente littéraire YA (Young Adult) aux Etats-Unis qui va accompagner Glenn Tavennec (directeur de la collection R) au festival du livre de Bologne. Impressionné. Bredouillant. Anglais difficilement assemblé. Et la conversation qui devient un peu plus facile. Plus fluide. On échange livres, coups de cœur, édition, traduction, films… l'heure tourne et les minutes s'enchaînent. C'est ça un salon du livre : une



rencontre, une discussion, les livres, une photo, une carte de visite glissée dans la poche et le sourire, l'impression de repartir enrichi, comblé par le simple contact humain.
- Nathan

Parce que le salon c'est une rencontre inoubliable. Parce que le salon c'est la possibilité de rencontrer personnellement une auteure, de l'interviewer. De passer un moment seul à seul, unique. Avec le rire et la joie de Simone Elkeles, c'est oublier un moment la foule du salon et n'avoir plus que quelques visages avec soi et discuter. Une rencontre humaine riche et l'occasion de découvrir derrière les livres une personne, un humain, tout comme l'occasion d'avoir une vision plus riche, plus large, plus sensible des romans. Plus qu'un livre, l'imagination et l'univers d'une personne.
- Tom

Mais un lieu mondain et commercial

Pourtant, nous ressortons de ces deux jours passionnants avec un (léger) ressentiment qui ajoute au bilan de cet évènement un point négatif non négligeable. Pour les courageux qui veulent profiter de façon matinale des allées encore peu encombrées du salon, il est possible d'arriver au salon dès 10h. Le spectacle qui s'offre alors est saisissant : un attroupement de professionnels à l'entrée qui leur est dédiée. Petit moment d'égarement pour qui ne sait pas de quel côté affronter la bête. Le parc des Expositions n'est pourtant colonisé par le salon que dans un seul pavillon. Un peu plus loin, l'entrée des visiteurs, déjà assaillie de centaines de lecteurs. Là on nous fait patienter dans le désordre, on nous demande de déposer nos sacs à dos si on y transporte des livres : le comble. Les entrées à 10€, les sacs de toile au même prix et la somme exorbitante que doivent dépenser les éditeurs ne leur rapportent-ils pas assez ? Il faut en plus que nous payions tous les livres que nous voudrons faire dédicacer ?

C'est un tableau étonnant qui s'offre alors à vous ; autant dire qu'il s'agit d'une librairie géante ! Des livres à perte de vue, des stands qui regorgent d'inventivité pour décorer… ou d'ingéniosité pour optimiser au mieux l'espace. Seulement, on est bien loin de l'ambiance agréable des petits salons ou du côté chaleureux et riche en partage du salon du livre jeunesse de Montreuil. Les plus gros stands se battent les meilleures places –centrales–, les banderoles les plus hautes possibles et les plus gros évènements : Katherine Pancol, Pierre Lemaître et Amélie Nothomb pour Albin Michel, Douglas Kennedy ou Gilles Legardinier chez Pocket, Marc Lavoine et William Boyd chez le Seuil… la liste est longue. Dans leurs coins, les plus modestes éditeurs voire éditeurs indépendants –qui sont tout de même nombreux !– se partagent des stands qui ne font même



© Droits réservés

pas la moitié des plus gros et se trouvent un petit espace où vendre. On exhibe les derniers best-sellers, on en imprime des affiches géantes et on est parfois bien plus proche de la vitrine de librairie que la librairie elle-même. Et baladez-vous un peu et vous croiserez nombre de personnalités… Marc Lavoine dédicace sa biographie, Ségolène Royal fait son entrée, on croise Jean Rochefort et quelques acteurs connus. Tout ce beau monde a peut-être publié, ou quelque connaissance à rencontrer, il n'empêche que le côté mondain est bien net : ils posent, les flashs crépitent, les smartphones sont dégainés. On les repère de loin les attroupements et si la curiosité l'emporte d'abord, on a aussitôt envie de repartir profiter… des livres. Car c'est pour ça que nous sommes là, non ? Enfin, il y a la présence médiatique… parfois écrasante. Les stands radio, casés dans un coin, sont un lieu d'échanges dont peuvent profiter les Français qui n'ont pas eu la chance –ou l'envie– de venir. Mais les journalistes, micros et caméras se baladent… aussi à la dédicace d'Edouard Louis, jeune auteur phénomène qui fait polémique ces derniers temps, ils deviennent étouffants, filment et enregistrent les rencontres –personnelles…– et insistent désespérément pour pouvoir l'interviewer. En vain.

Il fait chaud, il y a à gauche William Boyd qui dédicace James Bond, à droite Marc Lavoine et des dizaines de fans. Derrière, quelques personnes qui commencent à s'ajouter à la file d'attente pour la dédicace d'Edouard Louis. Ça grandit, ça augmente, la télévision attend, les gens poussent, c'est oppressant. Certains doublent violemment. D'autres essayent de conserver leur place. Dans tout ça, j'arrive à me retrouver face à lui. Charmant garçon, sensible, visiblement gêné par l'ambiance, touché par mes mots, il glisse quelques-uns des siens sur le livre que j'ai apporté et presqu'aussitôt, le temps d'une photo ratée que je viendrais refaire plus tard, je suis comme éjecté de la foule. Et me voilà les jambes tremblantes, ému par cette rencontre et choqué par l'attitude des gens et celles des journalistes qui insistent, quitte à le mettre terriblement mal à l'aise.
- Nathan

Nous sommes dimanche, il est l'heure de partir. Les au revoir ont déjà été faits, mais les allées sont toujours aussi pleines. Malgré tout, le métro se remplit immédiatement lorsqu'il entre dans la station. Un week-end qui se termine, des rencontres merveilleuses, une page qui se tourne... Je pars heureuse et des souvenirs plein la tête. Je ne vais pas tarder à m'écrouler de fatigue dans le train et la journée de cours va être très difficile demain, mais si c'était à refaire je n'hésiterais pas une seule seconde !
- Clémentine

- à Paris, Clémentine Coquio-Lebresne, Nathan Lévêque et Tom Lévêque

A LA DÉCOUVERTE DU SLAM

RENCONTRE AVEC YOUNESS MERNISSI

Depuis quelques temps une nouvelle génération d'artistes tente de se démarquer de tout ce que l'on connait déjà. Parmi eux, les poètes des temps modernes, appelés « slameurs ». Ces jeunes gens pratiquent ce que l'on appelle le slam, art contemporain qui consiste à déclamer des textes assez poétiques avec une certaine rythmique. J'ai donc rencontré pour vous le double champion de Belgique de slam, Youness Mernissi. Il a accepté de répondre à quelques questions.



© Droits réservés

Depuis quand écris-tu ?

J'écris depuis très longtemps. Je me souviens de textes de "rap" que j'écrivais vers l'âge 12 ans. C'était très mauvais, mais les codes étaient respectés. Puis j'ai arrêté d'écrire pendant un ou deux ans et j'ai repris vers l'âge de 18 ou 19 ans. Ce qui coïncide avec mon entrée à l'université. Ironie du sort, en journalisme. Je pense qu'à ce moment-là, j'ai pu laisser derrière moi les fantômes d'une adolescence pas folichonne. Je repartais de zéro et j'étais capable d'avoir un certain recul sur ce qui m'a empêché d'être pleinement ce que je voulais être. Le mal-être, les déceptions amoureuses et le manque de confiance, le fait d'avoir un jumeau, de n'être pas unique et de l'entendre sans cesse. En fait, j'étais mon propre thérapeute et j'étais le plus abordable que je connaisse financièrement parlant.

Qu'est-ce qui t'a fait connaitre cette discipline ?

J'ai découvert le slam par hasard, par le truchement d'une cassette vidéo étiquetée "Slam : documentaire". Je mettais de l'ordre dans mon grenier et j'ai vidé une caisse de VHS, parmi elle cette K7. Je commence à la visionner et je tombe sur Sonja Sohn, comédienne, qui déclame un texte où ça pue la poésie, mais où elle parle comme dans la vie de tous les jours et je reste bouche bée. Je me dis que je devrais adapter mes textes à cette discipline parce que ça me parlait. Plus que le rap qui avait une visée trop réduite à mon gout.

Pourquoi pratiquer le slam plutôt que le rap ?


© Droits réservés

Le rap, c'est pour les initiés. Ceux qui connaissent le rap et ses codes. Je voulais toucher tout le monde. Je voulais me donner une chance d'être écouté par le plus grand nombre. Les thèmes que j'aborde ne sont pas non plus les plus communs dans le rap. Autant ils étaient écrits comme on écrit du rap autant je ne pouvais pas m'empêcher de mettre une phrase qui n'entrait pas dans les temps, parce que j'estimais que rythmiquement et au niveau du sens, c'est ce qui convenait le mieux. Coller à une instru, c'est contraignant pour moi. Et je ne suis peut-être juste pas doué pour ça. Le slam, c'est sans musique, sans accessoires, sans instruments. Y a toi et tes mots. Tu te mets à nu. Je peux poser les silences que je veux, imprimer le rythme que je veux. Je suis ma seule contrainte.

Quel lien existe entre le slam et le rap ?

Il n y a pas de lien entre le rap et le slam. Le rap est issu du mouvement hip-hop. Le slam est une tentative de démocratisation de la poésie comme on nous l'a apprise sur les bancs de l'école. L'histoire de cet art a commencé de cette façon : Un monsieur, Marc Smith, participe à des scènes de poésie qui n'attirent pas grand monde par leur côté trop classique. Il décide de créer un événement où tout un chacun pourrait monter sur scène, déclamer, pendant trois minutes (pour ne pas monopoliser le temps de parole), sans artifices. Le slam en est né. Slam signifie claquer. C'est le but initial. Que les mots percutent et qu'on se rappelle de votre prestation.

Qu'est-ce qui te différencie d'autres slameurs ? Qu'est-ce qui t'a rendu champion ?

Ce qui fait que je suis le champion c'est plusieurs éléments. Le premier étant probablement la chance et un certain concours de circonstances. On est jugé par le public. Par cinq personnes prises au hasard qui vous attribuent une note comprise entre 0 et 10. On enlève la note la plus basse et la plus haute puis on obtient une note sur 30. Le plus haut score l'emporte. On est donc dépendant du goût des gens. Je suis tombé sur des personnes qui ont apprécié mon travail. Comme je le disais précédemment, j'écris depuis longtemps. J'ai écumé les scènes avant de créer mon premier spectacle. Je l'ai joué des dizaines de fois. J'ai appris à maitriser mes textes et je n'étais plus dans le par cœur mais dans l'interprétation. J'étais semi-professionnel là où d'autres récitaient encore scolairement. Et puis le choix des sujets. Je parle de moi. Juste de moi parce que je me connais mieux que personne et que je pars du principe que moi, c'est l'autre mais en différent. Je pars de moi, le microcosme et je vais vers l'autre, le macrocosme. Les gens se retrouvent dans ce que je dis, en tout cas je l'espère. Parce que j'ai un seul but quand j'écris : mettre des mots sur mes douleurs ou sur ce qui ne va pas, trouver le mot ou l'image


© Droits réservés

qui me parle et qui va parler aux gens. Et quand ça marche, c'est fort.

Penses-tu à instrumentaliser ton spectacle ? A faire intervenir d'autres arts sur scène ?

Un spectacle de slam, à proprement parler, est inenvisageable (sauf exception). Un gars qui parle pendant 1 heure, ce n'est pas une recette qui marche. Donc, pour Grand Corps Malade (en reprenant son exemple) on a l'idée d'ajouter de la musique. Sauf qu'un gars qui parle sur de la musique, c'est plus du slam, c'est du spoken word, un genre musical à part entière, au même titre que le rock ou le rap. Pour un spectacle, il faut ajouter des supports, vidéos, musicaux, ou autres. Pour garder l'attention du public. Pour le divertir et lui permettre de revenir vers vous. Je peux déclamer pendant qu'un artiste peint sur scène avec moi, j'ai déjà interagi avec une vidéo illustrant mes propos. Tout est faisable, je ne suis fermé à rien.

As-tu déjà reçu des propositions de travail plus conséquent que ton spectacle seul en scène ?

On m'a proposé de partager la scène avec différents artistes, chacun dans sa discipline et j'ai adoré l'expérience parce que le stress est partagé et que la joie l'est également. J'essaie de ne pas me disperser, je sais peut-être écrire mais jouer la comédie c'est autre chose. On m'a proposé des choses mais rien de concret. J'aime cette liberté dont je jouis. Je fais ce que j'ai envie de faire, ça n'a pas de prix.

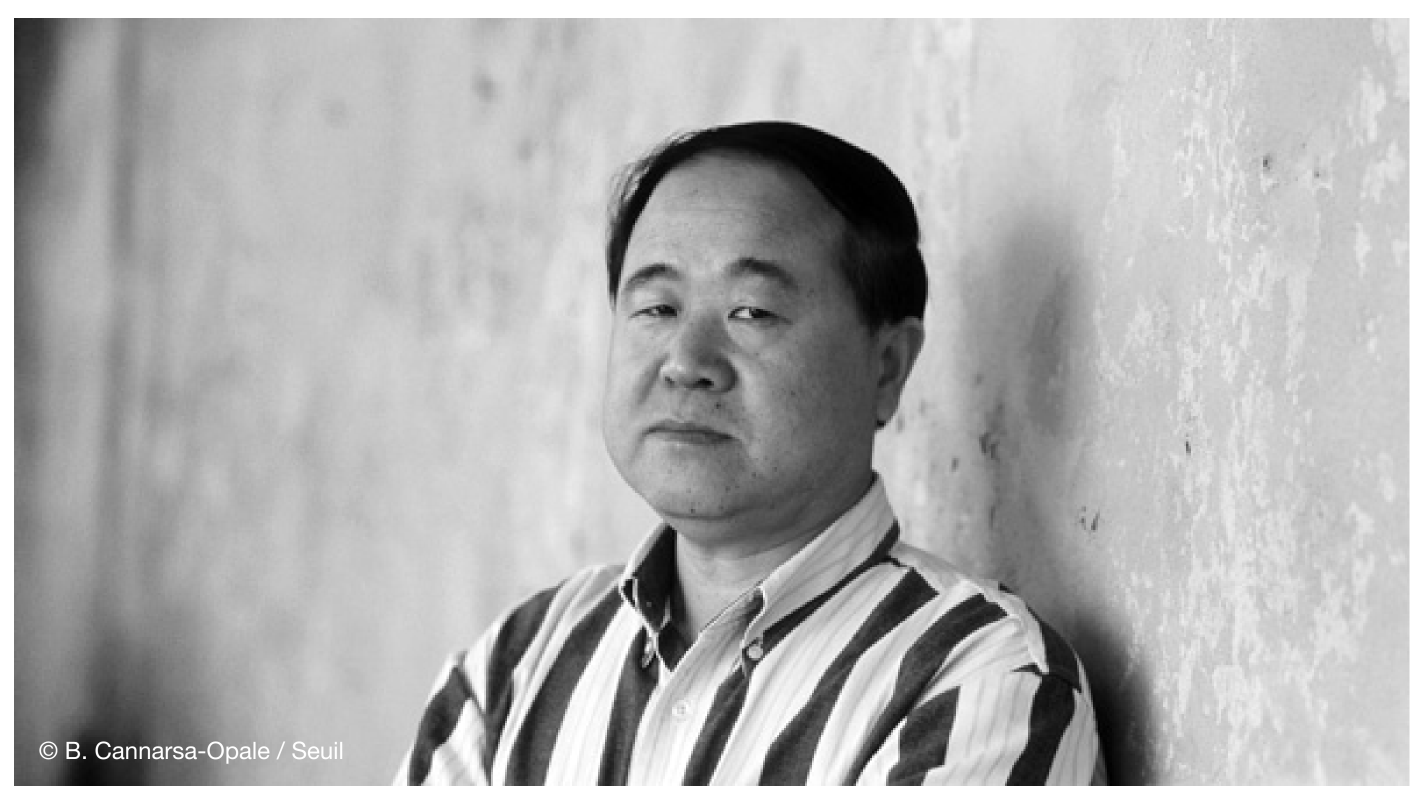
Quels livres ou auteurs conseillerais-tu ?

Je ne lis plus ou pas beaucoup. Donc je pourrais conseiller les livres habituels de Marc Levy ou Guillaume Musso, mais je n'en ferai rien. J'ai une affection particulière pour Amélie Nothomb. Son écriture est simple et complexe. Elle arrive à traduire en images une phrase. Avec facilité. Ce n'est pas à la portée de tous. Et je pense que je pourrais lire les œuvres de Shakespeare en boucle. Roméo et Juliette ou Hamlet sont mes livres préférés. Je peux relire des phrases dix fois parce qu'elles me subjuguent. Ses métaphores sont implacables et c'est un don rare.

- Sofia Touhami

MO YAN, SILENCIEUX MAIS PAS MUET

Reconnu pour son analyse du système politique de la Chine actuelle, Mo Yan, Guan Moye de son vrai nom, a marqué les esprits occidentaux en 2012, en remportant le prix nobel de littérature grâce à son roman Beaux seins, belles fesses. Qualifié par le journal Libération de étant un « écrivain monstrueusement doué », c'est avec toute sa verve poétique qu'il s'illustre de même dans son roman Le Chantier où la part belle est faite au monde du travail chinois des années 60, alors sous l'influence de Mao Zedong et de sa politique de la Révolution culturelle. Malmenés dans cet univers impitoyable, les personnages explorent alors leur propre profondeur, et ce, bien souvent, en manquant de sombrer dans une bestialité qui les guette impitoyablement.


© B. Cannarsa-Opale / Seuil

Ils sont peu nombreux, les intellectuels qui ont pu échapper à la grande purge contre "l'embourgeoisement" commandée par le dirigeant communiste, Mao Zedong, dans les années 60 et 70. Aujourd'hui en fuite, ou bien hier, ces silencieux qui n'ont pas été déportés dans les camps de concentration servant la grande Révolution culturelle, peinent encore à exprimer l'horreur de ces années de privations et de dictature. Traversant ce chaos avec la plus grande discrétion possible, Mo Yan appartient à la première génération intellectuelle d'après cette sanglante révolution prolétarienne censée contribuer au développement de la Chine et qui finalement, aura été une catastrophe pour le pays. On ne peut que rappeler qu'en 1966, Le Grand Timonier, comme aimait à se nommer Mao Zedong, se voyant gouverner l'empire de Chine, lança une politique où l'obéissance absolue envers le dirigeant et ses doctrines devait être respectée par le peuple, sous peine de déportation dans des camps de travail situés dans les cadres ruraux. Les membres de la "neuvième catégorie puante", soit les intellectuels, ont bien évidemment tenté de résister face à l'incessant travail de propagande assuré par les jeunes recrues de la garde rouge, qui exhibant leur Carnet rouge, s'efforçaient de détruire toute pensée libre. Mais en vain. Provoquant la mort de près d'un million de personnes, cette période trouble est qualifiée par l'écrivain et peintre Gao Xingjang comme "une tentative de meurtre contre la culture chinoise" ainsi que de celui du mandarin : « au seuil des années 80 nous ne disposions même pas des formes de langage nous permettant d'exprimer autre chose que les vérités officielles » déclare l'écrivain, éclairant le seuil devant lequel une littérature muselée se tenait alors. Prenant sa plume la plus habile, Mo Yan se mit tout de même à écrire, sous couvert d'un symbolisme fort et livra, entre autres, le roman intitulé Le Chantier qui prend précisément corps durant l'époque de la Révolution Culturelle. A mi-chemin entre une mise en scène théâtrale

et une réflexivité digne d'un roman, ce récit plonge qui le lit dans un univers où l'incertitude prévaut, transformant l'espace et la temporalité en une vaste idée indéfinie où l'esthétique de l'effacement se fait reine. Le titre Le Chantier prend alors tout son sens dans cette intrigue gorgée d'ellipses où les souvenirs se mêlent directement au présent de la narration et perdent le lecteur qui peine à construire un fil logique reliant les épisodes s'enchaînant les uns aux autres, tout comme les ouvriers, eux, peinent à saisir le but de leurs efforts journaliers. A quoi donc doit servir cette route prolétarienne, cette révolution dont les contours, dessinés semble t-il il y a déjà une décennie, s'effacent ? L'ombre de l'échec plane alors sur ce groupement d'hommes, prisonniers de cet espace et livrés en pâture à leurs vices les plus profonds. Observant d'un oeil avide les femmes marchandes s'aventurant jusqu'au chantier pour vendre leurs légumes, ce sont des hommes à la limite de la bestialité que le narrateur dépeint sans réserve. Torturés par le manque de nourriture et de rapports humains, leur primarité se réveille et tout à chacun peut devenir un jour, ou une nuit, l'un de ces chiens qui rôdent en meute autour du chantier et qui à la faveur de la lune, bercent les dormeurs avec des hurlements sauvages. La force de l'écriture de Mo Yan réside en ce travail sur l'intériorité des personnages, sur leur dualité et surtout, sur la juxtaposition de la figure animale sur celle humaine qui se confond, se perd en l'autre et sous couvert d'un symbolisme délicat, dévoile l'un des sujets le plus tabou de la révolution culturelle : le cannibalisme. Encore peu connu, car préservé des regards par un gouvernement chinois dépassé par l'ampleur qu'ont pris les dérives de la révolution culturelle, cet épisode du cannibalisme se retrouve dans l'oeuvre lors de l'abattage par une meute d'hommes, d'un chien noble et imposant, convoitise des ventres affamés des travailleurs. Se comparant eux-mêmes à des chiens tout au long du roman, ces hommes n'hésitent donc pas à se nourrir de leur semblable qui au demeurant, est aussi affamé qu'eux. Et le point majestueux du récit de Mo Yan est la réciprocité de cette dévoration de chair quand la nuit venue, Sun Ba abandonne son enfant de sexe féminin au milieu d'un temple en ruines. Cette enfant sacrificielle, condamnée par la politique de l'enfant unique, va servir l'alliance ultime entre les deux espèces qui perçoivent finalement qu'elles ne sont pas si éloignées que cela. Réflexion sur l'humanité et la bestialité, cette incursion dans les méandres de la nature humaine poussée dans ses retranchements, offre un nouveau visage de la littérature chinoise qui depuis l'année 1985, s'efforce doucement d'aller à la Quête de ses racines.

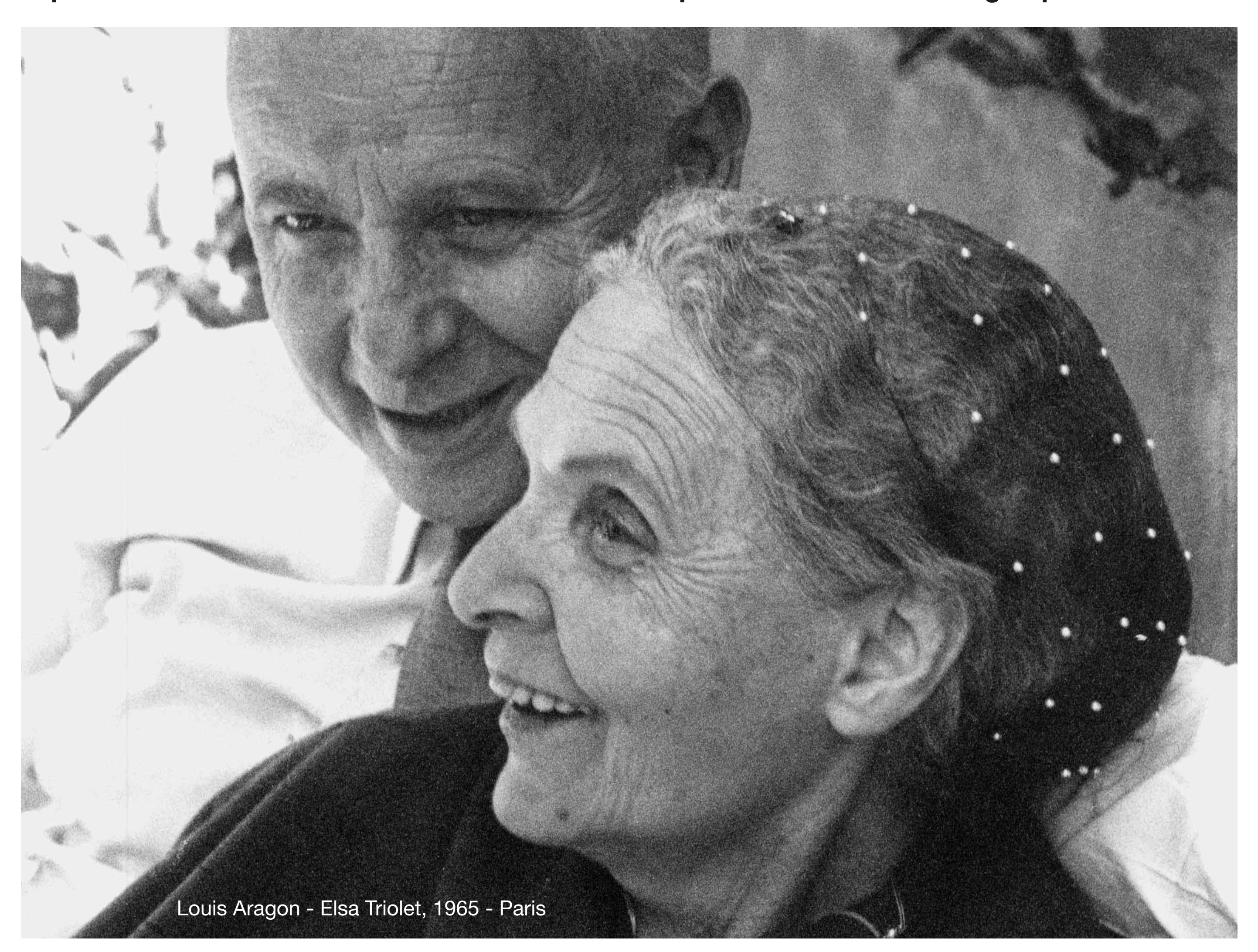
Mêlant réalisme et imaginaire, la plume de Mo Yan - qui signifie "celui qui ne parle pas" - crie, de manière poétique, une histoire vraisemblable qui aurait pu prendre corps dans l'une des périodes les plus sombres de la Chine. Menée avec finesse et intelligence - qui sont les ingrédients élémentaires pour échapper à la censure - cette intrigue publiée en 1986, soit dix ans après la mort de Mao Zedong, témoigne comme l'un des exemples d'une littérature contemporaine qui tente de s'approprier de nouveaux codes et de s'affranchir du poids du silence. Cette parole retrouvée figure aux côtés de celle des Poètes Brumeux, beaucoup plus virulente, qui aura conduit ses quatre faiseurs de mots dans un exil forcé.

- Marine Roux

MYSTIFICATION AMOUREUSE

ELSA D'ARAGON

Dans un climat politique et social agité, le retour du printemps se fait un peu oublier. Nous avons donc choisi de remettre en lumière un peu de beaux sentiments grâce à l'ancêtre de de la drague 2.0 et des textos de gros loveurs, le chant lyrique de l'amour : la poésie. Pour cela nous soumettons à votre critique le recueil Elsa d'Aragon publié en 1959.



Louis Aragon - Elsa Triolet, 1965 - Paris

Cléopâtre et César, Roméo et Juliette, Bonnie and Clyde... Les couples de légende peuplent l'imaginaire de tout un chacun car ils portent en eux cette fougue, cette dévotion l'un à l'autre, ce je-ne-sais-quoi qui fait de l'être aimé le maître tout puissant de sa propre existence. Avec Elsa, Aragon contribue encore une fois à inscrire son couple dans le vaste mythe amoureux. Mythe est le mot juste car de simple femme, il érige sa moitié, Elsa Triolet, au rang de déesse.

"Un jour Elsa mes vers que leur ajouterais-je
D'autres qui les liront le diront après nous
Mon bras est assez fort pour lier tes genoux
Ne compte pas sur moi que l'étreinte s'abrège
Il n'est plus de saison pour la rose vois-tu
Car ceux-là qui vont lire un jour Elsa mes vers
N'y peuvent séparer ton nom de l'univers
Et leur bouche de chair modèle ta statue"

Louis Aragon et Elsa Triolet se rencontrèrent en 1928, alors que tous deux se réunissaient dans le célèbre café parisien La Coupole, entourés d'artistes de l'époque. Elsa, née à Moscou, put grâce au poète s'ouvrir à la société française en devenant sa muse, sa source d'inspiration et sa soif d'écrire. Histoire d'amour fusionnelle, renforcée par l'engagement du couple au travers de la Résistance, qui les unit, se traduit, remplit et s'embellit au travers de leurs écrits, comme en écho les uns aux autres. Le recueil Elsa publié en 1959, nous ouvre sur la musicalité et la virtuosité de l'écriture d'Aragon, qui est ici entière-

ment dédiée à l'amour transcendant pour sa femme.

En 34 poèmes entrecoupés d'une pièce et d'un entracte, le poète nous dévoile une femme qui appartient, embellit et justifie même sa vie. A la force de ses mots, Louis Aragon montre toute la démesure avec laquelle il aime Elsa. Il nous livre à "la messe noire de l'adoration perpétuelle" d'une femme qui est ainsi métamorphosée par la puissance de son lyrisme en source de toute possibilité d'amour et de sens dans le monde. Ces poèmes nous font découvrir un homme sacrifié sur l'autel de la dévotion qu'il voue à la femme qu'il aime. Le recueil apparaît comme une urgence, l'urgence de révéler à l'univers entier la nature divine de sa compagne. Et pourtant, dans le même temps, il crie son impossibilité à parler d'Elle, à lui rendre justice. Toute la tension d'Elsa est là, Aragon hurle au monde son incapacité à parler malgré la force de son désir, et nous, au même titre que le poète, devenons l'esclave de cette femme dont le règne amoureux et tyrannique ne semble pas avoir de limite.

"Je n'ai pas le droit d'une absence
Je n'ai pas le droit d'être las
Je suis ton trône et ta puissance
L'amour de toi c'est d'être là"

Éternelle chanson d'amour où se mêlent répétitions, ponctuation presque absente et images florales à l'effigie d'Elsa, la plume du poète laisse également transparaître la douleur du désir et la faiblesse du langage pour le retranscrire. Dès le premier poème, tout suspense est mort, tout est dit.

"Je vais te dire un grand secret Je ne sais pas
Parler du temps qui te ressemble
Je ne sais pas parler de toi je fais semblant
Comme ceux très longtemps sur le quai d'une gare
Qui agitent la main après que les trains sont partis
Et le poignet s'éteint du poids nouveau des larmes
Je vais te dire un grand secret J'ai peur de toi
Peur de ce qui t'accompagne au soir vers les fenêtres
Des gestes que tu fais des mots qu'on ne dit pas
J'ai peur du temps rapide et lent j'ai peur de toi
Je vais te dire un grand secret Ferme les portes
Il est plus facile de mourir que d'aimer
C'est pourquoi je me donne le mal de vivre
Mon amour"

Malgré cette absence de tension dramatique, on ne peut s'empêcher de dévorer le recueil du premier au dernier vers. Cet ouvrage se présente comme une injonction : « Oubliez tout ce qui n'est pas Hélène ». Entraîné par cette ode à l'amour, le lecteur est charmé par la musique d'Aragon qui fait naître en lui le besoin d'entendre ce que le poète n'est pas en mesure de dire à propos de l'amour à la fois sublime et incontrôlable qu'il éprouve pour sa moitié.

Nous cessons maintenant tous commentaires qui demeureront de toutes manières en deçà de la magie des vers d'Elsa. N'est plus qu'en votre pouvoir d'aller vous allonger sous le soleil de printemps pour vous plonger dans la magie des mots.

- Clara Griolet et Anne-Charlotte Mesnier

Mode

SOIS NORMCORE ET TAIS-TOI

Et si on troquait nos chemises aux motifs tropicaux et nos colliers chaines d'or contre des mom jeans, des t-shirts boyfriend, des claquettes et des chaussettes de sport ? Bon j'ai l'impression d'avoir fait l'inventaire en terme de fashion police, mais ce n'est pas une blague. Et si finalement, la tendance hipster appartenait au passé ? Peut-être bien que oui, car le normcore pourrait bien détrôner le hipster dans le temple du hype d'ici quelques mois, ou au moins, devenir un nouveau phénomène de société. Mais c'est quoi le normcore ? Explications.







Le mot "normcore " est contracté des mots "normal" et "hardcore", c'est à dire être accro à la tendance normale. Et oui. On ne cherche pas à se faire remarquer par le biais du look, mais plutôt à se fondre dans la masse, avec des habits simples et normaux, comme la panoplie de Monsieur-tout-le-monde. Tout a commencé en octobre dernier, ou un cabinet new-yorkais spécialisé dans les tendances (K-Hole) créa le mot normcore (ou plutôt acting basic), et son concept de revenir à une tendance vestimentaire singulière, minimaliste, un style pour chaque occasion du quotidien, à l'heure où les communautés et autres tribus sociales sévissent. C'est le 26 février dernier que le normcore gagne à être connu, grâce au papier de Fiona Duncan pour New York Times, où la journaliste découvre le phénomène dans un quartier hype de Manhattan. Les jeunes branchés et la middle-class américaine sont mélangés par leur style vestimentaire et impossible de les différencier. Depuis, tout s'enchaine, que ça soit sur les internets comme les médias.

Mais quand même, qui dit retour à la mode de ses 12 balais, dit aussi influence de la mode des années 90. Ah les nineties, depuis le temps (enfin depuis un an et demi) que cette décennie a refait surface dans les tendances musicales, vestimentaires, technologiques et j'en passe. On a quand même l'impression de revivre cette période, les avancées technologiques de 2014 en plus. Évidemment, on se tâte à regarder des épisodes des séries B et sitcoms (françaises comme étrangères, c'est selon), pour s'en inspirer et copier le look «chemise aux motifs tapis et aux couleurs criardes/pastel, jean droit délavé et baskets pour le running, bien évidemment ceux qu'on a achetés il y a quelques années dans un magasin de sport, alors que 2 ans après, on s'est offert ces mêmes chaussures, mais avec un design plus cool et multifonctions». La polaire bien épaisse est en option, et c'est même conseillée de la prendre. Quel beau programme tiens, cette idée de ne pas posséder de style.

Les cols roulés noirs et jeans délavés du regretté Steve Jobs, la marque américaine Gap qui se



prétend être «un fournisseur de normcore depuis 1969», le retour du Nokia 3310 (et son cultissime Snake) sur le marché, le Tumblr «retraite de style», les looks des Parisiens de Salut c'est cool : voilà un petit florilège des inspirations et conséquences de l'avènement de ce style. On troque les burgers branchés pour les bistrots, les soirées au club hype contre les soirées techno-tuning sur le parking du supermarché, les sorties aux centres commerciaux contre les sorties au Emmaüs le plus proche. Un peu le quotidien de ce qu'on vit quand on est en campagne, éloigné des grandes villes et donc des lieux branchés.

Et si le normcore était un message pour nous dire d'arrêter de faire des efforts pour que notre vie soit plus belle, plus cultivée, et qu'on revienne aux bases, qu'on doit désormais se laisser aller ?

- Marion Hermet

WENDY
L'ENFANCE S'IMPRIME SUR LE TISSU

Wendy Darling, ça ne vous rappelle rien ? Je suis sûre qu'elle évoque toujours un doux voyage et un retour en enfance au pays de Peter Pan. Je me trompe ? Et pour cause, Wendy, cette jeune fille créée par James Matthew Barrie a donné son nom à une marque de vêtements qui s'inspire de l'enfance pour élaborer son identité visuelle. Nous avons rencontré les deux créateurs de la jeune marque. Alors, comment lance-t-on une marque de vêtements aujourd'hui ?



Jacques Le Coz, étudiant en graphisme et Thomas Le Roux sont les deux Rennais à l'initiative du projet. Depuis 2012, ils s'affairent à donner forme à leurs ambitions, sans se précipiter : « On a chacun voulu prendre notre temps, […] on voulait créer un truc avec une vraie réflexion derrière, pas juste une nouvelle marque parmi tant d'autres », explique Thomas. Tous les deux très intéressés par l'univers du textile, ils rêvaient de pouvoir porter leurs propres créations. Pour le moment, la marque ne propose que des pulls et des tee-shirts, mais leur idée est d'aller beaucoup plus loin, en développant les produits et en déclinant la marque sous de nombreuses formes, en proposant des casquettes, des pantalons…

Les deux créateurs sont très complémentaires. Jacques s'occupe du graphisme, et Thomas, des tâches administratives, « même si nos rôles ne sont pas vraiment définis », indique Thomas. Leur travail est complètement collaboratif et ils ne manquent pas de discuter de chaque décision entre eux ; « mais on a aussi beaucoup de potes qui nous aident et soutiennent dans ce projet, on profite d'ailleurs de l'occasion pour les remercier encore ! ».

L'enfance comme source d'inspiration

Le nom Wendy représente directement le concept des visuels. Leur idée est de « développer un graphisme tourné vers les souvenirs d'enfance, la nostalgie. Le refus de grandir de Peter Pan nous représente totalement ». Ainsi, les deux créateurs désirent refléter une vision naïve de la réalité sur le textile. Il s'agit de contraster entre le côté enfantin des visuels, et des techniques de représentations et de réalisations poussées telles que la trame, la sérigraphie, l'illustration ou encore la typographie. L'esthétique de la marque se veut sobre, épurée et sans effets à outrance ; le contraste entre le support et le graphisme est ainsi mis en avant.

Créer une marque : une aventure avec des obstacles
Aujourd'hui, lancer une marque, ce n'est pas si simple. Thomas et Jacques expliquent qu'il était au départ compliqué de réussir à trouver du temps pour se réunir, « et créer quelque chose tout en assurant nos études à côté ». En ce qui concerne la création concrète de la marque, il est nécessaire de trouver des partenaires de confiance pour que tout se déroule comme prévu à tous les niveaux, de la conception du produit jusqu'à la vente.

Où trouver les produits Wendy ?

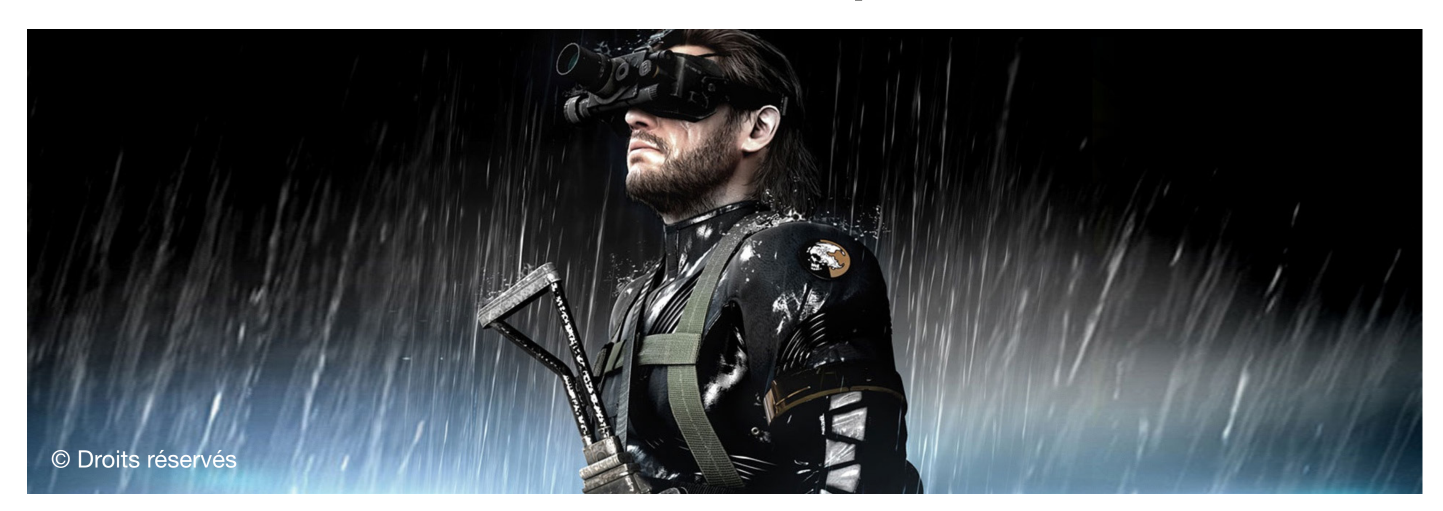
Pour le moment, les produits de la marque Wendy ne sont disponibles que sur Facebook ou via l'adresse wendydreammaker@gmail.com. Mais Thomas et Jacques ont comme projet de « distribuer [leurs] produits dans plusieurs points de ventes à Rennes dans peu de temps et un site est en construction actuellement ». L'ouverture du site est annoncée avant l'été. En attendant, rendez-vous sur la page Facebook de Wendy, Dream Maker.

- Orlane Le Bouteiller

Jeux Vidéo



GROUND ZEROES : ARNAQUE À LA KOJIMA



Metal Gear Solid est autant détesté qu'adulé. Ancrée au panthéon du monde vidéoludique depuis une quinzaine d'années, la saga de Kokima a fait couler beaucoup d'ancre. Mais depuis un Metal Gear Solid 4 de qualité mais ayant laissé beaucoup de fans sur leurs faim, et hormis un spin off en guise de bonne surprise, la saga s'est faite plutôt discrète.

C'était sans compter sur Kojima et son attachement envers son œuvre. Ainsi, avec l'arrivée de la next gen et du moteur maison Fox Engine, le créateur japonais a annoncé le cinquième volet canonique des Metal Gear Solid.
Si, à l'origine, l'élu fut Peace Walker pour porter le fardeau, Konami et Kojima se sont vite rendu compte que le jeu PSP n'aurait jamais les épaules assez larges pour une telle mission. Et Phantom Pain sera donc une suite de l'épisode portable, avec des ambitions très élevées. Next gen oblige, en plus de graphismes remaniés, la saga entre dans le cercle des open world. Intéressant, au premier abord donc.

Mais alors que ce Phantom Pain ne doit sortir que l'année prochaine, Kojima a décidé de sortir son prologue dès ce mois de mars. Une nouvelle qui pouvait ravir les fans, mais qui se révèle finalement être une farce à 30 euros.

L'introduction est toujours aussi impressionnante. Dommage qu'il n'en soit pas ainsi pour le reste

Nous savions depuis quelques temps que l'histoire se conclurait en 1h30 à peine. Seulement, on avait promis une durée de vie accrue avec des quêtes annexes.

Or ces quêtes annexes sont totalement anecdotiques. Et l'heure d'histoire n'est composée que de deux cinématiques, dont une déjà connue, puisqu'il s'agit de l'introduction visible sur Internet depuis des mois. Le tout remplit donc sa fonction de démo, c'est-à-dire donner envie de jouer à Phantom Pain.

Sauf que le jeu se permet aussi de montrer des lacunes là où on ne s'y attend pas, et ce d'abord par son aspect graphique. Même sur next gen, le titre est assez laid lors des niveaux de jours, et seulement sympathique la nuit. On s'attend bien plus de la next gen.

Quand au gameplay, Ground Zeroes permet de constater le virage opéré par la saga. Davantage orienté action, le gameplay change par rapport à ce que l'on a connu des Metal Gear Solid et fait figure de modernisation. Rien de dérangeant, bien que l'on regrette une fois de plus une casualisation d'une licence pourtant mythique.

Les niveaux de jour sont indignes des nouvelles consoles de salon

En somme, Ground Zeroes fait office d'excellente démo, quoi qu'il advienne. Mais Kojima, ou sa maison-mère Konami, est allée trop loin dans l'exploitation des joueurs. On ne peut décemment vendre un tel titre 20 ou 30 euros. Certes le titre de Konami profite aussi d'une absence de concurrence quantitative en ce début de vie des consoles next gen, et aussi de l'impatience des fans, mais qu'il faille tant de communication et d'ambition pour accoucher d'un titre qui fait seulement office de passe-temps a de quoi frustrer.

- Sullivan Lepetit

TEST : INFAMOUS SECOND SON



Licence sympathique ayant vu le jour sous l'ère de la Playstation 3, Infamous arrive sur PS4 avec une nouvelle caractéristique, celle de faire acheter une console à lui seul.

Pour une telle ambition, Sucker Punch, les développeurs de la saga, ont ainsi changé de héros (Cole laissant sa place au jeune et fougueux Delsin), de décors (pour la première fois, Infamous se déroule au sein d'une ville existante : Seattle) et évidemment de technique.

Car la première chose à laquelle nous accordons de l'importance pour un blockbuster en début de gen' est évidemment l'aspect graphique. Et il n'est pas peu dire que d'avouer qu'Infamous est sans aucun doute le titre console le plus beau sorti à ce jour. Bien qu'inégal, surtout vers la fin de l'histoire, le jeu rappelle à chaque instant qu'on joue sur next gen. Effets de lumières, particules, textes des bâtiments… Le jeu est magnifique. On se plait donc à se balader de toits en toits dans des rues de Seattle plus belles que jamais.

Second Son marque pour de bon l'arrivée de la next-gen

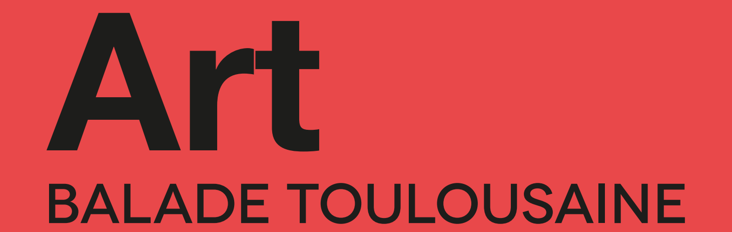
Pour le reste, abordons tout d'abord l'histoire. Second Son prend place sept ans après les évènements d'Infamous 2. A l'instar d'un Assassin's Creed, le background n'est pas très approfondi mais suffisant pour justifier l'arrivée de Delsin à Seattle et la découverte de ses supers pouvoirs. Dès lors, Second Son laisse place à un scénario classique, mais non moins intéressant, misant sur une relation entre Delsin et son frère assez touchante et intéressante, aidée par une modélisation des visages elle aussi de toute beauté.

Mais la grande force des Infamous réside en le plaisir que nous procurent les supers pouvoirs du héros. Et pour le coup, Delsin est réellement surpuissant. On aura rarement pris autant de plaisir à contrôler un personnage, tant celui-ci semble impossible à arrêter. Mais par-dessus tout, Sucker Punch arrive à varier les plaisirs grâce à une multitude de pouvoirs différents permettant de dynamiser le gameplay, et des ennemis de plus en plus puissants afin de proposer au joueur un challenge digne de ce nom. Le jeu est donc jouissif à de nombreux égards.

Le gameplay des Infamous est très bien rôdé

Hélas, le plaisir est de trop courte durée pour un open world de ce standing. Il faut entre 10 et 15 heures pour finir le solo, et, sans quête annexe digne de ce nom, c'est trop peu. On prend tellement de plaisir à incarner Delsin qu'on en redemande. Surtout en cette période de disette vidéoludique. Mais quoi qu'il en soit, Infamous Second Son est bien le jeu qu'attendaient les fans de la marque Playstation. Il est le premier porte-étendard de qualité pour la petite dernière de Sony, et il réjouira les premiers acheteurs qui pouvaient commencer à se faire du souci. En espérant qu'Infamous ouvre la voie à d'autres exclusivités de qualité, à commencer par #DriveClub et The Order 1886.

- Sullivan Lepetit


Art
BALADE TOULOUSAINE
100



BALADE TOULOUSAINE

Ces derniers temps ont été marqués par un furtif retour du soleil, de quoi embaumer un peu les jours. La chaleur donnant des envies de photosynthèses, nos minois se retrouvent éblouis et heureux de revoir la lumière du dehors. L'hiver n'a peut-être pas été froid (dans le sud du moins), mais humide et brumeux, si. Alors le premier rayon a été un bon prétexte pour sortir de chez soi et se détourner des séries Netflix ou Showtime en pagaille. Puis, les municipales approchant (passées à présent), l'envie est née de redécouvrir la ville. Ma ville, celle où j'habite, donc.

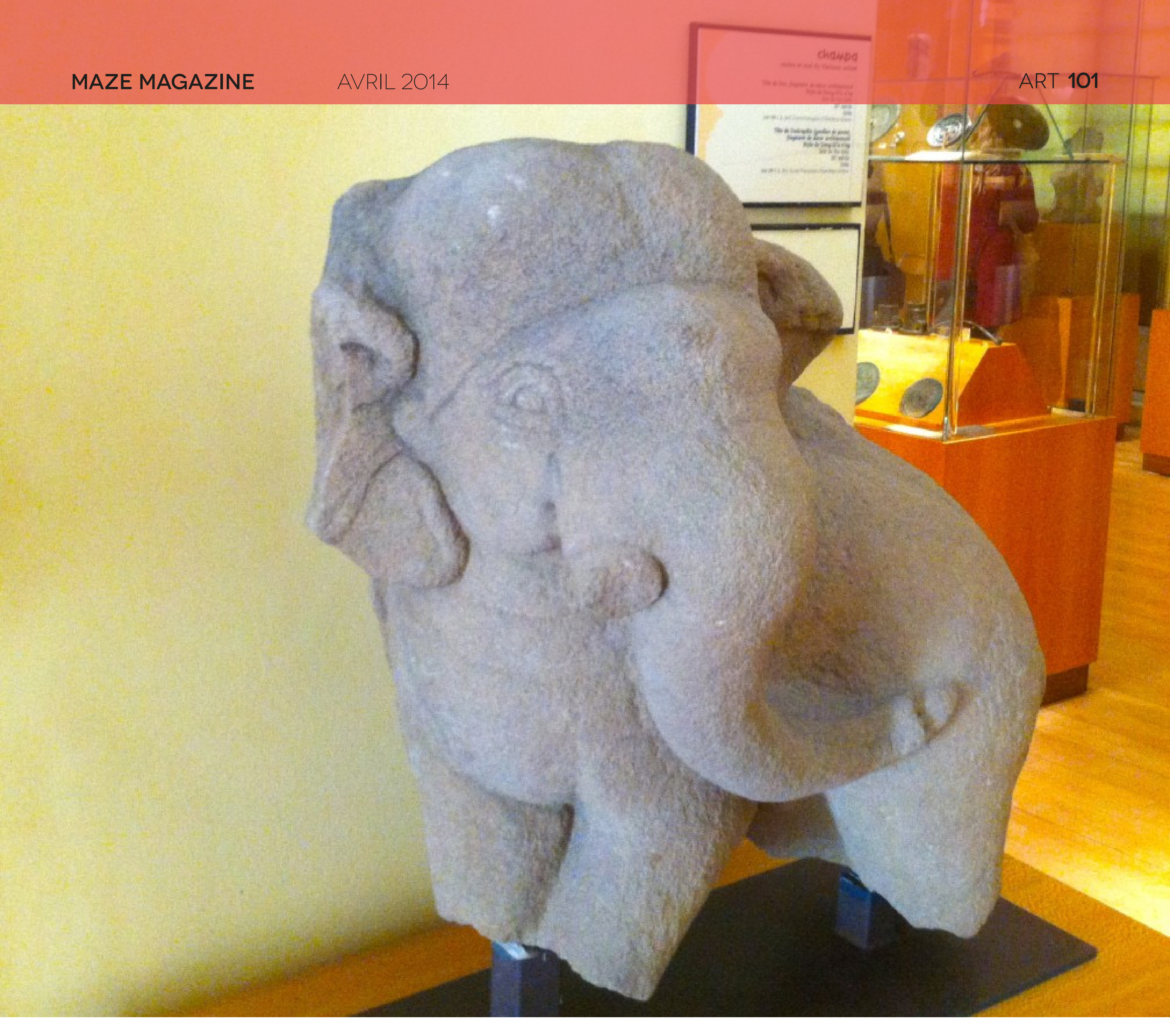


La chaleur prenante et les quartiers éclairés d'une lumière dorée m'ont poussée à chercher des repères et des lieux culturels encore inconnus à Toulouse, chose malaisée, et pourtant. À côté de Paris aucune ville provinciale ne fait le poids en matière d'espaces culturels. On a bien les Abattoirs qui abritent un Picasso et du Fernand Léger, les Augustins qui regorgent de Toulouse-Lautrec, la Galerie du Château d'eau ou l'espace écureuil et leurs expos, le Musée St Raymond et sa dévotion à l'art antique... Mais ils ne permettent pas toujours d'assouvir une faim de Beauté et d'Art. Alors, en parcourant ardemment le centre-ville, je me suis souvenue d'un petit musée discret, caché, un peu en retrait. Un lieu à retrouver, à admirer. Un bijoux d'architecture de style mauresque datant du XIXe en bordure du canal du midi et agrémenté d'un jardin botanique atypique et exotique. À cette description s'ajoute le nom : Georges Labit.

Après quelques allées et venues autour du bâtiment, je suis entrée sans plus d'informations. La villa est (relativement) minuscule, il est difficile de deviner ce qu'il peut s'y trouver. Pour un prix modique (inexistant pour les étudiants), le temps est venu d'apprécier les trésors que recèle la structure. Monsieur Labit (1862-1899), voyageur passionné, avait à son époque collectionné objets et statues asiatiques ou égyptiennes.

Au premier étage, après avoir passé l'entrée, le musée s'ouvre sur une salle dans laquelle trônent plusieurs statues venant du Vietnam, du Cambodge et de Java. On observe alors l'esthétique majestueuse d'un éléphant du Xème siècle, à la pierre érodée, mais dont on peut encore voir la précision de la taille. En salle 3, c'est l'Inde qui nous fait découvrir ses talents, ses dieux, et le travail de représentation qui leur a été accordé. Chemin faisant, la Chine se découvre. Une fleur de Lotus plus vraie que nature voit trôner en son centre une silhouette digne et imposante. Une grue au ramage fin aussi vraie que nature étonne. Salle 5, c'est une écrevisse qui retient mon attention. Son format, la précision de ses lames donnent l'impression qu'il s'agit d'un squelette réel, vieux et bien conservé. Mais en s'approchant, la description nous révèle une vérité tout autre. Faite de nacre, la sculpture est nette, délicate, elle impressionne par sa multitude de détails.

Quelques mètres plus loin, une imposante armoire découvre plusieurs petit objets provenant du Japon, et surtout des dizaines et des dizaines d'estampes originales. Le dessin, les superpositions de couches et le grain du papier donnent au visiteur une impression de profondeur irréelle. Beaucoup de ces esquisses sont issues de la période Edo. Dictature militaire féodale de 1603 à 1868, ces deux siècles auront été fructueux sur le plan artistique, poussés par la paix imposée. À cette époque, l'art graphique s'appel Ukiyo-e, ce qui se traduit approximativement par "images (e) d'un monde éphémère (Ukiyo)"



comme on peut le lire dans de nombreux ouvrages. L'essor des estampes est du à celui de la gravure sur bois, qui permettait de les tirer à plusieurs centaines d'exemplaires. Celles-ci représentent des sujets quotidiens, des femmes, des villes, des travailleurs et des paysages (pour vous donner une idée, Hokusai est un artiste de l'Ukiyo-e). On retrouve aussi des acteurs Kabuki, des scènes de bain, des maisons, sujets que l'on pourrait trouver triviaux, mais qui en sont embellis. Nul besoin de sublime pour être émerveillé par la finesse des traits et l'éclat des couleurs.

Au sous-sol, c'est l'Égypte qui est mise en avant. Parmi les trouvailles que l'on y trouve, on peut noter la présence de maints hiéroglyphes, de bustes taillés dans la pierre et surtout d'une momie parfaitement conservée. La seule chose à déplorer au musée Labit, est somme toute l'éclairage. À mon plus grand regret on ne peut pas observer la collection sous son meilleur jour. La vaisselle et les statuettes ne sont pas mises en valeur, des reflets se forment dans les meubles en verre de sorte que le regard se détourne peu à peu, lassé.

Découvrir les joyaux de sa ville vaut tous les détours du monde. À la sortie, la lumière caresse encore la peau. C’est ce qui manque aux beautés de chez Georges Labit, un éclairage aussi confiant et naturel et pas cette pâle imitation qui donne tantôt trop chaud tantôt trop froid. Quant aux ères et aux arts asiatiques ou de l’Égypte antique, ils nécessitent, eux, notre attention. Lorsqu’on peut prendre le temps de se cultiver ainsi, pourquoi se priver de ces moments d’ouvertures culturelles?

À voir aussi, le Musée Paul Dupuis qui appartient à la même maison.

- Louison Larbodie

Maze

EST SUR

RADIO CAMPUS RENNES

RADIO.MAZEMAG.FR RADIOCAMPUSRENNES.FR